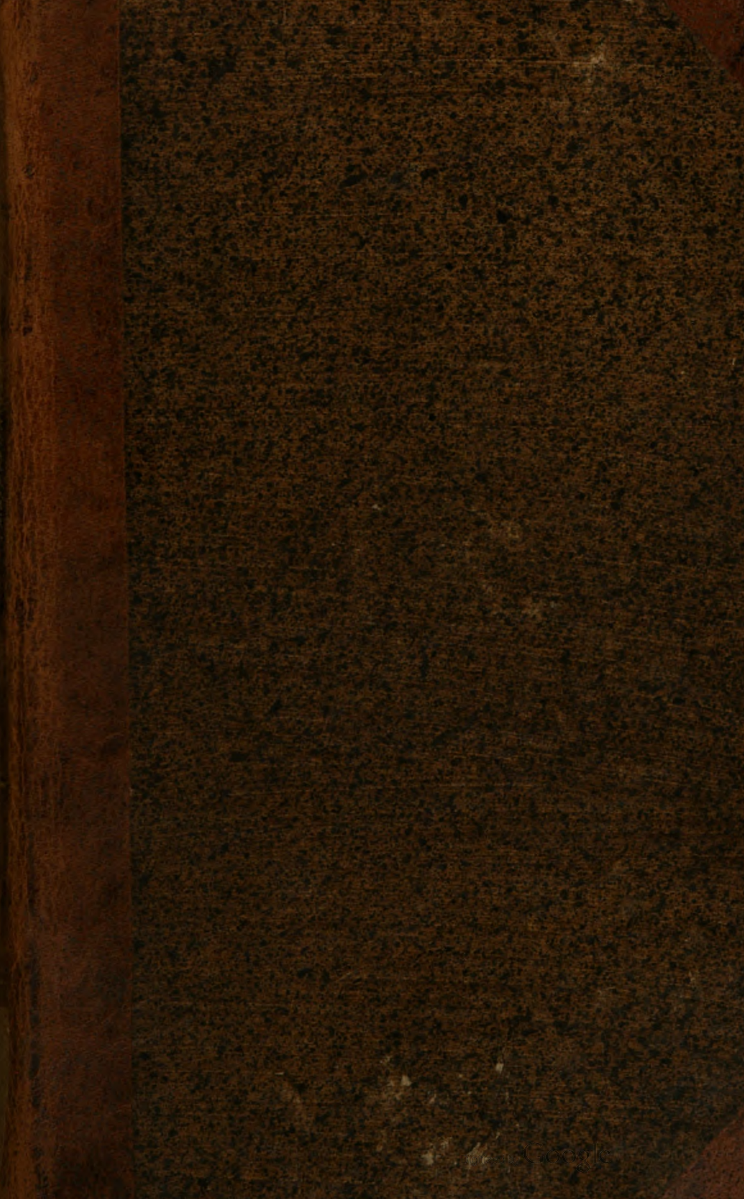
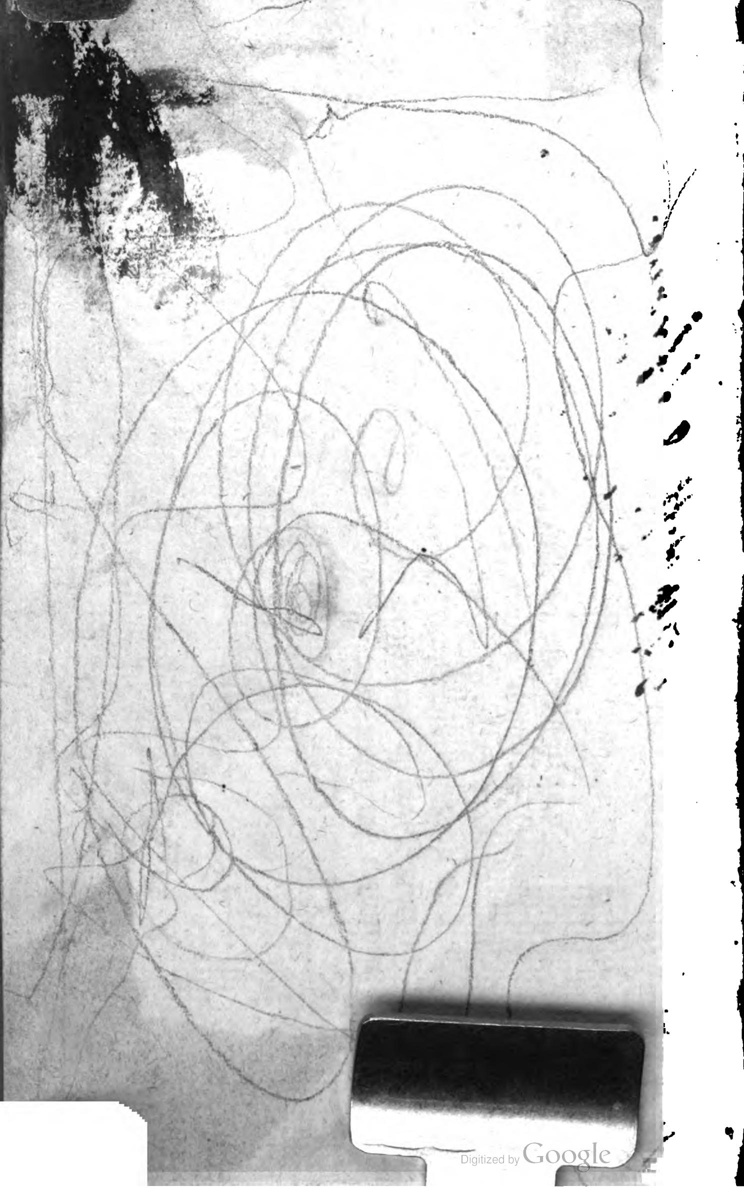






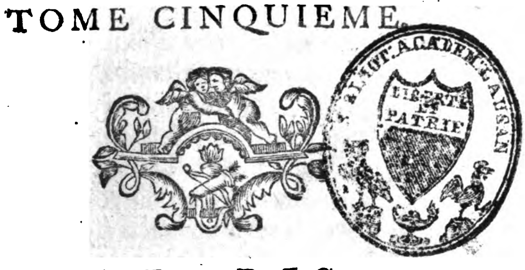




HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au bas de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS DES FLAMANDS CONTRE L'ESPAGNE.



A Flandre qu'on regardoit autrefois comme la troisieme partie de la Gaule, étoit bornée à l'Orient par le Rhin; au Midi, par la Segre; à l'Occident & au Septentrion, par l'Océan. Elle contenoit dix-sept Provinces, dont la plus considérable étoit celle de Flandre, qui donna son nom à tout le pays. Ces dix-sept Provinces furent aussi appellées, Pays-Bas, parce qu'on n'y trouve presqu'aucune montagne, & que quantité de rivieres descendent par-là dans la Mer. La Flandre, qui forma dans

la suite une Souveraineté d'une assez grande étenduë, éprouva diverses révolutions; une partie de ce pays fut long-temps sous la domination des (*a*) François. Lyderick de Harlebec, y fut envoyé (*b*) en qualité de Commandant perpétuel, & sa postérité lui succéda jusqu'au temps où Baudouin, surnommé *Bras de fer*, obtint la Flandre (*c*) sous le titre de Marquisat, ou de Comté. Depuis Baudouin jusqu'à Arnoul VIII. les Princes de cette Maison demeurerent possesseurs du pays. Une héritiere de cette Souveraineté épousa dans la suite Guillaume de Dampierre, de la Maison d'Archambaut de Bourbon: leurs descendans posséderent la Flandre. Après quelques générations il ne resta qu'une fille, appellée Marguerite, qui fut mariée à Philippe Duc de Bourgogne, frere de Charles V. cette Maison se trouva aussi réduite à

(*a*) La Province de Flandres, le Pays de Bruges, le territoire de Gand & le Comté d'Artois étoient à la France dès le temps de Clovis.

(*b*) Sous l'Empire de Charlemagne.

(*c*) Ce fut Charles le Chauve qui mit Baudouin en possession de la Flandre.

une seule héritiere, qui épousa Maximilien d'Autriche. Il ne tenoit qu'à Louis XI. d'obtenir, pour son fils, la Princesse dont je viens de parler : mais ce Monarque, qui ne sçut jamais faire qu'un très-mauvais usage de son esprit, laissa échapper, par sa faute, une si belle occasion d'ajouter de vastes Domaines à ses Etats, & fournit à une Puissance rivale, les moyens de s'agrandir & de se rendre formidable à tous ses voisins; car ce fut par ce mariage de Maximilien avec l'héritiere du Duché (*a*) de Bourgogne, que la Maison d'Autriche, qui n'étoit pas alors fort puissante, se mit en état (*b*) de jouer un grand rôle dans l'Europe.

Tous les Souverains de la Flandre, depuis Lyderick, ont ren-

(*a*) Quand Philippe Duc du Bourgogne eut épousé l'héritiere du Comté de Flandres, on donna à tous ses Etats le nom de Duché de Bourgogne.

(*b*) On sait que la Maison d'Autriche a fait de grandes acquisitions par le moyen des mariages; c'est ce qui a donné lieu aux Vers suivans.

Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube;
Quæ dat Mars aliis, dat tibi regna Venus.

du hommage à nos Rois, jusqu'au temps où François I. renonça à ce droit, pour lui & pour ses successeurs. Les Pays-Bas, qui ne formoient autrefois qu'un seul Etat, sont aujourd'hui partagés entre le Roi de France, la Reine de Hongrie & les Hollandois. Comment ces derniers sont-ils venus à bout de détacher quelques Provinces de la Flandre, d'en former une puissante République, de faire sortir des Villes superbes du fonds des marais, de captiver un Element dont rien ne peut arrêter la furie, de remplacer des barques de pêcheurs par des flottes formidables, de rendre fertile le sol le plus ingrat, d'attirer des richesses immenses dans un pays qui n'étoit connu que par la pauvreté de ses habitans, de changer des hommes grossiers & presque stupides, en autant de Politiques capables de le disputer aux Nations les plus déliées de l'Europe ? Voilà ce que produit l'amour de la liberté, surtout quand on a éprouvé les horreurs de la tyrannie : voyons ce qui a donné lieu à une révolution qui a si fort changé la face de toute la Flandre.

Philippe II. Roi d'Espagne, donna le Gouvernement des Pays-Bas à Marguerite sa sœur, Duchesse de Parme, & lui recommanda de s'opposer aux progrès du Luthéranisme; on commença donc à rechercher les personnes qui étoient suspectes en fait de Religion, & on les punit rigoureusement. Comme on venoit d'ériger en Flandre de nouveaux Evêchés, les Protestans se douterent qu'on vouloit établir l'Inquisition; ils dresserent une Confession de foi pour être présentée à Philippe II. & ils demanderent qu'après que la lecture en auroit été faite, on cessât de persécuter des innocens, & de les condamner sans les avoir entendus. Ils représenterent que ce n'étoit pas par la violence qu'on gagnoit les esprits, & pour ôter tout soupçon de révolte, ils déclarerent à la fin de leur Requête, qu'il falloit obéir aux Puissances que Dieu avoit établies, leur payer les impôts, leur rendre toutes sortes de soumissions & de respects, & prier le Ciel pour leur conservation.

Les Flamands voyant qu'on n'a-

voit aucun égard à leurs remontrances, résolurent de secouer le joug de la tyrannie ; ils haïssoient mortellement le Cardinal de Granvelle, que Philippe II. avoit laissé en Flandre, avec ordre à la Duchesse de Parme, de gouverner suivant les avis de ce Prélat : Granvelle avoit été nommé Archevêque de Malines, après l'établissement des nouveaux Evêchés. Il usurpa la Primatie, comme étant Chef de l'Inquisition qu'on vouloit établir ; tous les principaux Seigneurs, qui rougissoient de se voir en quelque sorte les esclaves d'un Prêtre, dont la naissance étoit fort obscure, & qui ne cherchoit qu'à les desservir, éclaterent bientôt en murmures. Le Peuple n'étoit pas plus content ; mais les Moines surtout étoient fort indignés qu'on employât les revenus de leurs Couvens, à nourir les nouveaux Evêques, qui n'avoient pas encore de revenus assurés. Floris de Montmorenci, Baron de Montigni, fut envoyé en Espagne pour informer le Roi de la triste situation où se trouvoit pour lors la Flandre ; d'un autre côté la Ville d'Anvers nomma

aussi quelques Députés, qui eurent ordre de représenter à Sa Majesté Catholique, que l'établissement de l'Inquisition ne pouvoit qu'être préjudiciable au commerce & à la liberté du Pays. Philippe se contenta de répondre que les habitans d'Anvers ne souffriroient aucune incommodité de ce Tribunal, & il promit que pour le présent, on ne parleroit pas davantage d'établir de nouveaux Prélats.

1563. La doctrine de Luther faisoit tous les jours de rapides progrès dans la Flandre; on ne voyoit plus que buchers allumés pour punir les Hérétiques : ces terribles exécutions ne servirent qu'à mettre le Peuple en fureur. Un Carme appellé Christophe Fabri, ayant été conduit au supplice, & jetté au milieu des flamm s, le Bourreau fut contraint par une grêle de pierres, de laisser le corps à demi brûlé : comme on n'osoit plus faire mourir publiquement ceux qui avoient été condamnés, on les exécutoit en prison; on lioit ces malheureux la tête avec les genoux, & on les jettoit dans une cuve pleine d'eau, ou on les suffo-

quoit peu-à-peu : le Peuple en ayant été instruit, les prisons furent forcées, & on en fit sortir quantité de personnes.

On publia le Concile de Trente, & cette publication fut suivie de plusieurs Ordonnances contre les Hérétiques, qu'on poursuivit plus rigoureusement que jamais, sous prétexte qu'ils avoient été condamnés par le Concile. Une conduite si violente excita l'indignation du Peuple & de la Noblesse ; le Prince d'Orange, le Comte d'Egmond & le Comte de Horn, écrivirent au Roi, & lui manderent qu'ils ne voyoient point d'autre moyen de pacifier la Flandre, que d'éloigner du Gouvernement le Cardinal de Granvelle, qui s'étoit rendu odieux à toute la Nation. Ce Prélat qui voyoit les esprits disposés à la révolte, & qui craignoit avec raison d'être la premiere victime qu'on immoleroit, se retira à Besançon, lieu de sa naissance, pour y attendre les événemens. La retraite du Cardinal fit beaucoup de plaisir à la Gouvernante, qui restoit par-là en possession de toute l'autorité ; mais cette Princesse ne fut pas long-temps sans s'ap-

percevoir que Granvelle, malgré son éloignement, gouvernoit encore la Flandre, par le moyen de ses Emissaires répandus dans les trois Conseils (a) souverains que Philippe II. avoit établis en quittant les Pays-Bas. Comme les choses se brouilloient de plus en plus, on résolut d'envoyer à la Cour de Madrid, le Comte d'Egmond, dont on connoissoit la fidélité, & qu'on savoit être agréable à Philippe, à cause des services qu'il lui avoit rendus. Ce Seigneur se rendit en Espagne, & représenta au Roi, avec beaucoup de liberté, que l'exécution sévere des ordonnances de la Cour, étoit capable d'exciter les plus grands troubles dans les Pays-bas, que le nom seul de l'Inquisition faisoit horreur à tout le monde, que les Grands & la Noblesse murmuroient de ce qu'on donnoit atteinte à leurs priviléges, & que le Peuple se plaignoit dans les Villes, dans les Bourgs, & dans les Villages; il termina son discours en représentant qu'il n'y avoit point d'autre remède à tous ces

(a) Le Conseil d'Etat, le Conseil Privé, & le Conseil des Finances.

maux, qu'en révoquant, ou du moins, en modérant les Edits & les Ordonnances touchant la Religion, en abolissant les nouveaux Evêques, & en rétablissant l'ancienne liberté.

Le Comte d'Egmond fut reçu, écouté, & renvoyé honorablement en apparence, & il eut lieu de croire qu'on satisferoit bientôt à une partie de ses demandes ; il revint donc en Flandres avec de belles promesses, & fit entendre à ses Compatriotes, qu'ils avoient tout à espérer de la bonté du Roi. Cependant Philippe II. étoit bien déterminé à introduire l'Inquisition dans les Pays-Bas, & à traiter les Flamands avec la derniere rigueur, s'ils vouloient s'opposer à ses desseins. Il écrivit à la Duchesse de Parme, & lui manda de faire observer exactement, tant les anciennes que les nouvelles Ordonnances, parce qu'il croyoit qu'une trop grande douceur avoit occasionné les progrès de l'Héréſie. „ Si certains Juges, disoit-il, font difficulté d'exé- „ cuter mes ordres, par la crainte „ de quelque sédition, il faut leur „ signifier qu'on les remplacera par

„ d'autres, qui auront plus de réso-
„ lution & de courage ; il se trou-
„ vera encore dans la Flandre des
„ Citoyens zélés, qui travailleront
„ avec ardeur à conserver l'ancienne
„ Religion, & l'obéissance qui est
„ duë à la Majesté Royale. „ Le Roi
ajouta dans ses lettres, qu'il pré-
tendoit qu'on n'inquiétât point les
Officiers de l'Inquisition, lorsqu'ils
exerceroient leur emploi, & même
que chacun leur donnât du secours,
s'ils en avoient besoin. On enjoi-
gnoit à la Gouvernante, de ne plus
permettre, à l'avenir, qu'on délibé-
rât sur un établissement si nécessai-
re : il y eut ordre aussi de recevoir
le Concile de Trente, & d'en faire
observer religieusement tous les de-
crets.

La Duchesse de Parme envoya co-
pie de ces lettres dans toutes les
Provinces, & déclara qu'il falloit
obéir au Roi. Les nouveaux Evê-
ques tinrent des Synodes Provin-
ciaux, & firent divers Réglemens,
qui ne tendoient, il est vrai, qu'à
conserver l'ancienne Religion, mais
qui révoltérent extrêmement, parce
qu'on en exigeoit l'observations avec

beaucoup de dureté. Les Etats de Brabant s'opposerent les premiers aux entreprises de la Cour & du Clergé, en disant qu'elles ne pouvoient avoir lieu sans violer le serment que le Roi avoit fait, de conserver les priviléges de la Province ; ils déclarerent que si on vouloit donner quelque atteinte à leurs droits, ils en porteroient leurs plaintes aux Etats-Généraux de la Flandre, & imploreroient leurs secours.

Les Sectateurs de la nouvelle Doctrine voyant qu'on cherchoit à les détruire, firent courir des satyres & des libelles diffamatoires, qu'on attacha aux portes des Eglises & du Palais. Ils trouverent le moyen de faire tomber entre les mains de la Gouvernante, un livre dans lequel on faisoit voir que les Etats de la Flandre devoient résister aux ordres de la Cour, à l'Inquisition, & aux Décrets des Evêques. Ce livre étoit rempli de menaces contre ceux, qui, par crainte ou par d'autres motifs, abandonnoient la cause publique. La Duchesse, qui sentit bien que ces libelles séditieux annonçoient une

révolte ouverte, fit publier un Ecrit 1566.
dont le contenu étoit que, puisqu'il n'y avoit point eu d'Inquisition dans le Brabant, depuis l'année 1550, ce n'étoit point l'intentions du Roi qu'on tourmentât les habitans du pays; qu'au contraire, il prétendoit qu'ils eussent pleine jouissance de leurs priviléges & de leurs immunités.

Les Etats ayant obtenu une partie de ce qu'ils souhaitoient, porterent plus loin leurs prétentions; ils demanderent qu'on leur donnât des assurances qu'on n'introduiroit jamais l'Inquisition dans le Brabant, que le Juge ordinaire connoîtroit de toutes sortes de crimes, & même de l'Héréfie : la Gouvernante répondit qu'elle en délibéreroit avec les Seigneurs & les Membres du Conseil.

Cependant la haute Noblesse & les simples Gentilshommes, qui restoient dans leurs Terres, pendant ces temps de troubles & de division, voyant que le Roi d'Espagne, sans s'embarrasser de ses sermens, cherchoit à opprimer leur pays, s'assemblerent à Sainte Gertrude, proche d'Anvers, & firent une Confédération pour le soutien de la liberté publique. „ Puis-

„ que des Etrangers, disoient-ils, qui
„ ne cherchent qu'à assouvir leur am-
„ bition & leur avarice, ont entre-
„ pris, sous prétexte de conserver
„ la Religion, d'établir un Tribunal
„ sanguinaire, capable d'entraîner
„ la ruine des Pays-Bas, nous pre-
„ nons Dieu à témoin, qu'unique-
„ ment en vue de détourner un pareil
„ malheur, nous avons fait ensem-
„ ble une Confédération pour main-
„ tenir l'obéissance que nous devons
„ au Roi, & pour conserver la liber-
„ té du pays & les priviléges de la Na-
„ tion. Nous nous obligeons donc,
„ par serment, d'empêcher que l'In-
„ quisition ne s'introduise en Flan-
„ dre, & nous déclarons en même
„ temps que nous ne voulons rien
„ entreprendre contre la gloire de
„ Dieu, ni contre la Majesté du Roi,
„ & que nous ne souhaitons autre
„ chose que de pouvoir remédier
„ aux maux qui désolent ce pays.„

Les Confédérés dresserent, d'un commun consentement, une Requête pour être présentée à la Gouvernante, au nom des Etats de Flandres. Les principaux de cette Assemblée étoient Henri de Brederode,

Louis de Nassau, le Comte de Cul-lembourg & le Comte de Berg, ces Seigneurs, accompagnés de plus de quatre cens Gentilshommes, se rendirent à Bruxelles, & demanderent à être présentés à la Gouvernante, ils allerent au Palais quatre à quatre, & gardant un profond silence: ils étoient tous vêtus de gris, ayant de petites écuelles de bois attachés à leurs chapeaux, & une médaille d'or au col, sur un côté de laquelle étoit l'image du Roi, & au revers une besace suspendue par deux mains entrelacées, avec cette inscription, *Fideles au Roi jusqu'à la besace.* Lorsqu'ils eurent été introduits auprès de la Gouvernante, Brederode porta la parole, & dit à la Princesse que ses compagnons, & lui étoient venus pour présenter, leur Requête, avec toute la soumission possible. Il se plaignit ensuite de ce qu'on l'accusoit, ainsi que tous les Seigneurs qui étoient présens, de sédition, de révolte, & de perfidie : il demanda que les accusateurs fussent nommés, afin qu'on pût connoître qui étoient les vrais coupables.

La Duchesse de Parme, après avoir reçû la Requête, promit qu'elle ne tarderoit pas à faire réponse, & renvoya les Confédérés. Comme ils sortoient, le Comte de Barlaimont dit à la Gouvernante : *Vous n'avez rien à craindre de ces gens-là, ce ne sont que des Gueux.* Cette plaisanterie faisoit allusion à leur habillement ; depuis ce temps on donna en Flandres le nom de *Gueux*, à ceux qu'on appelloit en France, *les Huguenots*. La Gouvernante fit lire le lendemain, en plein Conseil, la Requête dont le contenu étoit que les Confédérés avoient mieux aimé courir le risque d'être blâmés, que de manquer à ce qu'ils doivent au Prince & à la Patrie, qu'ils s'étoient assemblés dans le dessein de prévenir les malheurs dont le pays étoit ménacé ; qu'ils demandoient qu'on n'imposât point à des personnes libres, le joug insuportables de l'Inquisition ; qu'on abolît les nouveaux Evêques qui étoient chargés d'établir cet odieux Tribunal ; qu'on adoucît la sévérité des Ordonnances, & qu'on permît à chacun la liberté de conscience ; qu'ils ne demandoient toutes

ces choses que parce qu'ils prévoyoient les maux qui arriveroient infailliblement à la Flandre, si on n'avoit point d'égard à leur Requête. Ensuite ils prenoient Dieu à témoin de leur fidélité & de leur obéissance, & protestoient qu'après la démarche qu'ils venoient de faire, ils n'auroient point à se reprocher les troubles, ni les divisions funestes qui pourroient un jour survenir.

Après qu'on eut lû cette Requête, les sentimens furent partagés au sujet de la réponse qu'on devoit faire. Le Comte de Horn fut d'avis qu'on ne négligeât aucun moyen de satisfaire les Confédérés, si on ne vouloit pas s'exposer aux horreurs d'une guerre civile ; mais les Espagnols rejetterent bien loin un conseil si prudent : la Gouvernante se trouvoit fort embarrassée. Cette Princesse voyoit que les esprits étoient disposés à la révolte, & auroit bien voulu user de condescendance en pareille circonstance : mais elle ne le pouvoit à cause des ordres qu'elle avoit reçus du Roi, son frere ; elle se contenta donc de répondre aux Confédérés, qu'elle auroit souhaité de toute son

cœur pouvoir satisfaire à leurs demandes, mais qu'elle ne pouvoit rien faire de sa propre autorité; „ Je deputerai quelqu'un au Roi, „ ajouta-t-elle, & je tâcherai, au- „ tant qu'il me sera possible, de vous „ le rendre favorable par mes lettres „ & par mes prieres; cependant je „ vous conjure de prendre garde que „ la tranquillité publique ne soit „ troublée : de mon côté j'aurai soin „ que les Inquisiteurs se comportent „ avec autant de modération que de „ prudence; bien plus, je ferai tous „ mes effort auprès du Roi afin que „ ces Provinces soient délivrées de „ l'Inquisition. „

Les Confédérés remercierent la Gouvernante d'une réponse si favorable, & promirent de se comporter avec beaucoup de circonspection: la Gouvernante les assura que la Cour de Bruxelles n'ordonneroit rien sur le sujet de la Religion, jusqu'à ce que le Roi eût fait connoître sa volonté. On ne tarda pas à envoyer en Espagne le Baron de Montigni, & le Comte de Berg, pour demander qu'on n'exigeât pas, à la rigueur, l'exécution des Ordonnances; on les

rétint long-temps sans leur donner de réponse positive. Cependant on publia une formule de réformation des Edits, qui excita l'indignation des Flamands, & qui fit rire tous ceux qui n'étoient point parties intéressées ; car il étoit ordonné, par cette nouvelle Déclaration, qu'on vouloit faire passer pour une grande faveur, que les Protestans, les Ministres, leurs hôtes, & tous ceux qui donneroient quelque sujet de mécontentement & de scandale, ne seroient pas brûlés, mais pendus : cette ridicule Déclaration fut proposée par la Cour, aux Etats de chaque Province, afin qu'ils la ratifiassent. Les habitans d'Arras, de Hainaut & de Namur y souscrivirent, & ensuite elle fut publiée dans la Flandre & dans le Brabant ; mais on ne la proposa point aux Hollandois, aux Zélandois, aux Peuples de la Frise, & à quelques autres, parce qu'on savoit bien qu'ils ne l'accepteroient jamais.

Le bruit courut que Philippe II. avoit dessein de se rendre dans les Pays-bas, pour châtier les Flamands. Cette nouvelle, au lieu de répandre

la consternation parmi le Peuple, ne servit qu'à augmenter son audace; car on commença à assister publiquement aux Prêches, avec un grand concours de monde, dans la Flandre, le Brabant, la Frise, & en plusieurs autres lieux, tant à la Ville qu'à la Campagne. Les Protestans vinrent d'abord sans armes dans leurs assemblées, ensuite ils prirent des épées, & enfin des arquebuses, pour être en état de se défendre. Le Conseil d'Anvers appréhendant quelque sédition, écrivit à la Gouvernante, pour la prier de venir à la Ville, afin de contenir les séditieux par sa présence : cette Princesse ne jugea pas à propos d'exposer sa personne. Les Sectaires voyant qu'on commençoit à les redouter, présenterent une Requête au Conseil, dans laquelle ils s'efforçoient de prouver, par plusieurs raisons, que les Prêches qui se faisoient auparavant en secret, devoient se faire alors publiquement, à cause du grand nombre des Auditeurs : ils demanderent, en conséquence, qu'on leur assignât un lieu, dans la Ville, pour y pratiquer les cérémonies de

leur Religion : le Conseil envoya cette Requête à la Gouvernante, & pria encore cette Princesse de se rendre à Anvers ; mais elle n'y voulut point consentir, à moins que de faire entrer dans la Ville une garnison de gens de guerre : ce que les habitans d'Anvers n'avoient garde d'accorder. On vint cependant à bout d'engager les Protestans à mettre bas les armes : mais ce fut par la persuasion, & non par la force.

Quelque temps après le bruit courut qu'Eric de Brunswick, qui étoit au service de l'Espagne, avoit levé des troupes, par ordre de Philippe, à dessein de les employer contre la Flandre. Quand on vit aussi le Grand-Prevôt qui parcouroit tout le Brabant, avec ses Archers, on s'imagina que c'étoit pour empêcher le Peuple d'assister aux Prêches. ce soupçon parut d'autant mieux fondé, qu'on avoit vû à Malines des chariots pleins d'armes, & des bateaux chargés de canon. Les Protestans prirent alors le parti de se tenir sur leurs gardes, & ne marcherent plus qu'en troupes, & bien armés : le Prince d'Orange eut beau-

coup de peine à les contenir, & fut obligé d'employer, tour-à-tour, les prieres & les menaces.

Les Confédérés voyant qu'on ne parloit point de convoquer les Etats Généraux de la Flandre, s'assemblerent à S. Tron, au pays de Liege, & de là ils allerent à Arschot, & ensuite à Duffel. La Gouvernante leur envoya le Prince d'Orange & le Comte d'Egmond, pour traiter avec eux, & pour les avertir, qu'en leur considération, l'on avoit député en Espagne, le Baron de Montigni & le Marquis de Berg. On représenta aux Confédérés que depuis leur derniere Requête, on n'avoit rien entrepris en faveur de l'Inquisition; on les exhorta à demeurer dans le devoir, à ne pas donner de nouveaux sujets de plainte au Roi, qui vouloit bien oublier tout ce qui s'étoient passé & à réprimer l'insolence des Sectaires, qui menaçoient d'en venir à la sédition & à la révolte, étant sûrs d'être appuyés par les François. Les Confédérés répondirent par écrit qu'ils remercioient Son Altesse, au sujet des ordres qu'elle avoit envoyés à tous les Gouverneurs,

verneurs, de ne point chagriner les Protestans. „ Cependant, ajouterent-ils, on n'a aucun égard à ces
„ ordres dans les Villes de Tournai,
„ de Lille, de Mons, d'Aire, d'Aht
„ & de Bruxelles, puisque plusieurs
„ personnes ont été emprisonnées
„ pour cause de Religion ; nous
„ avons fait tout notre possible pour
„ empêcher les Assemblées dont on
„ se plaint si fort : mais nous n'a-
„ vons rien pû obtenir du Peuple,
„ qui à conçu des soupçons, parce
„ que la réponse que la Gouvernan-
„ te avoit promis de donner dans
„ deux mois, n'est pas encore venue
„ d'Espagne, & parce qu'on ne par-
„ le plus de la convocation des Etats-
„ Généraux de Flandres que l'on
„ nous avoit fait espérer. On prétend
„ que les François ont promis de nous
„ secourir, en cas que nous eussions
„ besoin de leur assistance : c'est ce
„ que nous ignorons absolument ;
„ nous protestons même que chacun
„ de nous est prêt à prendre les ar-
„ mes pour s'opposer aux entrepri-
„ ses de toute Puissance Etrangere.
„ A l'égard du reproche qu'on nous
„ fait d'avoir excité les peuples à

„ s'assembler pour l'exercice de sa
„ Religion, nous ne demandons pas
„ mieux que de nous purger de cette
„ calomnie, & du crime de rébel-
„ lion, dont on nous accuse pareil-
„ lement. Quoique la plûpart d'en-
„ tre-nous ayent embrassé la Doctri-
„ ne des Protestans, nous n'en som-
„ mes pas moins disposés à rendre
„ au Roi tout ce que nous lui de-
„ vons : nous ne nous défions pas de
„ la clémence de Sa Majesté ; mais
„ comme nous ne nous sommes
„ rendus coupables d'aucun crime,
„ nous n'avons besoin ni de pardon
„ ni de grace.

Les Confédérés se plaignoient encore qu'on cherchoit à les rendre odieux ; que les principaux Seigneurs du pays les évitoient avec soin, sur le bruit que le Roi devoit bientôt venir en Flandres pour punir ceux qu'il traitoit de rebelles ; que Philippe avoit déjà demandé passage par la France ; que le Duc de Savoye lui avoit offert ses services, & que le Clergé devoit fournir beaucoup d'argent. „ Puisqu'on ne veut point,
„ disoient-ils, pourvoir à notre su-
„ reté, nous ne dissimulons pas que

„ nous nous sommes faits des amis
„ en Allemagne à qui nous aurons
„ recours, s'il en est besoin. Ce n'est
„ point avec les François, nous le
„ répétons encore, que nous avons
„ pris des arrangemens pour la dé-
„ fense de notre liberté. Si l'on veut
„ que nous soyons bien convaincus
„ qu'on ne cherche point à nous
„ perdre, nous demandons que le
„ Prince d'Orange, les Comtes
„ d'Horn & d'Egmond soient admis
„ dans le Conseil de la Gouvernan-
„ te, & qu'on n'entreprenne rien
„ sans leur participation. On con-
„ noit le mérite & la fidélité des
„ trois Seigneurs à qui nous vou-
„ lons confier nos intérêts. C'est
„ pourquoi ils ne peuvent causer
„ d'ombrage. Nous promettons de
„ mettre bas les armes, à condition
„ qu'on aura soin de pourvoir à no-
„ tre sureté, si quelques esprits vio-
„ lens forment des entreprises con-
„ tre nous. Il ne nous reste plus
„ qu'à supplier Son Altesse d'établir
„ dans chaque Province quelqu'un
„ des Confédérés pour veiller à nos
„ intérêts. Si on ne remédie de bon-
„ ne heure aux malheurs dont ce

„ pays est menacé, il pourroit bien
„ se faire que les François ennemis
„ perpétuels de la Flandre vou-
„ droient se mêler, & profiteroient
„ peut-être de nos divisions domes-
„ tiques. „

La réponse des Confédérés ne servit qu'à rendre suspecte la fidélité des Comtes d'Horn & d'Egmond, & occasionna dans la suite la perte de ces deux Seigneurs. La Gouvernante qui n'avoit point encore reçu les nouveaux ordres qu'elle attendoit de Madrid, ne savoit pas trop quel parti prendre en des conjonctures si délicates. Tandis que cette Princesse songeoit aux moyens de calmer les Protestans, elle apprit qu'en plusieurs Villes de la Flandre ils avoient pillé les Eglises, renversé les Autels, brisé les images, & commis toutes sortes de violences. Le tumulte & le désordre furent poussés plus loin dans la Ville d'Anvers que par-tout ailleurs. Après une Procession solemnelle, dans laquelle on avoit porté l'Image de la Vierge, quelques jeunes gens qui se trouverent à la porte de l'Eglise s'aviserent de plaisanter sur cette cérémonie. *Il faut*, dit l'un

d'entr'eux, *que cette Divinité soit bien timide, puisqu'elle s'est retirée promptement dans sa Niche.* D'autres jeunes gens, qui étoient dans l'Eglise, se mirent à contrefaire les Prédicateurs. Le plus âgé de la bande monta sur un pupitre, & commença un Sermon burlesque: pendant ce temps-là ses camarades lui jettoient de petites pierres qu'il tâchoit de parer avec des bâtons. Un Matelot indigné de cette insolence, vint par derriere le pupitre, & renversa le Prédicateur. Aussi-tôt tout l'Auditoire se jetta sur le Matelot qui eut bien de la peine à se sauver, & qui fut blessé à la cuisse. On amena aussi des enfans à l'Eglise, & on leur fit apostropher d'une maniere très-injurieuse l'Image de la Vierge. Une vieille femme qui vendoit des cierges & des bougies à la porte de l'Eglise, commença par jetter de la boue ou visage de ces enfans, & ensuite elle leur sauta aux yeux. Cette action occasionna du bruit. Les Archers s'en mêlerent: mais ils furent contraints de se retirer bien vîte, de peur d'être mis en piéces par la populace, qui se porta aux plus grands

excès. On enfonça les portes des Eglises, & on pilla les Monasteres d'hommes & de femmes à la clarté des flambeaux. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il ne s'éleva aucune dispute pour le partage du butin, & qu'il n'y eut personne de blessé par tant de pierres qui tomboient, lorsqu'on abattoit les Statues de toutes les Eglises.

Cependant les Magistrats, les principaux Citoyens, & même un grand nombre de Protestans qui n'approuvoient pas ces violences, mirent des gardes dans les rues, dans la crainte que cette populace furieuse, après avoir dépouillé les Eglises, ne vînt piller les maisons des Particuliers. On ferma aussi les portes de la Ville, & on n'en laissa qu'une ouverte, par laquelle sortit une partie de ces Briseurs d'images, & alla exercer sa fureur sur les Eglises des Fauxbourgs & de la Campagne. Ceux qui resterent dans la Ville continuerent leurs ravages : mais à la fin les Magistrats & la plûpart des habitans prirent les armes pour repousser ces furieux. On en saisit plusieurs. Les uns furent

pendus & d'autres punis de différentes manieres. Il fut ordonné sous peine de mort de mettre fin à tous ces desordres, & de rapporter tout ce qui avoit été pris & enlevé. On tâcha surtout de faire rendre quantité d'excellens tableaux qui faisoient le plus bel ornement des Eglises, & l'admiration des vrais connoisseurs. Combien de Monumens précieux, de chef-d'œuvres inestimables ont été quelquefois détruits dans un instant par une populace furieuse & stupide !

Les principaux Protestans se doutant bien qu'on leur imputeroit tous les désordres qui venoient d'arriver, eurent soin de publier par un Ecrit que c'étoit contre leur gré & à leur insu qu'on s'étoit porté à de pareils excès ; que bien qu'ils souhaitassent la destruction des images, parce qu'il étoit de la gloire de Dieu d'abolir un semblable culte, cependant ils desapprouvoient une action qui avoit été faite sans l'autorité du Magistrat ; qu'ils détestoient les vols, les rapines, en un mot toutes sortes de violences, & qu'ils donneroient ordre à leurs Mi-

niſtres de faire avertir tous ceux de leur Religion, de rendre les choſes qui avoient été priſes ; qu'ils ſavoient bien que les Magiſtrats avoient été inſtitués par Dieu même, qu'on devoit par conſéquent leur obéir, & qu'ils étoient prêts, ſi on l'exigeoit, à renouveller leur ſerment de fidélité & d'obéiſſance : ils demandoient enſuite qu'on leur accordât un lieu où ils puſſent s'aſſembler, & s'excuſoient de ce que la néceſſité les forçoit à ſe ſervir de quelques Egliſes pour faire leurs Prêches. Enfin ils ſupplioient qu'il fût défendu par un Edit de leur dire des injures ou de leur faire quelque outrage à cauſe de leur Religion. Il leur fut accordé par le Magiſtrat, qu'ils s'aſſembleroient dans la Ville neuve, & on permit à un Prédicateur qui profeſſoit la Confeſſion d'Ausbourg de prêcher dans l'Egliſe de S. George.

Cependant les Magiſtrats d'Anvers écrivirent quantité de lettres au Prince d'Orange pour le prier de venir dans leur Ville. Il n'y voulut jamais conſentir qu'à condition qu'on le laiſſeroit entierement maî-

tre du Gouvernement ; ce qui lui avoit déja été refusé. On fit assembler pour ce sujet le Conseil de la Ville, & il fut ordonné qu'on obéiroit au Prince d'Orange, qu'il gouverneroit sous Marguerite Duchesse de Parme avec un plein pouvoir, qu'il disposeroit des troupes & des garnisons, qu'il feroit des Loix & des Ordonnances comme il le jugeroit à propos pour l'intérêt commun & la tranquillité publique, pourvu que cela ne préjudiciât point aux priviléges & aux coutumes de la Ville. Le Prince d'Orange voyant qu'on lui avoit accordé tout ce qu'il demandoit, se rendit à Anvers où il fut reçu comme un Souverain.

La fureur de briser les images s'étoit répandue par toute la Flandre, & avoit surtout causé de terribles ravages dans presque toutes les Provinces qui composent aujourd'hui la République de Hollande. La Gouvernante commença à craindre pour sa personne. D'abord elle résolut de quitter Bruxelles & de se retirer à Mons, où elle devoit être conduite par les Gouverneurs des Provinces avec une bonne escorte ; mais ayant

été avertie que les habitans avoient dessein de fermer les portes de la Ville pour l'empêcher de sortir, elle confia le soin de garder Bruxelles au Comte de Mansfeld. Celui-ci fit assembler les plus notables Bourgeois dans l'Hôtel de Ville où se trouverent aussi le Prince d'Orange (a), les Comtes d'Egmond & d'Hocstrate, qui déclarent que la Gouvernante vouloit bien demeurer dans la Ville, à condition qu'on n'y feroit point de Prêches, & qu'on ne se porteroit à aucune violence contre les Eglises. La Gouvernante exigea aussi qu'on obéit en toutes choses au Comte de Mansfeld. Les habitans y consentirent & s'y engagerent même par serment.

La Duchesse de Parme se trouva ainsi délivrée d'une grande inquiétude : mais ce ne fut pas pour longtemps ; car elle apprit presqu'aussi-tôt que les Factieux avoient résolu de briser les images, de tuer le Prince de (b) Ligne avec le Comte de Bar-

---

(a) Ce fut avant le départ du Prince d'Orange pour Anvers.

(b) Jean de Ligne, Prince de Barbançon, & Comte d'Aremberg.

Jaymont, & de se saisir de la Gouvernante elle-même. Les Protestans avoient fait courir ce bruit, afin que la Duchesse de Parme traitât avec eux, & leur accordât des conditions avantageuses. Cet artifice leur réussit; car la Princesse craignant une révolte générale crut qu'il falloit céder au temps, & consentit de l'avis des principaux Seigneurs qu'on fit des Prêches dans les lieux où l'on avoit coutume d'en faire : mais elle ne le permit qu'à condition qu'on quitteroit les armes, & qu'on ne jouiroit de la faveur qu'elle vouloit bien accorder, que jusqu'à ce que le Roi en eût ordonné autrement.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmond, d'Horn, de Montmorenci, d'Achicourt & d'Assouville eurent ordre de traiter avec les Confédérés. Ceux-ci députerent Louis de Nassau, Eustache de Fiennes, Montigni & quelques autres Seigneurs. Après bien des conférences, la Gouvernante déclara par un Ecrit qui fut (a) publié, que jusqu'à ce

(a) Le 23. Août 1566.

que eût reçu de la Cour de Madrid une réponse positive, l'Inquisition n'auroit point lieu dans la Flandre, & qu'on ne pourfuivroit personne à l'occasion des troubles qui étoient arrivés depuis quelque temps. Elle témoigna aussi qu'elle étoit prête à donner aux Confédérés des assurances en telle forme qu'ils voudroient, pourvû qu'ils promissent de ne rien entreprendre à l'avenir contre l'autorité du Roi & la tranquillité publique. Elle exigeoit aussi que les Confédérés fissent tous leurs efforts pour ramener les Factieux dans le devoir, & pour empêcher le pillage des Eglises; elle ordonnoit de plus qu'on ne fît aucune violence au Clergé, aux Ministres de la Justice, aux Gentilshommes & aux autres Sujets du Roi; qu'on ne s'assemblât point avec des armes dans les lieux où l'on permettoit aux Confédérés de faire les exercices de leur Religion; qu'on chassât tous les Etrangers qui avoient eu quelque part aux derniers troubles, & enfin qu'on se soumît aux Décrets & aux Ordonnances qui se feroient par le Roi & par les Etats-Généraux de Flandre pour tout ce

qui regardoit la Religion & le repos public. Quelques jours après on dressa une formule par laquelle la Gouvernante engageoit sa foi, que le Roi ni elle n'imputeroient jamais rien aux Protestans à cause de leur Requête & de leur Confédération. Elle manda aux Gouverneurs & aux Chevaliers de la Toison d'Or, au Conseil privé & à tous les Chefs de Justice, qu'ils eussent soin que les Protestans pussent jouir des avantages qu'on venoit de leur accorder, sans qu'on y apportât aucun obstacle. Les Confédérés s'engagerent aussi à observer les conditions qui leur avoient été prescrites.

La Gouvernante écrivit ensuite dans toutes les Provinces, & manda que le Roi vouloit & entendoit qu'on gardât l'ancienne Religion, & elle avertit les Gouverneurs & les Magistrats de prendre garde que l'Etat ne reçût aucun préjudice, jusqu'à ce que le Roi vînt en personne pour donner ses ordres. Elle leur recommanda ensuite d'apporter tous leurs soins pour empêcher les troubles & pour réprimer les séditieux. Ce fut ainsi qu'on tâcha de pourvoir à la sureté

des deux partis, jusqu'à ce qu'il en fût ordonné autrement par le Roi, par son Conseil & par les Etats-Généraux de la Flandre. Tous ces arrangemens ne furent pas capables de rétablir la tranquillité publique.

Tous les Gentilshommes qui étoient parmi les Confédérés ayant obtenu ce qu'ils desiroient, se retirerent chacun chez eux, & les Gouverneurs de Provinces furent renvoyés dans leurs Gouvernemens. Le Comte d'Egmond alla dans la (a) Flandre où il se comporta avec beaucoup d'équité & de modération pour se conformer au dernier Edit : il permit les Prêches ; mais il diminua peu-à-peu le nombre des lieux où les Protestans pouvoient s'assembler, & fit punir sévérement les destructeurs des images & des Autels. Les Confédérés eux-mêmes applaudirent à sa conduite, pour faire connoître qu'ils désapprouvoient toutes les violences exercées par les gens de leur Religion. Le Comte d'Aremberg n'agit

(a) C'est-à-dire dans la Province de Flandre.

pas avec moins de prudence dans le pays d'Overissel; de sorte qu'en peu de temps il n'y eut point de Province plus tranquille, quoique celle-ci fût plus exposée qu'une autre aux troubles & aux mouvemens à cause du voisinage de l'Allemagne.

Le Prince d'Orange étant parti d'Anvers, Philippe de Lallain Comte d'Hocstrate Gouverneur de Malines fut mis en sa place, & avec le secours des Bourgeois, non seulement il repoussa les séditieux qui vouloient abattre encore une fois les images; mais il prit les principaux auteurs de la sédition, & en fit pendre six pour intimider les autres. Un Ministre qui s'avisa de prêcher dans un lieu où cela n'étoit pas permis, fut puni à Alost du dernier supplice. Les Protestans qui sentirent bien que leur conduite les avoit rendus extrêmement odieux, présenterent au Comte d'Hocstrate une Requête dans laquelle ils accusoient le Magistrat & les Echevins d'avoir occasionné tous les troubles qui désoloient la Ville d'Anvers. Ils cherchoient aussi à se justifier d'avoir pris les armes pour se rendre dans leurs Assemblées publi-

ques, disant que ce n'étoit pas à dessein d'attaquer personne, mais pour se défendre en cas qu'on vînt les insulter. Ils ajoutoient que le massacre de (a) Vassy les faisoit trembler, & que la crainte d'un pareil traitement leur avoit fait prendre les armes. Ensuite ils faisoient voir par un long discours que la Religion s'insinuoit dans l'esprit des hommes par une opération de la grace divine, & non point par l'autorité des puissances de la Terre. „ La rigueur dont on use à „ notre égard ne servira, disoient-„ ils, qu'à nous donner plus d'hor-„ reur pour certaines opinions qu'on „ voudroit nous faire adopter : nous „ admettons comme vous les prin-„ cipaux articles de la Foi contenus „ dans le Symbole, & dans les qua-„ tre Conciles œcumeniques. Nous „ ne refusons pas de nous soumettre „ librement à la confession de Foi re-„ çue en Allemagne, en France & en „ Angleterre. Nous ne demandons „ que la liberté qu'on accorde par-„ tout aillieurs à ceux qui ont les mê-

(a) Ce massacre s'étoit fait en France quelque temps auparavant.

„ mes sentimens que nous sur la Re-
„ ligion. On nous trouvera toujours
„ disposés à rendre ce qui est dû au
„ Souverain, & nous offrons (*a*) dès
„ aujourd'hui une partie de nos biens
„ pour dégager les Domaines (*b*)
„ du Roi. Pourquoi n'auroit-on pas
„ pour nous la même indulgence
„ qu'ont eu autrefois les Empereurs
„ Chrétiens pour quelques-uns de
„ leurs sujets qu'ils regardoient com-
„ me des hérétiques? Le Pape lui-
„ même souffre les Juifs qui sont les
„ plus cruels ennemis du Christia-
„ nisme. Combien de graces l'Empe-
„ reur Charles-Quint n'a-t-il pas ac-
„ cordées aux Protestans d'Allema-
„ gne? Ceux de France ne jouissent-
„ ils pas à present de la plus grande
„ tranquillité? Il n'y a point à crain-
„ dre que nous entreprenions jamais
„ rien dans nos Assemblées contre la
„ Majesté Royale, puisque nous agis-
„ sons ouvertement, & que le Ma-

(*a*) Ils offroient une somme de trois cent mille florins.

(*a*) Une grande partie des Domaines du Roi étoit alors engagée dans les Pays-Bas.

„ gstrat pour assister à toutes nos dé-
„ libérations.

Le Comte d'Hocstrate envoya cette Requête à la Duchesse de Parme, & lui fit entendre qu'il y avoit tout à craindte dans les Pays-Bas, si le Roi ne cherchoit à satisfaire le Peuple en se relâchant sur la sévérité des Ordonnances. Quelque temps auparavant la Gouvernante avoit reçu des lettres de philippe II. qui paroissoit fort irrité à cause des troubles & des désordres arrivés dans la Flandre. Il vouloit qu'on employât toutes sortes de moyens pour conserver la Religion Catholique, & qu'on travaillât à étouffer toutes les semences de révolte, promettant d'envoyer des troupes pour réduire les factieux. Cependant il tâchoit de calmer les esprits des Seigneurs Flamands, en leur écrivant de maniere à les persuader qu'il n'avoit pour eux que des sentimens de bienveillance.

La Noblesse donna dans ce piége & abandonna le parti des Sectaires. Lorsque la Gouvernante eut reconnu que les forces des Confédérés étoient affoiblies par cette division, elle leva

des troupes ſous prétexte de punir ceux qui abattoient les images; enſuite elle ôta peu-à-peu aux Proteſtans la liberté de s'aſſembler, fit informer contre les Miniſtres comme s'ils euſſent porté les eſprits à la révolte, commanda que quelques-uns fuſſent punis, interpréta à ſa maniere les lettres de ſureté qu'ils avoient obtenus, & commença à déclarer ouvertement que c'étoit par force qu'elle avoit accordé certaines permiſſions dont les Proteſtans oſoient ſe prévaloir.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmond, d'Horn, d'Hocſtrate & Louis de Naſſau s'aſſemblerent à Dendermonde, & ayant produit les lettres du Baron de Montigni & du Marquis de Bergh qu'on retenoit toujours en Eſpagne, & qui mandoient que le Roi étoit fort irrité contre les Flamands, ils tinrent alors conſeil pour voir quel parti ils avoient à prendre en pareille occaſion. Le Prince d'Orange montra enſuite d'autres lettres écrites par un Seigneur Eſpagnol, & qui avoient été ſurpriſes, par leſquelles on avertiſſoit la Gouvernante de témoigner à l'exté-

rieur beaucoup d'amitié au Prince d'Orange, aux Comtes d'Horn & d'Egmond, qu'on savoit être les principaux auteurs de tous les troubles. On marquoit aussi à la Duchesse de Parme que le Roi usoit de dissimulation, afin de se mettre en état de punir plus surement les coupables.

Après qu'on eut fait la lecture de ces lettres, le Prince d'Orange voulut engager les Seigneurs qui étoient présens à prendre des mesures pour se garantir du péril. „ Je connois, „ disoit-il, le génie des Espagnols : „ ils aiment mieux nous voir rebel- „ les que soumis, parce qu'ils ne cher- „ chent qu'une occasion de nous faire „ la guerre & de pillier les Pays-Bas. „ Ils conseillent tous les jours au Roi „ d'assujettir ces Provinces, que leurs „ immunités & leurs priviléges ren- „ dent si superbes. Il n'y a que notre „ bonne intelligence qui puisse nous „ garantir des malheurs dont nous „ sommes menacés. Le Comte d'Egmond qui s'imaginoit que ses services lui avoient acquis beaucoup de crédit auprès du Roi, ne voulut point entrer dans les vues du Prince d'Orange; de sorte que l'on

ne put rien conclure alors, & l'on remit cette affaire à un autre temps.

Sur ces entrefaites la Gouvernante qui n'étoit plus si timide depuis qu'elle avoit levé des troupes, écrivit aux habitans de Valenciennes, & leur commanda de recevoir les gens de guerre qui conduisoit Philippe de sainte Aldegonde. Le prétexte dont se servit la Duchesse pour faire passer des troupes à Valenciennes, fut la crainte des Protestans François qui pouvoient se glisser dans la Ville & s'en rendre maîtres. Ces habitans alléguerent leurs priviléges pour ne pas recevoir garnison. Comme ils refuserent constamment d'obéïr, & qu'ils firent même tirer le canon sur les troupes du Roi, ils furent déclarés criminels de Léze-Majesté, & Philippe de Ste Aldegonde assiégea leur Ville.

Tandis que la Ville de Valenciennes étoit assiégée, le Baron de Norkermes assembla des troupes & attaqua les Confédérés entre Waterlo & Lanoi. Les Protestans furent battus. Jean Soreau qui les commandoit reçut une blessure, il eut bien de la peine à se sauver. Norkermes pour-

suivant la victoire se présenta devant Tournai où les Protestans s'étoient retirés après leur défaite. Il se rendit maître de la Ville, & fit mourir quelques habitans attachés à la nouvelle doctrine.

1567. Brederode qui étoit le Chef des Confédérés écrivit en leur nom à la Gouvernante, se plaignit de la conduite qu'on tenoit à leur égard, & demanda permission de venir à la Cour. On ne jugea pas à propos de lui accorder ce qu'il sollicitoit, & on mit une garnison à Bruxelles pour empêcher la Noblesse de venir en cette Ville. Brederode écrivit une seconde fois, & représenta que ce n'étoit point aux Confédérés qu'il falloit imputer les troubles des Pays-Bas, mais au projet d'établir l'Inquisition. Il se plaignoit ensuite des violences qu'on exerçoit tous les jours contre les gens de son parti, & demandoit qu'on s'en tînt à l'observation des derniers Edits.

La Gouvernante répondit à cette Requête, & témoigna qu'elle étoit surprise qu'on redoutât l'établissement de l'Inquisition, puisque le Roi avoit déja satisfait les Confédérés;

sûr cet article. Elle convenoit qu'elle avoit permis de faire des Prêches publiquement, mais à condition qu'on n'offenseroit personne, & qu'on n'exciteroit point des troubles. Après avoir exposé les inconvéniens qui résultoient du changement qu'on vouloit introduire dans la Religion, elle déclara qu'elle n'avoit jamais eu dessein de laisser chacun maître d'agir selon sa croyance. Enfin elle exhorta les Confédérés à se comporter de maniere que le Roi qui devoit bientôt venir en Flandres pût approuver leur conduite, & elle ajouta que si on ne vouloit pas se conformer à ses avis, elle sauroit employer des remédes efficaces.

Les Confédérés furent extrêmement irrités de cette réponse, & résolurent de soutenir leurs prétentions les armes à la main. Ils leverent des troupes & se mirent en état de défense. Antoine de Bombeurgue trouva le moyen de soulever les habitans de Bois-le-Duc, & fit mettre en prison quelques Seigneurs que la Gouvernante avoit envoyés pour tenir la Ville dans l'obéissance. Il y avoit beaucoup de mésintelli-

gence parmi les Bourgeois. Les uns craingnant l'interruption du Commerce, étoient d'avis qu'on prit le parti de la soumission; d'autres soutenoient qu'il falloit défendre par les armes la liberté qu'on ne pouvoit plus garder par les loix, & qu'on ne devoit par craindre d'exposer sa vie pour la conservation du plus précieux de tous les biens. Le Comte de Megue qui se tenoit à quelque distance de la Ville avec des troupes, & qui étoit parfaitement instruit de tout ce qui se passoit dans la Ville, s'adressa aux Partisans de la Cour, leur fit de magnifiques promesses, & convint avec eux que pendant la nuit on lui livreroit la Place. Ce projet réussit. Le Comte de Megue entra dans Bois-le-Duc, fit informer contre les séditieux, en condamna plusieurs à mort, & chassa les autres de la Ville. Bombergue se sauva promptement, & fournit aux gens de son parti les moyens de se mettre en sureté : il mena ses troupes en Hollande où les Confédérés songeoient à former des nouvelles entreprises.

Il s'éleva encore des troubles dans la

la Ville d'Anvers. La Gouvernante y envoya le Prince d'Orange & le Comte d'Hocstrate qui furent mal reçus d'abord. Un habitant eut l'audace de présenter la pointe de son épée aux yeux du Prince d'Orange; mais celui-ci qui avoit l'heureux talent de concilier tous les cœurs, vint à bout par sa patience de calmer les habitans de cette grande Ville & d'empêcher les suites funestes de leurs divisions. Bien plus, les Bourgeois d'Anvers envoyerent des Députés à la Gouvernante, & traiterent avec cette Princesse aux conditions suivantes: que les Protestans ne tiendroient plus d'Assemblées; que les Prédicateurs Catholiques seroient rétablis; qu'on remettroit les Eglises dans leur premier état; qu'on garderoit les Edits précédents; que personne ne seroit punis pour tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce que le Roi en eût ordonné autrement par le Conseil des Etats. Les Prophanateurs des Eglises & les Briseurs d'images n'étoient point compris dans ce pardon général. Cependant la Gouvernante promit d'écrire en leur faveur, & de solliciter leur grace.

Toutes ces conditions furent ratifiées par les habitans d'Anvers qui consentirent que la Duchesse de Parme vint dans leur Ville & y mit garnison. Ensuite on donna congé aux Prédicateurs Protestans qui en partant accuserent d'ingratitude le Peuple d'Anvers, & le menacerent de la vengeance divine.

quelque temps après le Prince d'Orange eut diverses conférences avec les Comte d'Horn & d'Egmond. Il exhorta ces deux Seigneurs à prendre soin de l'Etat & à faire tous leurs efforts pour empêcher les Espagnols d'entrer dans la Province ; mais le Comte d'Egmond répondit qu'il étoit persuadé que quand il n'y auroit plus de Prêches, & que les principaux Sectaires auroient été punis, le Roi ne chercheroit pas à étendre plus loin les effets de son ressentiment.
„ Puisqu'on ne veut pas suivre mes
„ conseils, repliqua le Prince d'O-
„ range, on ne pourra pas du moins
„ me reprocher d'avoir trahi ces Pro-
„ vinces ni mes amis. Il est étonnant
„ que vous ne sentiez pas le péril qui
„ vous menace. Je vous déclare que
„ si vous persistez dans vos senti-

„ ments, non-seulement votre perte
„ est assûrée : mais encore celle
„ des principaux Seigneurs du pays.
„ Lorsque les Espagnols seront en-
„ trés en Flandre par votre moyen,
„ vous pouvez être sur que votre tête
„ leur servira de trophée. „ Après cet entretien le Prince d'Orange embrassa le Comte d'Egmond. Ils répandirent des larmes de part & d'autre, & ensuite ils se séparerent. Le Prince s'en alla d'abord à Breda, & delà en Allemagne, comme pour donner ordre à ses affaires domestiques. Quelques Gentilshommes profiterent de ses avis & quitterent la Flandre ; mais le Comte d'Horn & plusieurs autres Seigneurs demeurerent avec d'Egmond, ne croyant pas qu'il y eût rien à craindre de la part des Espagnols. L'événement nous fera voir si le conseil du Prince d'Orange étoit bon à suivre.

On défendit les Prêches dans la plupart des Villes de Flandre, & la crainte des punitions contint les Protestans dans le devoir. On continuoit toujours le siege de Valenciennes. Les habitans présenterent une Requête qui ne servit qu'à indisposer davan-

tage contre-eux la Gouvernante des Pays-Bas. Néanmoins cette Princesse leur envoya Philippe de Croy Duc d'Arschot, & le Comte d'Egmond pour leur faire des propositions qui ne furent pas acceptées. Alors Norkermes foudroya les murailles avec son artillerie. Les Bourgeois ayant compté sur des secours qui leur manquerent, furent contraints de se rendre à discrétion. Le Général des Assigeants entra dans la Ville, dont il fit aussi-tôt fermer les portes. Un des principaux habitans de Valenciennes qu'on accusoit d'être l'auteur de la révolte, laissa sa tête sur un échaffaut. Son fils eut le même sort. Quelques Prédicateurs Protestans furent pendus. On prétend qu'il y eut plus de deux cents personnes condamnées à mort & exécutées. Norkermes mena ses troupes à Cadeau-Cambresis qui servoit de retraite aux Protestans. Cette place ne fit aucune résistance, & n'en fut pas moins livrée au pillage.

Le bruit s'étant répandu que le Roi d'Espagne s'appaiseroit par l'entremise de la Gouvernante, & abandonneroit le dessein d'envoyer une Armée en Flandre, si on rétablissoit

partout l'exercice de la Religion Romaine, tous les Seigneurs Flamands résolurent de se conformer aux intentions du Roi. Ainsi on défendit les prêches, & les images furent rétablies avec plus d'ardeur qu'elles n'avoient été renversées. On abattit les Temples que les Protestans avoient fait bâtir depuis peu à Ypres, à Bailleul, à Armentieres & à Comines. Du bois qui avoit servi à la construction de ces édifices, on fit des potences où furent pendus plusieurs Sectaires accusés & convaincus d'avoir pillé les Eglises ou commis quelques désordres semblables.

La Gouvernante envoya aussi des troupes en Hollande où la doctrine des Protestans avoit jetté de plus profondes racines. Brederode qui avoit toujours témoigné beaucoup de zele pour les intérêts de sa Secte, voyant que presque toutes les Villes de Flandre étoient réduites à l'obéissance par la force ou par la crainte, prit le parti de se retirer en Allemagne où il mourut bientôt de chagrin. Les habitans d'Asselt soutinrent un long siege; mais quand

ils virent leurs murailles renversées, & qu'il n'y avoit point d'espérance, de secours, ils se rendirent à Girard Grosbeck leur Evêque & leur Prince. Les conditions que leurs imposa le vainqueur furent qu'ils feroient rétablir les Eglises à leurs dépens, qu'ils payeroient les frais de la guerre, qu'à l'avenir ils feroient profession de la Religion Catholique, qu'ils rejetteroient toutes les Sectes & recevroient garnison.

Quelque temps après, cinq cents Protestans étant sortis de Ruremonde pour aller au Prêche, le Magistrat les empêcha de rentrer dans la Ville de peur qu'ils n'y excitassent quelque sédition. La Gouvernante se rendit à Anvers avec des troupes, ordonna des Processions, & fit pendre des Protestans. Les Confédérés avoient renvoyé environ cinq mille hommes de guerre sans les payer. Ces troupes chercherent à se dédommager aux dépens des Eglises. On les poursuivit, mais inutilement. La plupart ayant passé la Meuse se retirerent à Cleves. Quelques-uns de leurs principaux Chefs s'étant embarqués furent trahis par le Pilote

qui fit échouer son (*a*) vaisseau sur des écueils. Ces malheureux furent mis en prison & punis de différentes manieres.

Tandis que ces choses se passoient dans les Pays-Bas, Philippe II. tenoit souvent des Conseils en Espagne pour voir comment on pourroit appaiser les troubles de la Flandre. Les gens sages étoient d'avis qu'on emploiât plutôt la clémence que la sévérité; mais Ferdinand Alvarez de Tolède Duc d'Albe, crut qu'il n'y avoit point de repentir ni de satisfaction capable d'expier la rebellion des Flamands, il fit entendre au Roi qu'il manqueroit à sa dignité s'il ne se servoit pas du glaive que Dieu lui avoit mis entre les mains pour soutenir les intérêts de la Religion. le Cardinal de Granvelle appuya ce sentiment, & Philippe n'eut garde de rejetter un avis qui étoit si conforme à ses inclinations vindicatives & sanguinaires. Le Roi voulant faire sentir aux Flamands de quelle maniere il avoit dessein d'agir à leur égard, commença par faire

(*a*) Entre la Hollande & la Frise.

mettre en prison les Députés qu'ils lui avoient envoyés l'année précédente ; on amusa long-temps ces Députés par des flatteuses espérances, enfin on les traita de la façon que je viens de dire. Le Marquis de Berg outré d'un pareil procédé en mourut de douleur : le sort du Baron de Montigni fut encore plus triste ; il fut transporté à Medina-Cœli où il eut la tête tranchée. Ce fut ainsi qu'on en usa à l'égard des deux Seigneurs qui n'avoient commis d'autre crime que d'être venus en Espagne pour faire des remontrances au Roi de la part de leurs Compatriotes.

Philippe déclara qu'il iroit en Flandre avec une armée au printemps prochain. La Gouvernante avoit menacé plus d'une fois les Flamands de l'arrivée de ce Prince qui paroissoit réellement très-disposé à entreprendre le voyage des Pays-Bas ; mais tout-à-coup il changea de dessein & résolut d'envoyer un Lieutenant avec plein pouvoir. Par le conseil du Cardinal de Granvelle & du Président de l'Inquisition, on nomma le Duc d'Albe pour commander en Flandre. On ne pouvoit faire un meilleur

choix, puisqu'il s'agissoit de porter la désolation dans ces malheureuses Provinces. En même temps on assembla des troupes pour cette expédition. Le Duc d'Albe partit, arriva à Bruxelles, & montra les ordres du Roi qui lui attribuoient le commandement des armées, la connoissance des affaires de Religion avec le pouvoir de punir les Magistrats, de les déposer, d'en mettre d'autres à leur place, & de faire grace à qui il le jugeroit à propos. On ne laissoit à la Gouvernante que l'administration des affaires civiles, & comme il pouvoit naître des contestations à ce sujet, on accordoit encore au Duc d'Albe le droit de régler seul & avec une entiere autorité ce qui seroit de sa fonction & de celle de la Gouvernante. Enfin le Duc présenta à la Princesse des lettres que le Roi avoit lui-même écrites, & par lesquelles il mandoit à sa sœur qu'il avoit chargé le Duc d'Albe d'exécuter certaines entreprises dont on lui donneroit avis quand il en seroit temps. La Princesse ayant demandé au Duc de quoi il s'agissoit, celui-ci répondit avec un ton insolent & railleur qu'il ne s'en

fouvenoit pas pour le préfent, mais qu'avec le temps il pourroit s'en rappeller la mémoire, & qu'alors il lui en feroit part. La Gouvernante fut extrêmement fenfible à cette réponfe, & fentant bien qu'on ne lui laiffoit plus qu'une ombre d'autorité, elle réfolut de fe démettre à la premiere occafion d'un emploi qu'elle avoit exercé avec beaucoup de modération & de juftice.

Le Duc d'Albe après avoir répandu fes troupes dans le Brabant, déclara que l'intention de la Cour de Madrid étoit de faire revivre les Ordonnances de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. touchant l'Inquifition. Il ôta toute efpérance de modérer ces Edits féveres, & de convoquer les Etats Généraux de la Flandre. Le Comte d'Egmond étant venu pour le faluer, le Duc dit à ceux qui l'environnoient : *voici le grand Hérétique*. Ces paroles que d'Egmond entendit lui donnerent de l'inquiétude, mais le Duc chercha à le raffurer, lui difant que c'étoit une plaifanterie, & il l'embraffa.

Le Duc d'Albe s'apperçut dans une converfation qu'il eut avec la Gou-

vernante que cette Princesse n'approuvoit pas les partis violents. Elle assura que non seulement les Comtes d'Horn & d'Egmond mais le Prince d'Orange même, & les autres Seigneurs demeureroient soumis si on les traitoit avec douceur, & elle fit entendre en même temps que la sévérité pourroit avoir des suites fâcheuses. „Je connois, continua-t-elle, le
„ génie des Flamands. Ces Peuples
„ sont capables de tout entreprendre
„ pour la défense de leur liberté. La
„ moindre innovation peut les exci-
„ ter à la révolte : mais une acte
„ d'indulgence les fait rentrer promp-
„ tement dans le devoir. Ainsi ce
„ seroit rendre un mauvais service
„ au Roi que de ne pas employer les
„ moyens qui peuvent assurer le re-
„ pos & la tranquillité de la Flandre.

Le Duc d'Albe fit bientôt connoître qu'il ne goûtoit pas des si sages avis. Il écrivit aux Comtes d'Horn & d'Egmond de se rendre à Bruxelles pour une affaire d'importance qu'il vouloit leur communiquer. Lorsque ces deux Seigneurs furent arrivés, il assembla le Conseil, & proposa de faire bâtir une Citadelle à Anvers

dont il montra le plan. Pendant ce temps-là on arrêtoit par son ordre Antoine Stralen homme fort riche & qui avoit un grand crédit parmi les Bourgeois d'Anvers ses compatriotes. Quand le Duc d'Albe eut appris que Stralen étoit en prison, il congédia le Conseil. Quelques Officiers du Duc qui accompagnoient les Comtes d'Horn & d'Egmond sous prétexte de leur faire honneur, les firent sortir chacun par une porte différente, afin de les arrêter plus facilement. Lorsqu'on commanda au Comte d'Egmond de la part du Roi de rendre son épée : *Je la quitte avec regret*, répondit-il *Je l'ai toujours tirée heureusement pour le service de mon Prince & de ma patrie*. Le Comte de Horn se voyant arrêté demanda où étoit le Comte d'Egmond, comme on ne lui répondoit rien il leva les yeux au Ciel, & dit en soupirant, *il est juste que je sois le compagnon de fortune de celui dont j'ai suivi les conseils*. Il se rappella dans ce moment les sages avis que lui avoit donnés le Prince d'Orange. Le Duc d'Albe apprit à la Gouvernante ce qui venoit de se passer, il lui déclara que c'étoit

là le secret dont le Roi vouloit parler dans ses lettres; cette Princesse fut très-indignée d'une pareille action, & jugea qu'elle ne pourroit plus rester avec honneur dans la Flandre.

On emprisonna plusieurs autres personnes, le Comte d'Hocstrate qui avoit aussi été mandé par le Duc d'Albe s'étoit déja mis en chemin, mais soit qu'il fût malade, ou qu'il feignît de l'être, il ne vint pas à Bruxelles & se sauva par ce moyen. Les Comtes d'Horn & d'Egmond furent renfermés dans la Citadelle de Gand. Pierre Ernest de Mansfeld craignant pour son fils qui avoit eu quelques liaisons avec les Confédérés, l'avertit de se retirer promptement, & de ne se fier ni au crédit que son pere avoit acquis auprès du Roi par sa fidélité & par ses services, ni à l'amitié du Duc d'Albe qui étoit un homme inéxorable. Le jeune Mansfeld se retira en France où il fut très-bien reçu, & où il se distingua par son courage.

La terreur se répandit dans tous les Pays-Bas, & la plupart des habitans ne se croyant pas assurés par leur innocence contre la cruauté des Es-

pagnols, se retirerent en France, en Angleterre & en Allemagne. On établit en Flandre un Conseil composé de sept personnes entiérement dévouées au Roi d'Espagne. Le Duc attribua à ce nouveau Tribunal dont il étoit Président, la connoissance de toutes les affaires qui concernoient la Religion & le crime de Léze-Majesté. Il en étendit si loin la Jurisprudence que toutes les Cours Souveraines ne pouvoient plus juger en dernier ressort. Après l'établissement de cet odieux Tribunal, on mit une infinité de personnes en prison à Tournai, à Maline, à Gand & à Anvers. Jamais on ne vit tant d'exécutions. Les arrêts de mort qu'on portoit tous les jours dans ce Conseil le firent appellés *Conseil de troubles & de sang*.

Le Duc d'Albe se rendit à Anvers où l'on avoit déja commencé à bâtir une fort Citadelle. Il y avoit à chaque angle un grand (a) bastion. L'ou-

(a) Le Duc d'Albe fit donner à quatre de ces Bastions les noms qu'il portoit. L'un fut appellé *le Duc*, l'autre *d'Albe*, le Troisieme *Ferdinand*, & le quatrieme *Tolédo* : le cinquieme fut appellé *Paciotti*, qui étoit le nom de l'Architecte.

vrage fut achevé en peu de temps, parce qu'on employa deux mille ouvriers qni travailloient ſans ceſſe. Les habitans d'Anvers furent contraints de payer quatre cents mille florins pour la conſtruction de cette Citadelle, qui ne fut élevée que pour les tenir dans la dépendance, ou plutôt dans une eſpece de ſervitude. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que le feu prit à l'Arcenal de Malines, & fit de terribles ravages dans la Ville. Il ſemble que tout conſpiroit contre les malheureux Flamands. Mais les incendies & les autres accidents de cette nature n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus à craindre. Le Duc d'Albe étoit un fleau bien plus redoutable.

Au mois de Janvier de l'an 1568 on cita Guillaume de Naſſau Prince d'Orange, & Antoine de Lallain Comte d'Hocſtrate à comparoître devant le Conſeil; le Prince, parce qu'après avoir été comblé de biens & d'honneurs par l'Empereur Charles-Quint, il avoit ſollicité les Peuples à la révolte, & conſpiré contre le Roi à deſſein de ſe rendre maître des Pays-Bas. On faiſoit à-peu-près

les mêmes reproches au Comte d'Hocſtrate. Celui-ci, & le Prince d'Orange firent une réponſe juſtificative, & rejetterent ſur l'Inquiſition la cauſe des troubles qui déſoloient les Pays-Bas. Ils faiſoient voir que les Eſpagnols ſe ſervoient du prétexte de la Religion pour ôter aux Flamands leurs Privileges & la liberté. Enſuite ils déclamoient vivement contre la création des nouveaux Evêques, contre la publication du Concile de Trente, contre l'ambition du Cardinal de Granvelle, & ils ſoutenoient que toutes leurs démarches n'avoient eu pour objet que de rétablir la tranquillité dans la Flandre.

On apprit en ce temps-là que le Roi d'Eſpagne avoit fait arrêter ſon fils Dom Carlos. Cet événement donna lieu à bien des conjectures. On prétendoit que le jeune Prince qui étoit vif & ambitieux avoit fait ſoupçonner qu'il formoit quelque entrepriſe contre ſon pere. Il parut, à en juger par quelques-uns de ſes propos, qu'il déploroit la miſérable condition des Flamands, & qu'il excuſoit leur révolte. D'ailleurs il haïſ-

soit mortellement le Duc d'Albe, Rui Gomez de Sylva & Jean (*a*) d'Autriche qui avoient tout crédit à la Cour. Philippe se mit aussi en tête que Dom Carlos vouloit attenter à la vie de son pere, parce qu'il portoit toujours des pistolets & prenoit certaines (*b*) précautions dont on ne se sert que quand on médite un mauvais coup. La veille de Noël, Dom Carlos déclara à son Confesseur qu'il avoit dessein de tuer un

---

(*a*) C'étoit un Bâtard de Charles-Quint. La Duchesse de Parme, Gouvernante des Pays-Bas, étoit aussi fille naturelle du même Charles V.

(*b*) Dom Carlos engaga Louis de Foix Parisien, habile Architecte, à lui faire un livre de tel pesanteur qu'il en pût tuer un homme d'un seul coup. De Foix, en fit un composé de douze tablettes, long de six pouces & large de quatre, couvert de lames d'acier, & par-dessus de lames d'or. Dom Carlos avoit commandé qu'on lui fit ce livre, parce qu'il avoit lu dans les Annales d'Espagne qu'un certain Evêque qu'on retenoit prisonnier, ordonna qu'on couvrît de cuir une brique de la grandeur d'un Breviaire, avec laquelle il avoit tué celui qui le gardoit & s'étoit sauvé par ce moyen. Charles s'étoit fait faire aussi par le même Architecte une machine avec laquelle par le moyen de quelques poulies, il pouvoit étant au lit ouvrir & fermer sa porte. Ce Prince ne dormoit point qu'il n'eut sous son chevet deux épées nuës & autant de pistolets.

homme : sur quoi le Prêtre lui refusa l'absolution. „ *Si je ne puis com-*
„ *munier*, dit le jeune Prince, *au*
„ *moins pour éviter le scandale don-*
„ *nez-moi devant le Peuple du pain*
„ *qui ne soit pas consacré.* Cela fut encore refusé par le Confesseur qui, dit-on, rapporta tout au Roi. Philippe répondit : *Je vois bien que je suis cet homme qu'on veut tuer, mais j'y prendrai garde.*

Un jour que Dom Carlos sortoit de la chambre de la Reine avec laquelle il avoit des entretiens familiers, on l'entendit qui se plaignoit vivement de ce que son pere lui avoit enlevé une Princesse qui lui étoit destinée (*a*) pour épouse.

Philippe II. qui étoit soupçonneux & jaloux résolut de prévenir les entreprises de son fils. Il consulta les Inquisiteurs qui approuverent le dessein du Roi. Il ne s'agissoit plus que de s'assurer de la personne du jeune

(*a*) Philippe II. avoit fait demander en mariage pour son fils, Elisabeth de France, Sœur de Henri III. Mais le Roi étant devenu veuf par la mort de Marie Reine d'Angleterre, épousa cette même Elisabeth qu'il destinoit à son fils.

Prince. On jugea qu'il falloit prendre des précautions ; car Dom Carlos étoit hardi & violent. La nuit parut le temps le plus favorable pour l'exécution du projet. On trouva le moyen d'ouvrir la porte de la chambre du Prince sans faire de bruit. Le Comte de Lerme eut ordre d'entrer le premier & de saisir les épées & les armes à feu : ce qui fut exécuté. Dom Carlos dormoit d'un profond sommeil, on le reveilla & on s'empara de sa personne. Quand il apperçut son pere, il s'écria : *Je suis mort*, & pria les Assistans de le tuer. Le Roi lui dit : *Je ne suis point venu pour vous faire mourir, mais pour vous ramener à votre devoir par une correction paternelle.* Ensuite il prend un air sévére & ordonne au Prince de se lever. Aussitôt Dom Carlos fut environné des Gardes, qui ôterent les tapisseries de la Chambre, & les autres meubles, ne laissant qu'un misérable lit composé d'un seul matelas. On apporta ensuite une robe noire que ce Prince fut obligé de prendre à la place de ses autres vêtements.

Quand Dom Carlos se vit dans ce triste habillement, il se livra au

plus affreux déſeſpoir. On avoit fait un grand feu dans ſa chambre ; il ſe précipita dedans la tête la premiere, & on eut bien de la peine à l'en retirer. Comme ce moyen ne lui avoit pas réuſſi, il demeura deux jours ſans boire, & le troiſieme il but tant d'eau froide qu'il penſa en périr. Il s'abſtint auſſi pendant quelques jours de prendre aucune nourriture, & mangea enſuite avec excès des viandes difficiles à digérer. En un mot il fit tout ce qu'il put pour ceſſer bientôt de vivre. Philippe voyant que ſon fils cherchoit à s'arracher la vie, voulut lui épargner un crime ; & ayant droit de le juger en qualité de Roi, il le condamna à mort : mais au lieu de le livrer au glaive des bourreaux, il lui fit donner un poiſon qui termina les jours de ce jeune Prince à l'âge de vingt-trois ans.

Quoiqu'on ne puiſſe conteſter aux Souverains le droit de juger leurs Sujets, je doute fort que la condamnation de Dom Carlos fut bien réguliere. Avoit-on des preuves certaines qu'il eut attenté à la vie du Roi ? Quelques propos imprudents qui lui étoient échappés méritoient-

ils un si cruel traitement? Quand bien même il auroit été incorrigible, comme on le prétendoit, étoit-ce une raison suffisante pour le condamner à mort? Tout le monde est persuadé actuellement que la jalousie seule détermina Philippe à devenir le Bourreau de son fils. Cette passion qui est si commune parmi les Espagnols, agissoit puissamment sur l'ame d'un Monarque qui n'étoit capable que d'inspirer des sentiments d'aversion à une épouse jeune & aimable. Tout ce qu'on peut dire en faveur de Philippe, c'est qu'il prévoyoit qu'un Prince du caractere de Dom Carlos ne pourroit que rendre ses Sujets malheureux, s'il fût parvenu au Trône, & qu'il aima mieux faire périr son fils, que d'exposer l'Espagne à une domination tyrannique. Mais un Prince tel que Philippe II. pouvoit-il alléguer des raisons semblables pour justifier sa conduite? Quelques mois après la fin tragique de Dom Carlos, la Reine d'Espagne qui étoit grosse mourut âgée de vingt ans. On soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée. Cependant le Roi parut très-

affligé de sa perte. Ce n'est pas une preuve qu'il n'avoit eu aucune part à la mort de cette Princesse.

La sévérité ou plutôt la barbarie que Philippe venoit d'exercer envers Dom Carlos jetta l'épouvante parmi les Peuples qui étoient sous la domination Espagnole, & surtout parmi les Flamands révoltés qui n'espérerent plus de trouver grace auprès d'un Prince qui n'avoit pas épargné son propre fils. Le Pape Pie V. approuva la conduite du Roi: mais les Flamands qui avoient sujet de trembler, résolurent de tout entreprendre pour se mettre à couvert du péril, d'autant plus qu'ils avoient oui dire que l'Inquisition avoit prononcé contre eux aussi sévérement que contre le malheureux Dom Carlos. En effet les Inquisiteurs avoient décidé que tous les habitans de ces Provinces, excepté ceux qui avoient donné des preuves authentiques de leur foi, étoient Apostats, rebelles & criminels de Léze-Majesté, non-seulement ceux qui avoient renoncé à l'obéissance qu'ils devoient à Dieu, à l'Eglise & au Roi, mais encore tous ceux qui

feignant d'être Catholiques avoient manqué à leur devoir par une prudence purement humaine, en ne s'opposant pas aux entreprises des séditieux ; qu'outre ceux-là les Gentilshommes qui avoient présenté & publié des Requêtes au nom des Sujets du Roi, & fait des plaintes contre la sainte Inquisition, étoient tous coupables du crime de Léze-Majesté.

Ce fut en conséquence de cette décision que le Roi envoya ordre au Duc d'Albe d'informer à la rigueur contre les Sectaires & les rebelles : on proposa donc dans ce Conseil qu'on appelloit *le Conseil de Sang*, certains articles suivant lesquels les Juges devoient prononcer contre les coupables. Par cette Jurisprudence, les innocents se trouvoient confondus avec les criminels. On agissoit contre ceux qui étoient présens, par des amendes, des exils & des supplices. On vendoit, ou l'on confisquoit le bien des absents. Cette tyrannie irrita tellement les Peuples qu'ils se jetterent sur les Prêtres & les Moines dans la Flandre Occidentale, & partout où ils trouverent des gens

d'Eglise, ils les dépouilloient & leur coupoient par dérision le nez & les oreilles.

La Duchesse de Parme qui ne pouvoit plus rester avec honneur dans les Pays-Bas où elle ne jouissoit plus d'aucune autorité, demanda au Roi son frere la permission de se retirer en Italie. Après avoir attendu quelque temps les ordres de la Cour de Madrid, elle reçut enfin des lettres pleines de témoignages de bienveillance, comme sont ordinairement celles qu'on écrit pour remercier les personnes à qui l'on a ôté un grand emploi. Cette Princesse partit de Bruxelles fort regrettée de tous les Flamands & méritant de l'être par la douceur de son Gouvernement. Elle alla rejoindre son époux en Italie, & laissa la Flandre exposée aux fureurs du Duc d'Albe. Celui-ci découvrit à-peuprès dans ce temps-là une conspiration contre sa personne. Il s'agissoit d'assassiner le tyran des Pays-Bas dans le bois de Soigni. On choisit un jour que le Duc devoit aller faire ses dévotions au Monastere de Groënendale. On mit à la Question un des Conjurés, qui avoua

tout

tout & fut cruellement puni. Les autres eurent le bonheur de ne pas tomber entre les mains du vindicatif Espagnol.

Les Confédérés levoient des troupes pour s'opposer aux sanglantes persécutions qu'on leur faisoit tous les jours essuyer. Le Duc d'Albe qui en fut bientôt instruit résolut de les prévenir. Les Officiers qu'il nomma pour cette expédition se rendirent à Ruremonde, qui étoit une Ville forte, située sur les frontieres de la Gueldre.

Il y eut une action entre les deux partis. Les Confédérés furent battus. Ils perdirent beaucoup de monde. Ceux qu'on fit prisonniers périrent par la main d'un Bourreau, trois Officiers nommés Coqueville, Vaillant & S. Amand tirerent des troupes de l'Artois, de la Flandre, de l'Angleterre, & à l'instigation du Prince de Condé, firent des courses dans les Pays-Bas en faveur des Protestans. Le Duc d'Albe s'en plaignit à Charles IX. Roi de France qui demanda au Prince de Condé si c'étoit par ses ordres que les trois Officiers François agissoient contre les Espa-

gnols. Condé ayant répondu qu'il n'avoit aucune part à cette affaire, le Roi ordonna au Maréchal de Cossé de prendre quelques Garnisons de la Picardie, & de poursuivre ces Brigands qui désoloient la Flandre. Le Maréchal les atteignit à S. Valeri, les repoussa dans la Ville avec toutes leurs troupes, assiégea la Place, s'en rendit maître, fit passer au fil de l'épée tous les Flamands, épargna les François, conduisit leurs Chefs à Paris où ils furent punis du dernier supplice.

Louis de Nassau après avoir rassemblé plus de huit mille hommes, descendit dans la Frise pour assurer, disoit-il, la liberté de sa patrie, & celle des consciences. Le Duc d'Albe donna ordre au Comte d'Aremberg de marcher contre les Confédérés & de les chasser de la Province. Les deux partis en vinrent aux mains. Après un long combat, les Espagnols furent défaits & perdirent le Comte d'Aremberg leur Général. Cette bataille qui se donna entre Wingschoten & heyligersée fut encore plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que pour en

réparer la perte, le Duc d'Albe fit mourir un grand nombre de Seigneurs, comme nous le dirons dans la suite.

Louis de Nassau après sa victoire, fit approcher ses troupes de Groningue, prit un Monastere qui n'en étoit pas loin, & y mit une Garnison. Le Duc d'Albe envoya des Espagnols à Namur & à Mastricht pour garder ces deux Places importantes. Ensuite il fit publier un Edit par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui avoient quitté le pays pour cause de Religion, de retourner en Flandre sous peine d'être punis par la confiscation de leurs biens & par un bannissement perpétuel; mais comme personne n'obéissoit à cet Edit, par la crainte qu'inspiroit le Duc d'Albe, celui-ci résolut de faire éclater la haine qu'il avoit conçue contre la Noblesse des Pays-Bas. Ainsi il fit exécuter à Bruxelles plusieurs personnes de distinction. Les plus illustres victimes qu'on immola furent le Comte d'Egmond & Philippe de Montmorenci Comte de Horn. Ces deux Seigneurs qui étoient dans les prisons de Gand, furent amenés à

Bruxelles avec une bonne escorte, & on ne tarda pas à instruire leur procés. On accusoit le Comte d'Egmond d'avoir souscrit au Traité du Prince d'Orange, de s'être déclaré contre l'établissement de l'Inquisition, d'avoir pris la défense de la Noblesse, d'avoir contribué à la ruine de la Religion Catholique en ne réprimant pas la fureur & la rage des Protestans; en un mot d'être un des principaux auteurs de tous les troubles arrivés dans les Pays-Bas. On reprocha à-peu-prés les mêmes choses au Comte de Horn; le Duc d'Albe comme Juge souverain du Conseil, prononça contre ces deux Seigneurs une Sentence de mort qu'il se hâta de faire exécuter.

Le Comte d'Egmond après avoir entendu la lecture de ce terrible Arrêt, dit qu'il n'auroit jamais cru que ses services dussent être récompensés de la sorte; que néanmoins s'il étoit coupable, il prioit qu'on n'étendit point la punition de son crime sur sa femme & ses enfans; qu'au reste il étoit prêt d'endurer la mort pour satisfaire à la Justice divine & humaine. Il demanda une plume & écrivit au

Roi une lettre dans laquelle il proteſtoit qu'il ne croyoit pas avoir manqué jamais à la fidélité qu'il devoit à ſon Souverain, qu'il n'avoit rien entrepris contre la Religion Romaine, & que toutes ſes démarches n'avoient eu pour objet que la tranquillité publique. „ Si j'ai failli, „ ajoutoit-il, je ſupplie votre Majeſ- „ té de me pardonner cette faute, & „ de ne point envelopper dans ma „ diſgrace mon epouſe, mes enfans „ & mes domeſtiques. Il ſe confeſſa à l'Evêque d'Ypres, & après en avoir reçu l'abſolution, il ſe coucha. Le lendemain il demanda comme une grace qu'on ne différât pas ſon exécution, parce qu'il craignoit que ſon imagination frappée vivement par la crainte de la mort, ne le fit tomber dans le déſeſpoir. On le mena donc vers le midi dans la Place où l'on avoit dreſſé un échaffaut couvert d'une tenture noire. Deux Officiers Eſpagnols & l'Evêque d'Ypres l'accompagnerent au lieu du ſupplice. On avoit eu ſoin de diſtribuer des ſoldats dans tous les quartiers de la Ville pour contenir les habitans.

Après qu'il eut été décapité, on amena le Comte de Horn qui souhaita toutes sortes de bonheur à ceux qui étoient présens. Il ne voulut jamais convenir d'avoir offensé le Roi d'Espagne. Enfin ayant quitté son manteau, il se prosterna sur un carreau, & après avoir recommandé son ame à Dieu, il reçut le coup mortel. Sa tête & celle du Comte d'Egmond furent exposées pendant deux heures à la vue du Public. On mit leurs corps dans un cercueil de plomb, & on les porta dans l'Eglise de Sainte Claire. Celui du Comte d'Egmond fut depuis inhumé à Sottinghem en Flandre, & celui du Comte d'Horn à Kempen dans le Brabant.

L'Hôtel du Comte de Culembourg, où les Confédérés avoient formé leur projet fut rasé par un Décret du Conseil, & on éleva au même endroit une colonne de marbre avec des inscriptions qui apprenoient que cet Hôtel avoit été détruit à cause des complots déteſtables qui y avoient été tramés contre la Religion Catholique & la Majeſté Royal.

Le Duc d'Albe envoya des nouvel-

les troupes en Frise & nomma Vitelli pour remplacer le Comte de Staremberg qui avoit été tué, comme je l'ai dit, après avoir été vaincu par les Confédérés. Louis de Nassau tout fier de sa victoire fit avancer son armée vers Groningue, & fut attaqué plusieurs fois par les (*a*) Espagnols. Ceux-ci eurent presque toujours l'avantage. Le Duc d'Albe vint se mettre à leur tête, & obligea Louis de Nassau d'abandonner son camp. Les Confédérés se retirerent à (*b*) Gemingen, où ils furent poursuivis par le Duc d'Albe qui leur livra le combat & tailla leur armée en pieces. Louis de Nassau combattit courageusement; mais se voyant sur le point de tomber entre les mains des vainqueurs, il traversa la riviere d'Ems à la nage, & s'étant jetté ensuite dans un petit batteau, il se rendit à Emdem. On attribue sa défaite à la

(*a*) Toutes les troupes du Duc d'Albe n'étoient pas composées d'Espagnols. Il y avoit des Flamands, des Allemands, des Italiens, &c.

(*b*) Village du Comté d'Emden, situé proche l'embouchure de la riviere d'Ems.

mutinerie de quelques Soldats qui ne furent pas payés de leur solde dans le temps qu'on avoit promis.

Les Confédérés perdirent, à ce qu'on prétend, plus de sept mille hommes, & il n'y eut que huit hommes de tués du côté des Espagnols. Le Duc d'Albe resta deux jours à Gemingen, & alla ensuite à Dam. Les Valets de l'armée brulerent presque (a) tous les Villages qu'ils trouverent dans leur route. Quelques-uns de ces Incendiaires furent arrêtés par les Paysans & conduits à Louis de Nassau qui ne fit mourir que ceux qui étoient Espagnols. Le Duc d'Albe revint à Groningue & fit bâtir une citadelle pour contenir dans le devoir les habitans de cette Ville qui paroissoit très disposée à la révolte. Il se rendit ensuite à Utrecht où Frederic son fils vint le trouver avec deux mille cinq cents hommes d'Infanterie Espagnole. Le Duc qui saisissoit toujours avec plaisir l'occasion d'inti-

(a) Pour venger la mort de leurs Maîtres qui avoient été tués dans la bataille que perdit le Comte d'Aremberg.

mider le peuple par des actes de sévérité, fit couper dans Amsterdam la tête à une Dame fort riche âgée de quatre-vingts ans pour avoir retiré chez elle un Prêcheur hérétique.

Pendant ce temps-là le Prince d'Orange levoit des troupes en Allemagne, & supplioit l'Empereur Maximilien d'avoir compassion des Pays-Bas qui étoient en proye à la cruauté des Espagnols. Il faisoit une exposition touchante de tous les malheurs que la Flandre venoit d'éprouver, & conjuroit Sa Majesté Impériale de solliciter le Roi d'Espagne en faveur d'un Peuple dont il sembloit qu'on eût juré la ruine. L'Empereur s'intéressa volontiers pour les Flamands ; mais les démarches qu'il fit à ce sujet, n'eurent point de succès. Philippe II. & le Duc d'Albe ne connoissoient d'autre moyen pour tenir les Peuples dans la dépendance que les châtiments & les supplices.

Après que le Prince d'Orange eut assemblé son armée, il publia un Manifeste dans lequel il exposoit les motifs qui l'engageoient à marcher au secours de la Flandre, ensuite il se rendit dans les Pays-Bas, & par-

courut tout le Brabant, harcelant sans cesse le Duc d'Albe, à dessein de l'engager à livrer bataille ; la permiere action qu'il y eut entre les deux partis, ne fut pas avantageuse au Prince d'Orange ; il perdit beaucoup de monde. Le Comte d'Hocstrate reçut une blessure dont il mourut. Le Commandant (*a*) de l'Infanterie Flamande fut pris & eut la tête tranchée à Bruxelles. Quelque temps après le Prince d'Orange se vengea de sa défaite. Il attaqua dans le Cambrésis les troupes Espagnoles, & en tailla une partie en pieces. Cet avantage ne le mit pas en état de continuer la guerre. Il fut contraint de congédier ses troupes qui se mutinerent de temps-en-temps, parce qu'elles étoient mal payées, & il sortit des Pays-Bas sans avoir rien fait de considérable en faveur de ses Partisans.

Les cruautés des Espagnols dépeuploient la Flandre. Plusieurs Ouvriers se retirerent en différents pays & principalement en Angleterre où

(*a*) Evrard de Vele, Seigneur de Lonwervl.

ils porterent le secret des plus belles Manufactures. La conduite du Duc d'Albe lui attira les plus magnifiques éloges de la part du Souverain Pontife. On lui donnoit le titre de défenseur de la Religion Catholique, & le Pape lui envoya une épée d'or & un chapeau garni de pierreries, de sorte que le même homme qui passoit en Flandre pour un Tyran, étoit regardé à Rome comme le Protecteur de l'Eglise.

On travailloit continuellement aux Forteresses qui avoient été commencées dans les Pays-Bas, & principalement à celle d'Anvers. Lorsque cette derniere fut presque achévée, le Duc d'Albe fit élever sa Statue au milieu de la principale Place de la Ville. Jamais on ne vit peut-être de monument plus fastueux ni plus insolent. Au pied de cette Statue, on en voyoit deux autres qui tenoient des bourses, des haches rompues, des maillets, des flambeaux, & qui présentoient des Requêtes. Des écuelles de bois leur pendoient des oreilles, & elles portoient au cou des besaces d'où sortoient des serpents, des cou-

leuvres, & des masques. Sur la face de devant du piedestal, on avoit gravé l'Inscription suivante. *A Ferdinand Alvarez de Tolède, Duc d'Albe, Gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II. Roi des Espagnes, Ministre très-fidéle d'un très-bon Roi, pour avoir rétabli la paix dans ces Provinces, en étouffant la sédition, en chassant les rebelles, en défendant la Religion, & en cultivant la Justice.* Sur un des côtés du piedestal, on voyoit un Berger qui menoit paître ses troupeaux; des loups fuyoient devant lui. On avoit aussi réprésenté l'Aurore qui à son lever dissipoit une troupe de hiboux & de chauve-souris. Sur l'autre côté du piedestal on voyoit *la Piété* assise sur des trophées & sur différentes machines de guerre. Il y avoit par-tout des Inscriptions qui avoient rapport au Sujet, & au dessous de la Statue on lisoit ces paroles : *Ouvrage de Jongeling fait du canon (a) pris sur l'Ennemi.* Un pareil monument contribua

(*a*) Cette Statue fut faite des canons que le Duc d'Albe prit à Gemingen, dans la bataille qu'il livra à Louis de Nassau.

encore plus que toutes les cruautés des Espagnols à rendre le Duc d'Albe odieux aux Flamands. Cette Statue fut renversée par ordre du Roi d'Espagne, lorsque Louis de Requesens vint commander dans les Pays-Bas; & on en a fait un Crucifix (*a*) qu'on voit aujourd'hui dans la grande Place d'Anvers.

Les Flamands étoient obligés de fournir des sommes considérables pour l'entretien des troupes qu'on employoit contre eux; la rigueur avec laquelle on levoit les impôts, excita des nouveaux troubles. Un habitant de Bois-le-Duc appellé Herman le Ruiter, homme hardi & entreprenant, s'étant déguisé en Cordelier, entra dans le Château (*b*) de Lovenstein, & s'en rendit maître avec le secours de trois de ses amis, tua le Gouverneur & mit une garnison dans la Place. Il avoit tenté cette

---

(*a*) Les Flamands disent que du Diable, ils en ont fait un Dieu.

(*b*) Ce Château appartenoit au Duc de Cleves, il est situé dans l'Isle de Bommel, que forment la Meuse & le Vahal aux environs de Gorcam.

entreprise à l'instigation du Prince d'Orange, qu'il servoit secrétement. Les Espagnols ne tarderent pas à assiéger le Château, ils l'attaquerent avec furie. Ruiter n'étant point secouru comme il l'avoit espéré, & sentant bien qu'on ne lui feroit aucune grace, entra dans une chambre pleine de poudre à canon, & tenant son épée d'une main, & de l'autre une mêche allumée, il mit le feu aux poudres & fit périr avec lui plusieurs Espagnols qui s'étoient approchés pour le prendre. Sa tête fut portée à Bois-le-Duc, & attachée à un poteau : on prit plusieurs de ses partisans qui furent pendus ou écartelés.

Il y eut beaucoup de tumulte dans la Ville de Bruxelles à l'occasion des impôts qu'on venoit d'établir : les Marchands & les Ouvriers fermerent leurs boutiques, de sorte que le Public manqua bientôt des choses les plus nécessaires (*a*) à la vie. Cette démarche rendit le Duc d'Albe furieux, il résolut de placer des corps-

(*a*) Les Boulangers ne vouloient plus vendre de pain.

de-garde en différents quartiers de la Ville, & de faire pendre aux portes des maisons tous ceux qui refuseroient d'ouvrir leurs boutiques : les Bourreaux avoient déja reçu des ordres pour l'exécution de cette horrible sentence, lorsqu'on apprit une nouvelle qui causat beaucoup d'inquiétude au Duc d'Albe, & qui arrêta les effets de son ressentiment contre les Bruxellois.

La Brille qui est une des plus fortes Places de la Hollande venoit d'être prise par les Confédérés. Ceux-ci qui s'étoient vûs contraint d'abandonner leur Pays, trouverent un asyle en Angleterre. Ils équiperent une flotte d'environ quarante voiles, & se mirent à faire des courses dans les mers voisines. Le Duc d'Albe s'en plaignit à la Reine Elisabeth. Quoique cette Princesse n'aimât pas les Espagnols, elle ne vouloit pas cependant se brouiller avec eux. C'est pourquoi elle avertit d'abord les Confédérés d'arranger leurs affaires, & leur ordonna ensuite de sortir de ses Ports de mer & principalement de Douvre. Cet ordre parut bien dur ; mais il fallut obéir. Les Con-

fédérés ne prirent alors conseil que de la nécessité, & le péril augmenta leur hardiesse. Ils mirent à la voile, & prirent quelques vaisseaux d'Anvers qui venoit d'Espagne & qui étoient chargés de riches marchandises. Le vent les contraignit d'aborder dans l'Isle de la Brille, & l'occasion leur inspira l'envie d'exécuter une entreprise à laquelle ils n'avoient point pensé. Ils attaquerent la Ville qui porte le nom de l'Isle, renverserent la porte avec de la poudre à canon, monterent sur la muraille & se rendirent maîtres de la Place, pillerent toutes les Eglises & les Couvents briserent les Images, & firent fortifier la Ville aussitôt qu'ils s'en furent emparés.

1572.

Le Duc d'Albe qui vouloit enlever cette Place aux Confédérés, y envoya promptement des troupes sous la conduite du Comte de Bossu. Cette expédition ne réussit pas aux Espagnols; on brûla leurs Vaisseaux. Une parties de leurs Soldats furent taillés en pieces. Ceux qui purent se sauver par la fuite, voulurent se retirer à Dordrecht: mais on refusa de les recevoir. Ils se présenterent

devant Roterdam ; on leur en ouvrit les portes à condition qu'il n'entreroit qu'un certain nombre de troupes, & que le reste demeureroit hors de la Ville. Les Espagnols qu'on venoit d'introduire dans la Place, se croyant assez forts pour employer la violence contre les habitans, rompirent les portes, firent entrer leurs compagnons, tuerent un grand nombre de Bourgeois & pillerent la Ville. En même temps ils se rendirent maîtres de Delfshaven Ville commode par son Port, & y mirent une garnison.

L'aventure de Roterdam servit à augmenter considérablement le nombre des Conféderés, par l'horreur qu'inspira la conduite des Espagnols : c'est pourquoi le Duc d'Albe qui craingnoit de perdre la Zélande, résolut de faire fortifier Flessingue ; il y envoya des troupes dont il donna le commandement à un Officier Espagnol, nommé Osorio de Angulo : quelques Fouriers qui précédoient ces troupes, étant entrés dans la Ville, eurent dispute avec les (a) ha-

(a) A l'occasion d'un soufflet qu'un des Fouriers donna à un habitant.

bitans : ceux-ci prennent auſſitôt les armes, maltraitent les Fouriers & les contraignent de ſortir de la Ville. Pierre Pachecho qui étoit chargé de faire les fortifications, fut tué dans le tumulte, & on mit ſa tête au bout d'une perche ſur les murailles de la Ville. Oſorio fut contraint de retourner à Bergues, d'où il étoit parti, ſans avoir pû exécuter les ordres que lui avoit donnés le Duc d'Albe.

Les Confédérés envoyerent des Députés au Prince d'Orange pour lui demander ſon aſſiſtance, & ils implorerent auſſi le ſecours de la Reine Eliſabeth. Louis de Naſſau fit partir cinq cents François pour garder Fleſſingue, & quelque temps après on y envoya encore un pareil nombre de Soldats de la même Nation. Toutes les Villes de la Zélande paroiſſent diſpoſées à ſecouer le joug des Eſpagnols; il n'y eut que la Ville de Midelbourg & la Forteresſe d'Armuide qui refuſerent de ſe joindre aux Confédérés : ceux-ci animés par les ſuccès réſolurent d'aſſiéger Midelbourg & vinrent camper devant cette Place : mais leur

projet ne réussit pas, & ils fureut repoussés avec perte par les Espagnols. Les confédérés reçurent alors des nouvelles qui les consolerent du mauvais succès de leur entreprise. On apprit qu'Enchuse qui étoit un des principaux Ports de la Hollande, étoit entré dans la Confédération, & que la Ville de Valenciennes (*a*) venoit de se révolter aussi contre les Espagnols; mais ce qui mit le comble à la joye des Confédérés, fut la prise de Mons, Capitale du Haynaut. Voici de quelle maniere on se rendit maître d'une Place si importante.

Antoine Olivier, Herault d'Armes de la Province étant venu en France, fit entendre au Comte de Nassau & à l'Amiral Coligni que s'ils pouvoient approcher de Mons, & y entrer sans bruit, & en petit nombre, plus de sept cents habitans se joindroient à eux, & leur aidéroient à se rendre maîtres de la Ville. Ce projet fut gouté, & on assigna un

(*a*) Les Espagnols conserverent cette Ville, qui fut sur le point d'être prise par quatre cents François, que commandoit un Gentilhomme appellé François de la Noue.

jour (*a*) pour l'exécution. Olivier étant revenu à Mons avec trois charettes chargées de tonneaux remplis d'armes, feignit qu'il devoit partir de grand matin, & obtint de ceux qui gardoient la porte de Berthamont qu'elle seroit ouverte au point du jour. Louis de Nassau qui étoit instruit de cette manœuvre, s'approcha de la Ville & y entra accompagné de peu de monde, en criant, *France*, *Liberté*, *Ville prise*. Mais voyant que personne ne se joignoit à lui, il dit que le Duc d'Albe venoit d'être pris par le Prince d'Orange, & que les Espagnols avoient été taillés en pieces. Comme cette fausse nouvelle ne produisit aucun effet, Louis de Nassau craignit de s'être trop hazardé, & sortit promptement de la Ville. A peine en fut-il dehors, qu'il apperçut quantité de gens de son parti qui venoient pour l'aider dans cette expédition. Il s'agissoit de rentrer dans Mons. On avoit déja commencé à lever le Pont, lorsqu'un Gentilhomme François

(*a*) Le 24 de Mai 1572.

nommé Chaumont, montant un fort Cheval d'Espagne, saute sur le Pont & le fait baisser par sa pésanteur. Tous les autres le suivent, & on s'empare ainsi de la Ville sans répandre une seule goutte de sang.

En ce temps-la, Jean de la Cerda Duc de Médina-Céli que la Cour de Madrid avoit nommé pour succéder au Duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, arriva à Ostende avec une flotte de cinquante vaisseaux, sur laquelle il y avoit seize cents hommes de guerre : il se rendit à Bruxelles où il trouva les choses dans un état bien différent de ce qu'il s'étoit imaginé : voyant la situation des affaires, il s'excusa de prendre le gouvernement de la Flandre, & dit qu'il serviroit plutôt sous les ordres du Duc d'Albe. Sur ces entrefaites, le Prince d'Orange qui avoit levé en Allemagne une nouvelle armée composée de treize mille hommes de pied, & de sept mille chevaux, descendit dans la Gueldre, où il fut joint par le Comte de Battembourg qui lui amenoit un renfort (*a*) considerable. Le Duc d'Albe

(*a*) 6000 hommes d'Infanterie & 1500 chevaux.

ſe trouvoit dans une poſition bien embaraſſante : la plupart des Villes s'étoient révoltées, une armée nombreuſe venoit appuyer la rébellion des Flamands, tout annonçoit une révolution générale. Le Général Eſpagnol trouva des reſſources dans la grandeur de ſon courage ; il tâcha d'abord d'enlever Mons aux rebelles : ſes troupes vinrent camper proche de la ville, il y eut quelques eſcarmouches entre les deux partis, trente Cavaliers François qui voulurent entrer dans la Place, furent trompés par leurs guides, & tomberent entre les mains des Eſpagnols. Dix-ſept de ces Cavaliers furent mis à l'Inquiſition, on en poignarda quelques-uns, & on pendit le reſte : leurs corps furent jettés dans la riviere, & on défendit de les retirer de l'eau & de leur accorder la ſépulture.

Louis de Naſſau envoya demander du ſecours en France, & obtint quatre mille hommes d'Infanterie, deux cents Gendarmes, & quelques Compagnies de Cavaleries, L'Ambaſſadeur d'Eſpagne fit à ce ſujet des plaintes au Roi de France qui répon-

dit que tout cela s'étoit fait contre sa volonté, & qu'il étoit obligé de souffrir bien des choses, jusqu'à ce que les troubles occasionnés par les guerres civiles fussent entierement appaisés dans son Royaume. Les François qu'on envoyoit au secours de Mons ne purent arriver dans cette Ville. Ils furent surpris & attaqués pendant qu'ils étoient en marche. On les mit en fuite, & il en resta un grand nombre sur le champ de bataille. Un Soldat François ayant été percé d'un coup de lance, ne voulut jamais se retirer. Il s'appuya sur la même lance dont il avoit été blessé & qu'il trouva par terre, attendit de pied ferme un Cavalier Espagnol qui venoit à lui, & combattit jusqu'à ce que les forces plutôt que le courage venant à lui manquer, il fut contraint de céder la victoire à son ennemi.

Après que les troupes Françoises eurent été defaites, le Duc d'Albe assembla son Conseil *(a)* à Bruxelles,

(a) Le Duc d'Albe étoit resté à Bruxelles tandis qu'on faisoit le siege de Mons; il se rendit ensuite devant cette derniere Place,

pour pouvoir délibérer sur les affaires présentes. Il fut décidé qu'on continueroit le siege de Mons. Pendant qu'on attaquoit cette Place, les Assiégeans apprirent la nouvelle du massacre de la S. Barthelemi. Ils louerent hautement cette action dont les François ne se souviennent qu'avec horreur. Charles IX. fut regardé par les Espagnols comme un Prince véritablement Chrétien, qui ne craignoit pas de répandre le sang de ses Sujets pour sauver la Religion Romaine. C'est ainsi que la superstition érige en vertus sublimes les cruautés les plus affreuses.

Lorsque les Assiégés eurent été instruits de cet horrible événement, ils commencerent à perdre courage, & ne firent plus qu'une foible résistance, n'attendant plus de secours de la part des François. Cependant le Prince d'Orange ayant passé le Rhin, s'approcha de la Meuse, se rendit maître de Ruremonde, de Louvain, de Malincs & d'Oudenarde. Les Confédérés se porterent à toutes-fortes de violences dans cette derniere Ville. Ils poignarderent le grand Bailli & le jetterent ensuite

dans

dans la riviere. Plusieurs Prêtres furent égorgés, on pilla les Eglises & les Couvents, & on poussa la fureur jusqu'à détruire les tombeaux.

Le Prince d'Orange après s'être encore emparé de quelques autres Villes, entreprit de délivrer Louis de Nassau son frere assiégé dans Mons. Il s'approcha de cette Place, de sorte que les Espagnols se trouverent entre la Ville & l'armée du Prince. Le Duc d'Albe continuoit de foudroyer Mons avec son Artillerie, étant bien déterminé à poursuivre son entreprise. Il attaqua en même temps les Confédérés & les obligea de se retirer sans avoir pû faire entrer du secours dans la Ville. Les Assiégés perdirent alors toutes espérance. Ils tinrent conseil, & prirent le parti de se rendre aux conditions suivantes : Que les Flamands & les François sortiroient de la Ville ; les François avec leurs armes, leurs chevaux, leurs habits & tous leurs biens tant meubles qu'immeubles : que Louis de Nassau, tous ses Domestiques & les Gentilshommes Flamands seroient traités comme les François, mais que les Soldats Flamands ne sortiroient qu'avec leurs

épées & les habits dont ils étoient vêtus : qu'il seroit libre aux habitans qui avoient porté les armes contre le Roi d'Espagne de sortir sans armes, mais avec leurs effets : que tous les autres qui voudroient rester dans la Ville ne seroient point inquietés, excepté ceux qui étoient redevables au Roi pour raison des deniers publics : que ceux qui faisoient profession d'une autre Religion que de l'ancienne, seroient obligés de sortir de la Ville aux mêmes conditions que les Soldats : que pour le présent on ne leur feroient aucune peine à cause du passé, mais qu'ils pourroient être poursuivis, si dans la suite ils venoient à désobéir au Roi : que les Gentilshommes, les Soldats & les Habitans qui sortiroient de la Ville, s'engageroient par serment à ne point porter les armes pendant un an contre les Rois d'Espagne & de France, si ce n'étoit sous les auspices de Sa Majesté Catholique : mais que Louis de Nassau, les Allemands & les Anglois ne seroient point obligés à ce serment : tels furent les articles de la Capitulation.

Quelque temps après le Prince d'O-

range sortit de Malines & y laissa quelques troupes. Cette Ville fut bientôt investie par les Espagnols; la Garnison ne se trouvant pas en état de résister, se sauva par la fuite. Un des grands Vicaires de l'Archevêque & tous les Chanoines revêtus de leurs habits Sacerdotaux parurent avec la Croix sur les murailles, & supplierent qu'on épargnât les habitans. Malgré le respect qu'ont ordinairement les Espagnols pour l'extérieur de la Religion, ils escaladerent la Place, s'en rendirent maîtres, & y exercerent toutes sortes de cruautés & de violences. Oudenarde se rendit aussi aux Espagnols, & quelques soldats de la Garnison furent brûlés dans les maisons où ils s'étoient cachés.

Les Confédérés formerent contre l'Isle de (*a*) Tergoes une entreprise qui n'eut point de succès. Ils ne reussirent pas mieux, lorsqu'ils voulurent attirer dans leur parti la Ville d'Amsterdam. Tout ce qu'ils purent faire fut de brûler une centaine de Vaisseaux qui étoient dans le Port. Le Comte de Bergue beau-frere du Prin-

(*a*) Dans la Zélande.

ce d'Orange ayant assemblé une Armée de six mille hommes se rendit maître sans combat de plusieurs Villes & Bourgs dans la Gueldre, & dans les Provinces voisines.

Le Duc d'Albe après la prise de Mons se rendit à Nimegue où il séjourna quelque temps pour faire ses préparatifs. Quand il fut en état d'entreprendre des Sieges, il vint camper devant Zutphen, qui est située sur la riviere d'Issel. La Garnison craignant la cruauté des Espagnols, se retira pendant la nuit, & laissa la garde de la Place aux habitans, qui voulurent se rendre le matin; mais on les prévint, & on entra dans la Ville par la breche. Les Espagnols se signalerent encore par leur inhumanité. Ils se comporterent de la même façon à Narden. Cette Ville fut pillée. On mit le feu aux maisons, de sorte qu'il n'y demeura qu'une Eglise & un Couvent de Religieuses. On s'imagine bien que les habitans ne furent pas épargnés. On fit souffrir la plus cruelle torture à un Bourgeois que l'on croyoit fort opulent, pour le contraindre de déclarer où il avoit caché ses richesses. Il eut beau dire

qu'il n'avoit point d'argent, on ne le voulut pas croire, & par un rafinement de cruauté, on viola sa femme devant lui. Cet outrage lui fut plus sensible que tout le reste. Après que sa douleur & sa rage eurent éclaté en injures, car il ne pouvoit se venger autrement, on le poignarda en présence de son epouse. Celle-ci ne fut pas traitée d'une maniere moins barbare; pour la forcer aussi à dire où étoit son argent, on lui lia les mains derriere le dos, & on la pendit par un pied la tête en bas devant son fils qui avoit été spectateur de la mort de son pere, & de l'affront que l'on avoit fait à sa mere. Ce jeune homme fut lié lui-même, & passa deux jours sans manger, ayant toujours devant les yeux l'affreux spectacle d'une mere qui souffroit les plus vives douleurs, & qu'il ne pouvoit secourir.

Les Espagnols voulurent réduire Harlem. Cette Ville étoit divisée en deux Factions, dont l'une favorisoit le Prince d'Orange, & l'autre étoit attachée au Parti du Roi. Il fut question de savoir en faveur de qui on se déclareroit. Un des principaux

habitans nommé Riperda déclama vivement contre l'inhumanité des Espagnols, & offrit à ses Compatriotes d'être leur Chef, s'ils vouloient combattre courageusement pour la conservation de leur jours & de leur liberté. Il fut résolu qu'on s'exposeroit à toutes sortes de périls plutôt que de se livrer aux Espagnols. Frederic de Tolède fils du Duc d'Albe entreprit d'assiéger Harlem, quoiqu'on fût au fort de l'Hyver, & il ne tarda pas à exécuter son projet. Les Espagnols jetterent dans la Ville la tête d'Antoine Olivier, (*a*) pour faire connoître de quelle maniere on traitoit les rebelles. Les Assiégés pour se venger de cette insulte firent pendre douze hommes, séparerent les têtes de chaque corps, en couperent la barbe & les cheveux pour les faire ressembler à des Mendians. Ensuite on mit ces têtes dans un sac, & on les envoya aux Espagnols avec cette Inscription : *Porte ces têtes au*

(*a*) C'est cet Antoine Olivier qui avoit livré la Ville de Mons à Louis de Nassau. Il fut tué à Amsterdam, & on apporta sa tête à Frederic de Tolède.

Duc d'Albe pour le Dixieme (a) qu'on n'a pas encore payé & qui est cause qu'on assiége les Isles de Flandre, & principalement Harlem; mais afin qu'il ne puisse se plaindre qu'on a trop différé le payement, on lui envoye deux têtes de plus pour l'intérêt.

Les Assiégés faisoit de fréquentes sorties pour favoriser les convois & les secours qu'on leur amenoit; de sorte qu'on fit entrer dans la Place plus de six cents hommes de diverses Nations, sans compter une grande quantité de chariots chargés de vivres & de munitions. Plusieurs Villes de la Hollande écrivirent aux habitans de Harlem qu'on n'avoit qu'à leur envoyer les femmes, les enfans, les vieillards, en un mot toutes les personnes inutiles & qu'on auroit soin de pourvoir à leur subsistance. Comme les Assiégés craingnoient plus la famine que l'ennemi, on fit des réglements fort sages pour la distribution des vivres.

Les Espagnols furent tentés plus

(a) C'étoit une imposition qui parut très-onéreuse aux Flamands.

d'une fois d'abandonner une entreprise qui leur coutoit une infinité de Soldats : mais Frederic de Tolède espéra toujours qu'il forceroit la Ville à se rendre. Pendant ce Siege qui dura huit mois entiers, on tira dix mille deux cents cinquante-six coups de canon . il y eut deux assauts qui furent courageusement soutenus. On livra quatre especes de batailles, l'une navale, où les Confédérés perdirent beaucoup de vaisseaux ; deux sur terre, où les troupes auxiliaires furent défaites par les Espagnols ; dans la quatrieme, les Allemands qui étoient au service de l'Espagne, essuyerent une perte considérable. On fit jouer des mines & des contremines qui furent funestes à beaucoup de monde. Enfin les Assiégés se trouverent réduits à une telle extrêmité faute de troupes (*a*) & de provisions, qu'ils demanderent à capituler, quoique le Prince d'Orange qui n'étoit pas loin, eût promis de leur envoyer du secours.

(*a*) De quatre mille hommes de guerre qui étoient d'abord dans la Ville, il n'en restoit plus que quinze cents.

Frederic sachant en quelles dispositions étoient les habitans d'Harlem leur donna le choix ou de sortir de la Ville sans armes, ou de l'abandonner à la discrétion du vainqueur. Ils prirent ce dernier parti ; & aussitôt on publia que Frederic faisoit grace de la vie aux Ecossois & aux Allemands, & qu'il décideroit du sort des autres. Un Capitaine François nommé Bordet, vaillant homme, & qui avoit portés les armes dans Mons, pria un de ses amis de lui casser la tête d'un coup de pistolet pour n'être pas exposé aux insultes & à la cruauté des Espagnols. Le Duc d'Albe se rendit à Harlem, & à son arrivée on pendit trois cents Flamands. On trancha la tête à quelques-uns des principaux Officiers. On ne se borna pas à ces exécutions : elles furent réitérées plus d'une fois. On prétend qu'il périt plus de deux mille hommes par la main des bourreaux. Voilà ce qu'il en coûta aux malheureux habitans de Harlem, pour s'être abandonnés à la foi d'un ennemis cruel & barbare.

Alcmar fut ensuite assiégés par Frederic de Tolède ; mais cette Place

fit une si vigoureuse résistance que les Espagnols furent contraints de renoncer à leur entreprise. On leva donc le siege, & les troupes furent distribuées dans les quartiers d'Hyver. Le Duc d'Albe qui savoit bien que sa conduite n'étoit pas approuvée même en Espagne, & qu'on l'accusoit d'avoir réduit au désespoir les Peuple des Pays-Bas, demanda un successeur dans la crainte qu'on ne le rappellât honteusement. On nomma, comme je l'ai déja dit, pour le remplacer le Duc de Medina-Céli. Celui-ci n'étoit récommandable par aucune belle action. Il ne voulut point prendre l'administration des affaires, dont il n'étoit pas réellement capable de soutenir le fardeau. Ce ne fut point par modestie, ni par la connoissance de son peu de mérite qu'il refusa de se charger du Commandement. Il étoit bien-aise seulement qu'un autre fût l'objet de l'exécration publique. Le Duc d'Albe écrivit au Roi d'Espagne que si on vouloit sauver la Flandre, il falloit un autre Gouverneur que Medina-Céli. On les rappella donc l'un & l'autre, & l'on envoya pour com-

mander dans les Pays-Bas Louis de Requesens grand Commandeur de Castille, & Gouverneur du Milanois. Il arriva à Bruxelles le 17 de Novembre de l'année 1573. Le Duc d'Albe partit le mois suivant avec son fils Frederic, & se rendit en Espagne. On ne lui fit pas un accueil aussi favorable qu'il l'avoit espéré. Il est certain qu'il avoit montré beaucoup de zéle pour les intérêts de son Souverain. Mais sa cruauté effaça le mérite de ses grandes actions, & contribua à cette fameuse révolution qui fit perdre à l'Espagne la Souveraineté de la plus grande partie des Pays-Bas.

Dom Louis de Requesens étoit un homme d'une grande expérience & d'une modération extrême. La Cour de Madrid s'imagina que la douceur & l'équité du nouveau Commandant feroient oublier la rigueur infléxible de celui à qui il alloit succéder; mais les playes que la tyrannie du Duc d'Albe avoit faites saignoient encore, de sorte que Requesens se vit contraint de soutenir une guerre que son Prédécesseur avoit commencée, & les

Flamands le mirent dans la triste nécessité de ne pouvoir faire usage que de sa valeur.

Les Espagnols entrerent dans la Province de Hollande & s'emparerent de plusieurs Places. Leyde fut assiégée ; comme il n'y avoit point de troupes dans la Ville, les Bourgeois se virent obligés de prendre les armes. On voulut les engager à accepter les conditions que leur offroit Sa Majesté Catholique. „ Nous „ savons bien, répondirent-ils, que „ le dessein des Espagnols est de ré- „ duire la Place par la famine, mais „ nos ennemis seront toujours bien „ loin de leur compte tant qu'on en- „ tendra dans cette Ville des vaches „ meugler & des chiens aboyer ; si ce „ secours & toute autre espece de „ vivres venoient à nous manquer, il „ nous restera un bras gauche à man- „ ger tandis que le droit nous servira „ à écraser nos tyrans. Quand bien „ même nous serions privés de tout, „ nous nous résoudrons plutôt à mou- „ rir de faim qu'à tomber entre les „ mains d'un ennemi cruel. Tels „ sont les sentiments que nous inspire

„ la barbarie qu'on a exercée (*a*) ſur
„ les habitans de ces malheureuſes
„ Provinces. En un mot nous ſom-
„ mes déterminés à réduire en cen-
„ dres nous, nos femmes, nos en-
„ fans & notre Ville plutôt que de
„ nous rendre à quelque condition
„ que ce ſoit.

Cependant les Aſſiégés écrivoient lettres ſur lettres au Prince d'Orange pour lui demander du ſecours : comme ils n'en recevoient point de nouvelles, ils prirent le parti de lâcher toutes les Ecluſes, de rompre les Digues de la Meuſe & de l'Iſſel & d'inonder tous les environs de la Ville.

Ils ne tarderent pas à exécuter leur projet. Bientôt toutes les campagnes des environs de Leyde furent inondées. Ces plaines auparavant ſi fertiles ſe changerent tout-à-coup en une vaſte mer, & la flotte des Confédérés s'approcha de la Ville & apporta des proviſions dont les habitans commençoient à avoir un extrême be-

---

(*a*) On veut parler ici des cruautés que les Eſpagnols exercerent dans les Villes de Harlem, de Narden, de Zutphen & de Malines.

soin. Ce fut un spectacle bien surprenant de voir d'un côté les gens de la campagne suivis de leurs familles & de leurs troupeaux chercher un asyle contre un élément redoutable, & de l'autre les Espagnols qui peu auparavant serroient la Place de si près, assiégés eux-mêmes par les flots dans leurs propres retranchemens.

La Flotte & la Ville se saluerent réciproquement par une décharge de tout leur canon. On débarqua les provisions qui devinrent funestes à plusieurs habitans par la trop grande avidité avec laquelle ils en userent d'abord. Les Espagnols leverent le Siege, & on se mit à leur poursuite. Il y en eu beaucoup de noyés. Plusieurs périrent par la main des ennemis qui les attiroient à eux avec des crocs. Un Sergent Espagnol ayant été accroché de la sorte fut jetté dans une barque. On le croyoit mort; mais on s'apperçut bientôt qu'il étoit très-vivant. Il saisit le moment où les Hollandois étoient occupés à faire jouer leurs crocs, il se leve tout à coup, attaque courageusement les gens de la barque, en tue trois de sa pique qu'on lui avoit laissée, force

les autres de se jetter dans l'eau, & vient réjoindre ses camarades en triomphe, maître de la Barque & des vivres dont elle étoit chargée. On prétend que la nuit même que les Espagnols leverent le siege, il tomba plus de vingt-six toises de murs de la Ville : de sorte que cette Place ne fut jamais plus proche de sa ruine que dans le moment qu'elle l'évitoit. En effet il n'auroit pas été bien difficile d'entrer par une si belle breche dans une Ville qui n'avoit pour sa défense que quelques Bourgeois exténués par la faim. Le Prince d'Orange qui se trouvoit un peu rétabli de la maladie qui l'avoit retenu au lit pendant tout le temps du siege, vint à Leyde, & y fit les réglements qu'il crut nécessaires dans les circonstances présentes.

Les Assiégeants perdirent plus de mille hommes de leurs troupes. On dit que de Valde qui les commandoit se voyant forcé de renoncer à son entreprise, tourna de temps-en-temps ses regards vers ces travaux immenses dont il avoit couvert sa Terre, & qu'il ne put sans soupirer abandonner ces retranchements d'où la fureur indomptable des flots le chas-

soit plutôt que la valeur des ennemis. Les habitans de Leyde ne furent redevables de leur délivrance qu'à la résolution qu'ils prirent de rompre ces Digues. Ils aimerent mieux s'exposer aux ravages que cause une inondation, que de tomber entre les mains des Espagnols. Tant les cruautés du Duc d'Albe avoient repandu de terreur parmi les Peuples des Pays-Bas : de Valde s'empara de quelques Places (*a*) dans la Hollande ; mais ses troupes qui n'étoient point payées se mutinerent, arrêterent leur Commandant, & nommerent un autre Chef. On eut bien de la peine à les faire rentrer dans le devoir. Ce ne fut qu'àvec de l'argent qu'on réussit à les appaiser. On leur assigna des quartiers d'hyver à Tenremonde & dans quelques autres Places du Brabant.

On découvrit à-peu-près dans ce temps-là une conspiration des habitans d'Anvers qui vouloient livrer la Ville aux Confédérés. Requesens fit entrer dans la Place quelques Ré-

(*a*) De Worckum & de Wateringen.

gimens Espagnols le jour même qu'on devoit exécuter le projet. D'ailleurs la nuit qui précéda, il s'éleva une si furieuse tempête, que quelque chose qu'on pût faire, la flotte qui portoit les Confédérés ne put aborder à Anvers. Ainsi les troupes qu'on avoit déja introduites dans la Ville se disperserent. On arrêta plusieurs des Conjurés ; mais quoiqu'on eût de violens soupçons contr'eux, comme on manquoit de preuves pour les convaincre, on en usa à leur égard avec beaucoup de modération. Requesens crut que cet acte de clémence étoit nécessaire dans les conjonctures présentes.

Le nouveau Gouverneur des Pays-Bas tenoit une conduite toute opposée à celle de son prédécesseur. Son unique but tendoit à la paix. L'Empereur qui souhaitoit aussi de pacifier les troubles de ces malheureuses Provinces, envoya en Flandre Gontier de Schwartzembourg Comte de l'Empire. Ce Seigneur Allemand arriva à Dordrecht où le Prince d'Orange se rendit aussi accompagné des Députés de Hollande & de Zélande. On s'assembla, & le

Comte de Schwartzembourg se portant au nom de l'Empereur son Maître pour Médiateur entre le Roi d'Espagne & les Flamands, exposa sa commission qu'il donna ensuite par écrit, & qu'il rendit publique. Elle contenoit en substance que S. M. I. ne voyoit qu'avec douleur les maux qui affligeoient la Flandre, & dont l'Allemagne même étoit menacée ; que l'Empereur souhaitoit qu'on prit des mesures justes & efficaces pour rétablir l'union entre le Roi Catholique & ceux de ses Sujets qui s'étoient soustraits à son obéissance ; que S. M. I. avoit dépêché quelqu'un en Espagne pour faire les mêmes poursuites auprès de Philippe II.

Le Prince d'Orange & les Députés répondirent qu'ils s'en tenoient à la Requête qu'on avoit présentée l'année précédente au Sieur de Champigny par le Chevalier de Ste Aldegonde ; qu'ils demandoient donc qu'avant toutes choses on fît sortit les troupes étrangeres des Pays-Bas, & qu'on tint une Assemblée générale des Etats de Flandre. Le Comte de Schwartzembourg obtint de Dom Louis de Requesens qu'on s'assem-

bleroit à Breda pour tâcher de conclure cette importante affaire. lorsqu'on se fut assemblé dans cette Ville, un des Députés du Roi d'Espagne déclara au nom de son Maître que Sa Majesté Catholique ne souffriroit jamais qu'on traitât d'étrangers les Espagnols qui étoient ses Sujets; que les François, les Allemands, les Anglois, tous ceux enfin qui suivoit le Prince d'Orange méritoient ce nom à plus juste titre; que ce seroit dégrader la Majesté du Trône que de vouloir obliger un Roi à ne pouvoir faire la paix ou la guerre que de l'avis de ses Sujets; que Sa Majesté Catholique ne prétendoit pourtant pas après la paix conclue retenir les troupes Espagnoles dans les Pays-Bas, à moins qu'elle n'y fût forcés par les circonstances; qu'elle ne refuseroit pas même de prendre l'avis & le consentement des Etats dans les affaires qui seroient de leur ressort, & que l'usage vouloit qu'on leur communiquât; mais qu'elle ne feroit jamais dépendre de leur décision ce qui ressortissoit immédiatement de son Tribunal ou de son Conseil, du Gou-

verneur Général des Pays-Bas qui la repréſente, ou du Conſeil ſuprême qu'elle a établi; qu'il falloit bien du temps avant que de pouvoir tenir une Aſſemblée générale des Etats; que la choſe ſouffroit même des difficultés preſque inſurmontables; que par conſéquent la Hollande, la Zélande & les Villes Confédérées devoient déſarmer, rentrer dans l'obéiſſance, & ſe réunir au reſte de la Flandre; qu'après cela on ſatisferoit à toutes leurs demandes.

Le même Député du Roi d'Eſpagne propoſa comme autant d'articles dont on conviendroit, que S. M. C. promettroit d'oublier tout le paſſé depuis l'année 1566: qu'on reſtitueroit de bonne foi ce qui auroit été enlevé de part & d'autre, pourvu qu'il fût encore en nature; qu'on remettroit à S. M. outre les Villes, Forts & Châteaux, Vaiſſeaux & l'Artillerie; que les priſonniers & ſurtout le Comte de Boſſu ſeroient relâchés ſans rançon; qu'on rétabliroit partout l'exercice de la Religion Catholique, tel qu'il étoit au temps de l'avénement de Philippe à la Couronne, que ceux qui voudroient faire

profession de la nouvelle Doctrine auroient permission pour cette fois seulement de sortir des Pays-Bas, & qu'on leur donneroit un certain temps pour se défaire de leurs biens; que S. M. promettoit d'observer fidélement ces conditions, & qu'on se contenteroit de sa parole; que si cependant on exigeoit de plus grandes assurances, le Roi donneroit telles suretés qu'on demanderoit, pourvu qu'elles fussent raisonnables.

Le Prince d'Orange & les autres Députés des Confédérés répondirent par un écrit à ces propositions. Ils insistoient principalement sur deux Chefs, savoir sur l'éloignement des troupes étrangeres, & sur la convocation d'une Assemblée générale des Etats. A l'égard du premier chef, ils disoient : „ Nous reconnoissons les „ Espagnols pour Sujets naturels de „ S. M. mais leur cruauté & la haine „ qu'ils nous portent ne nous sont pas „ moins connues. Ils en ont laissés de „ funestes marques à Gand, à Tour„ nai, à Anvers, à Malines, à Liere, „ à Bosleduc, à Deventer, à Utrecht. „ La Noblesse & le Peuple ne peuvent „ plus souffrir leur domination. Si les

„ Espagnols ont bien servi leur Prin-
„ ce, les Flamands ne leur cédent
„ point de ce côté-là. N'avons-nous
„ pas signalé notre attachement en
„ Afrique, en Italie & dans les der-
„ nieres guerres de Flandre ? On ne
„ doit point regarder comme des
„ troupes étrangeres les Allemands
„ qui servent dans notre Armée,
„ puisque plusieurs Provinces des
„ Pays-Bas sont regardées comme
„ des Fief de l'Empire. A l'égard des
„ François, des Anglois, des Ecos-
„ sois, la nécessité seule les a fait
„ appeller en Flandre, & on les en
„ verra bientôt éloignés, quand les
„ Espagnols en seront sortis.

Ils prouvoient ensuite la nécessité de convoquer les Etats-Généraux, & l'autorité qui réside dans cette Assemblée. Ils rappelloient la mauvaise conduite des Espagnols, & les complots secrets qu'ils avoient formés de ruiner la Flandre. „ Ce projet, ajou-
„ toient-ils, est devenu public par
„ les lettres que Dom François d'A-
„ lava écrivoit autrefois de France au
„ Duc de Parme. Ces lettres ont été
„ interceptées, & on a reconnu que
„ le dessein des Espagnols étoit de se

„ défaire des principales têtes de
„ Flandre, d'oter ensuite aux Fla-
„ mands leurs priviléges, de les ac-
„ cabler de nouveaux impôts & de
„ réduire ces riches Pays à la der-
„ niere misere. „ Enfin ils se défen-
doient du crime de rébellion dont
on cherchoit à les noircir, protestant
de leur obéissance tant qu'ils n'au-
roient point à craindre pour leur Re-
ligion & pour leur liberté. Ils de-
mandoient qu'on les rassurât contre
la crainte d'un joug tyrannique, &
d'un sort semblable à celui qu'a-
voient éprouvé les Comtes d'Horn
& d'Egmond. „ Si on veut nous don-
„ ner des suretés, continuoient-ils,
„ nous promettons de recevoir telles
„ conditions qu'on voudra nous pres-
„ crire, de remettre à S. M. les Vil-
„ les, Forts & Chateaux que nous
„ possédons, & que la nécessité seule
„ d'une juste défense nous a fait re-
„ chercher comme autant d'asyles.
„ Mais si on refuse d'acquiescer à des
„ prétentions légitimes, nous pren-
„ drons nos mesures & nous ne sui-
„ vrons pas l'exemple des brebis de
„ la fable, qui dans le traité qu'elles
„ firent avec les loups, eurent l'im-

„ prudence de leur livrer leurs chiens
„ qui étoient leurs gardiens & leurs
„ défenſeurs.

Cet écrit en attira un autre de la part des Eſpagnols. Ils s'arrêterent ſurtout au trait de la fable qui marquoit, diſoient-ils, une défiance injurieuſe à Sa Majeſté Catholique : venant enſuite à l'article de la Religion, ils ſe déclaroienr abſolument contre la liberté de conſcience, prétendant que l'expérience avoit appris que ſous prétexte de tenir des Prêches, des Conſiſtoires & des Synodes, on ne s'aſſembloit que pour cabaler contre le Gouvernement. Ils ſoutenoient, que la Flandre ne ſeroit paiſible que quand on auroit banni toute doctrine étrangere, & les Miniſtres qui l'enſeignoient. Les Confédérés demanderent aux Députés de la Cour d'Eſpagne ſi c'étoient-là tous leurs pouvoirs & la derniere réſolution de S. M. C. les Députés répondirent qu'ils n'avoient point ordre de faire d'autres propoſitions. On ſe ſépara ſans rien conclure, & on ne parla plus de la paix juſqu'à l'aſſemblée de Gand qui ſe tint l'année ſuivante.

Les

Les Confédérés voulant, disoient-ils, que toute la Flandre fut témoin de leurs bonnes intentions, & reconnut la fausseté des calomnies dont on cherchoit à les noircir, publierent pour leur justification un long écrit dans lequel la Cour d'Espagne étoit fort mal traitée. Ils reprenoient l'affaire dès son origine, & faisoient voir que depuis la Requête présentée au Sieur de Champigny, les Espagnols avoient toujours agis de mauvaise foi, qu'ils n'avoient rien moins souhaité que la paix, que tout leur but avoit été de gagner du temps par des réponses ambigues & des délais affectés pour endormir les Confédérés & les accabler plus aisément. Enfin ils demandoient qu'on nommât des nouveaux Députés non suspects pour traiter de la réunion, & qu'on en donnât avis au Prince d'Orange, avant qu'on reprit les armes.

Les Espagnols se justifierent par une longue réplique prenant le Ciel & la Terre à témoin de la facilité avec laquelle ils se prétoient à tout, sans avoir jamais donné occasion à la rupture des Conférences, & ils

proteſtoient que du moment qu'on auroit notifié aux Flamands les intentions du Roi, les Confédérés ſeroient eux ſeuls reſponſables des ſuites, s'ils refuſoient de comparoître pour achever l'ouvrage de la réunion. Ainſi finirent les Conférences de Breda, dont on attribua tout le mauvais ſuccès aux Miniſtres d'Eſpagne. Elles ſervirent au contraire à gagner au Prince d'Orange la confiance de tous les Peuples Flamands en faveur de qui il perſiſta toujours à demander la confirmation de leurs anciens Priviléges, l'éloignement des troupes étrangeres, le rétabliſſement des Etats dans tous leurs droits, & ſurtout la liberté de conſcience.

En même temps Frederic Furio Cériolano publia un modéle de Traité de pacification entre S. M. C. & les Provinces Confédérées. Cet Ecrit contenoit en ſubſtance que tous ceux qui étoient bien intentionnés pour la paix devoient ſe mettre dans la diſpoſition de préférer le bien public à leurs avantages particuliers; que c'étoit à eux à reſléchir que la diviſion entre les Princes Chrétiens & leurs Sujets entraînoit avec la ruine

des Princes mêmes & des Peuples, celle de la Religion & de l'Etat ; que les Pays-Bas étoient à la veille de se voir exposés aux mêmes malheurs qui avoient désolé l'Afrique, la Palestine, l'Asie, la Gréce, & la Hongrie ; qu'il falloit par conséquent de part & d'autre relâcher un peu de ses droits & de ses prétentions ; que S. M. rétabliroit les Flamands dans ses bonnes graces, dans tous leurs biens, titres & priviléges ; que les Confédérés de leur côté rentreroient dans l'obéissance, & rendroient l'hommage qui étoit dû au Roi ; que le Traité seroit exécuté de bonne foi de part & d'autre ; que si on demandoit des plus grandes suretés à la Cour d'Espagne, elle se chargeroit suivant l'ancien usage pratiqué du temps des Maures de faire signer le Traité par tous les Seigneurs d'Espagne tant Ecclésiastiques que Séculiers ; qu'on engageroit les Princes Allemands à la même chose ; & que quelques-unes même des principales Villes de Flandre signeroient la garantie à certaines conditions.

„ Trois choses, disoit Cériolano,

„ ont été la source de tous les trou-
„ bles qui désolent la Flandre, la
„ crainte de l'Inquisition, les Ordon-
„ nances pour l'exécution des Ré-
„ glements qui ont été faits au sujet de
„ la Religion, & l'établissement des
„ nouveaux impôts, principalement
„ celui du dixieme denier. Par rap-
„ port à l'Inquisition, elle n'est point
„ encore établie, & il n'en sera pas
„ désormais question non plus que du
„ Dixieme. Pour ce qui est des Or-
„ donnances de Sa Majesté, on pren-
„ dra de concert & du consentement
„ des Etats des mesures qui paroî-
„ tront les plus convenables pour en
„ arrêter la rigueur. Ceux qui ne s'en
„ accommoderont pas seront libres de
„ rentrer dans le sein de l'Eglise Ro-
„ maine ou de suivre l'usage qui s'ob-
„ serve au sujet de la Religion dans
„ toutes les Provinces de l'Empire.
„ Ils aurons la liberté par conséquent
„ d'abandonner les Pays de l'obéissan-
„ ce du Roi, sans que leurs bien en
„ souffrent, en sorte qu'ils pourront
„ les donner à ferme, en percevoir
„ les fruits, ou les aliéner.

„ Quoique les Troupes étrangeres
„ ne soient point à charge aux Pro-

„ vinces, cependant elles seront li-
„ centiées & sortiront de la Flandre si
„ on l'exige absolument, à condition
„ qu'on donnera auparavant au Roi
„ telles assurances qu'il exigera de ne
„ rien tenter qui soit préjudiciable à
„ ses intérêts. Il faut commencer d'a-
„ bord à traiter de la réünion avec
„ toute la soumission convenable, &
„ que le Prince d'Orange écrive à S.
„ M. d'une façon respectueuses. Ses
„ lettres ne manqueront pas d'avan-
„ cer beaucoup la négociation, sur-
„ tout s'il fait les mêmes avances aux
„ deux premiers Ministres de la
„ Cour d'Espagne, Supposé qu'on
„ goute les propositions que je viens
„ de faire pour rétablir la paix, je
„ m'engage à me rendre aussi-tôt à
„ Madrid & à rapporter dans peu
„ une réponse favorable de S. M.C.
„ avec des assurances raisonnables au
„ sujet de la Religion & de l'éloigne-
„ ment des troupes étrangeres.

Le Prince d'Orange répondit que toute la difficulté rouloit sur les assurances que la Cour d'Espagne pouvoit donner aux Provinces Confédérées ; que celles qu'on proposoit ne feroient jamais jugées assez solides par un

homme ſage, puiſque le Pape pourroit aiſément diſpenſer & abſoudre les Eſpagnols de leur ferment, s'ils n'étoient pas d'humeur de l'obſerver; que ces ſuretés ne levoient donc pas les défiances, & que puiſque ces propoſitions venoient trop tard, il croyoit devoir préférer une guerre ouverte, quoique douteuſe dans l'évenement, à une paix incertaine qui l'expoſeroit aux artifices de ſes ennemis.

Après la rupture des Conférences, les deux partis firent leurs préparatifs pour la continuation de la guerre. Requeſens fit élever deux nouveaux Forts, l'un en Flandre à l'embouchure de l'Eſcaut, l'autre proche de Boſleduc. Enſuite il donna ordre au Baron d'Hierges d'attaquer toutes les Places qui ſervoient de barriere à la Province de Hollande, & de s'ouvrir par leur priſe un paſſage pour faire entrer une armée. Le Baron ſe mit en marche avec ſes troupes, & alla aſſiéger la Ville de Buren. Cette Place qui étoit aſſez bien fortifiée ne fit pas une longue réſiſtance. Peu de temps après cette expédition, les Zélandois ſurprirent, & brûlerent près de Roſen-

dal douze vaisseaux de guerre tous neufs ; ce qui fut une grande perte pour les Espagnols.

Dom Louis de Requesens voulant s'ouvrir un passage aux Isles dont les Confédérés avoient fait leurs Places d'armes fit d'abord attaquer l'Isle de Finart située au Nord du Brabant. Cette entreprise réussit sans avoir couté beaucoup de peine aux Espagnols, ensuite on assiégea la Ville de Bommel. Un François nommé Ste Marie commandoit dans cette Place, & se disposa à faire une belle défense ; lorsque la breche fut ouverte, on monta à l'assaut. Pendant plus de cinq quarts d'heure on se battit avec une égale animosité, & il y eut bien du sang de repandu. Les Soldats de la Garnison étoient sur la breche en habits Sacerdotaux ; car le Gouverneur avoit voulu qu'ils parussent en cet équipage pour braver les ennemis. Une partie des Assiégés faisoit pleuvoir sur les Espagnols une grêle de pierres, les autres versoient de la poix bouillante ou du plomb fondu, ou lançoient des feux d'artifice ; enfin la Garnison succomba sous le nombre. Tous furent passés au fil de l'é-

péc. On ne fit quartier à perſonne : les femmes & les enfans même ne furent pas épargnés.

Les Eſpagnols après avoir ainſi ſaccagé cette malheureuſe Ville, ſe rendirent maîtres de Schoonhoven dont le Gouverneur nommé la Garde étoit François. Cette Place ne réſiſta pas long-temps. Il en fut de même de quelques autres Villes qui furent attaquées pas les Eſpagnols, de ſorte que les Confédérés ſe virent chaſſés de preſque tout le continent. Il ne leur reſtoit plus que leurs Iſles : Requeſens ſe mit en tête de les leur enlever ; mais il s'agiſſoit de pénétrer dans le Pays, & cette entrepriſe paroiſſoit très-difficile. Ces différentes Iſles dont les Confédérés étoient poſſeſſeurs, portent aujourd'hui le nom de Zélande qui veut dire pays maritime. Elles ſervent comme de liſieres aux Provinces de Flandre, de Brabant, & de Hollande qui ſont dans le continent. On comptoit autrefois quinze de ces Iſles (*a*) ; mais

(*a*) Walcheren eſt la premiere & la plus conſidérable de ces Iſles. Ses Villes ſont Mid-

quelques-unes ayant été englouties par la mer, celles qui sont restées ne se soutiennent qu'à force de digues contre ce terrible élément.

La Zélande servoit de retraite aux Confédérés depuis qu'ils avoient été chassés du continent. Requesens résolut de leur enlever ce Pays. On construisit par son ordre des galeres & des batteaux propres à voguer dans ces parages, & quand il

---

delbourg, Arnmuyden, la Vere & Flessingue. L'autre Isle est celle de Schonwen qui a pour Capitale Zirikzée qui fut bâtie par l'Empereur Lothaire l'an 834. La mer a détruit plus de la moitié de l'Isle de Zuidbeveland. Les flots en ont séparé Romerswale qui forme aujourd'hui une Isle parfaite. Celle de Tolen, dont la Capitale porte le même nom, n'est séparée du Brabant que par un petit bras de mer. Un simple courant la sépare d'une autre Isle où l'on trouve Annenland & Martensdiick. On trouve aussi dans le Zélande les Isles de Duyvelande, de Goërée, la Brille & Isselmonde. Les Zélandois prétendent que la mer leur a englouti plus de cent mille arpens de terrein; mais elle leur en a rendu aussi beaucoup d'autres que leur industrie a su mettre à profit. Un seul coup de mer peut leur donner plusieurs Isles, & ce qu'ils perdent d'un côté, ils le regagnent de l'autre.

eut fait tous ses préparatifs, il se mit en marche à la tête de ses troupes. Toute l'armée monta sur les galeres & entra dans (*a*) Philpsland. Il fallut que les Espagnols se jettassent dans l'eau pour arriver à terre. La flotte des Confédérés faisoit un feu continuel ; mais comme elle étoit trop éloignée, l'Artillerie ne pouvoit faire aucun mal. Tandis que l'avant-garde des Espagnols passoit le gué, les Soldats de la flotte lançoient sur eux de tous côtés des grapins & des mains de fer attachées à des longues corde pour les accrocher. Ne pouvant en venir à bout, ils sembloient du moins plaindre le sort de leurs ennemis. „ Malheureux, di-„ soient-ils, où allez-vous ? Victimes „ de l'ambition de vos Chefs, quel „ aveuglement vous fait courir à la „ boucherie sans espoir & sans défen-„ se ? „ Mais ces discours ne furent pas capables d'empêcher les troupes Espagnoles de continuer leur marche au milieu de la mer.

A peine eurent-elles mis pied à

(*a*) C'est une Isle que les flots de la mer ont ensevelie dans les sables.

terre qu'elles se virent attaquées par les ennemis ; quoiqu'elles fussent encore toutes mouillées & fatiguées de l'agitation des flots, elles soutinrent ce choc avec valeur, & repousserent les Confédérés. Ceux-ci se retirerent dans Vianen. On somma la Place de se rendre. Sur le refus de la Garnison, on détacha des troupes pour en faire le Siege. La Ville ne tarda pas à se rendre. Il fut question ensuite d'assiéger Zirikzel : trois hommes sortis de cette Ville vinrent se rendre au camp des Espagnols, & promirent de leur livrer la Place & la Flotte des Confédérés, pourvu que le Gouverneur des Pays-Bas leur assurât quelque recompense. Ils obtinrent permission de passer sur la Flotte pour traiter, disoient-ils, avec les Officiers qui la commandoient ; mais lorsqu'ils y furent, ils conseillerent aux Confédérés de rompre les Ecluses & d'inonder tout le plat pays. Après cette négociation, ils revinrent au camp, parlerent de la promesse qu'ils avoient faite comme d'une affaire déja concluë, & demanderent encore quelque temps pour gagner la Garnison. Ils l'obtinrent & rentrerent dans la

Place. Les Espagnols ne s'apperçurent que long-temps après qu'on les avoit joué. Requesens & les principaux Officiers tinrent conseil pour voir quel parti on devoit prendre. On proposa divers avis, & enfin on décida qu'il falloit d'abord s'emparer du Port de Bomené.

La Place étoit défendue par le Capitaine Lis François, vieux guerrier qui avoit avec lui environ cinq cents hommes de garnison tant François qu'Anglois & Ecossois. Douze pieces de canon foudroyerent la Ville pendant trois jours. Le Gouverneur demanda à capituler : on lui répondit fiérement que les Assiégés étoient des rebelles qui n'avoient pas plus de cœur que des poules, & qu'on ne pouvoit leur accorder d'autre grace que celle de se jetter la tête la premiere dans leur fossé. On renoua cependant la négociation ; mais pendant la conférence un Officier Espagnol ayant examiné la Place & remarqué un endroit foible, l'attaqua avec sa Compagnie. Sa témérité n'eut pas un heureux succès. Il fut tué avec trente de ses Soldats. „ Voilà donc la

„ seconde fois, dit le Capitaine Lis
„ aux Espagnols, que vous violez
„ votre parole : peut-on désormais
„ compter sur vous ? Vous nous
„ donnez par mépris le nom de pou-
„ les, & vous venez de sentir à vos
„ dépens ce que nous sommes : puis-
„ qu'il ne peut y avoir de fureté à
„ traiter avec vous, & que vous
„ nous forcez d'en venir aux der-
„ nieres extrêmités, nous allons
„ nous y préparer.

Le lendemain on donna l'assaut. Les Assiégeans furent repoussés & perdirent plus de deux cents hommes. Il y en eut plus de trois cents de blessés, & la plupart ne pouvant se retirer assez vîte, furent engloutis par les flots. Cet échec ne servit qu'à animer davantage les Généraux Espagnols. Ils ordonnerent un assaut général, & se servirent d'un stratagême qui leur réussit. Les Vivandiers, Goujarts, & autres Valets de l'armée, eurent ordre de paroître en armes sur la digue, lorsqu'on seroit aux mains, & de battre à l'Espagnole. Ils déciderent véritablement de la victoire. Car dès qu'ils eurent été apperçus par les Assiégés, ceux-ci qui s'imaginerent que

c'étoient des nouvelles troupes, perdirent courage après avoir bien combattu pendant quatre heures. La Place fut prise d'assaut & tout ce qui se présenta passa au fil de l'épée.

Après cette expédition, les Espagnols retournerent au Siege de Zirikzée où ils ne comptoient pas trouver une longue résistance: mais ils furent trompés dans leur attente. On rompit les digues & tout le Pays fut inondé. Les Espagnols désespérant de prendre la Ville par force, convertirent le Siege en blocus. Dom Louis de Requesens partagea le commandement entre les principaux Officiers & s'en retourna à Anvers. Sur ces entrefaites, on envoya un Ambassadeur à Londres pour prier la Reine Elisabeth de ne point accorder de retraite dans ses Etats aux Flamands réfugiés. Cette Princesse fit sentir qu'on ne pouvoit sans inhumanité avoir égard à une pareille priere. Cependant, comme elle craignoit de violer les Traités faits avec l'Espagne, elle chargea l'Ambassadeur de représenter au Commandant des Pays-Bas que c'étoit une injustice criante de refuser

un asyle à des gens qui ne cherchoient qu'à mettre à couvert leur conscience & leur liberté; qu'on devoit se souvenir des malheurs qui en étoient arrivés cinq ans auparavant, lorsque le Duc d'Albe avoit fait la même demande au nom du Roi son Maître; que le Comte de la Mark & plusieurs autres Seigneurs de Flandre avoient pris ce prétexte pour armer une flotte, s'emparer de la Brille, & exciter des troubles dans ces Provinces: qu'il étoit à craindre, si on vouloit user de la même sévérité envers les Flamands réfugiés en Angleterre, que le désespoir ne leur fit encore prendre un semblable parti. Cependant la Reine voulant faire voir combien elle étoit disposée à entretenir l'union entre les deux Couronnes, écrivit à tous les Gouverneurs des Côtes de ne recevoir dans les Ports du Royaume aucun des Réfugiés de Flandre, ni de ceux qui portoient les armes contre le Roi d'Espagne.

Les Confédérés délibéroient alors d'une grande affaire dans l'Assemblée des Etats. Ils sentoient bien qu'il n'y avoit point de paix à attendre qu'à

des conditions honteuses. Mais ils manquoient d'argent pour continuer la guerre, & ils avoient peu de troupe. Le seul reméde à tant de maux étoit de se mettre sous la protection de quelque Prince voisin assez puissant pour les soutenir. Les avis furent long-temps partagés sur le choix qu'on devoit faire. Les uns vouloient qu'on s'adressât aux Princes & aux Villes libres de l'Empire; d'autres inclinoient pour le Roi de France; d'autres penchoient pour la Reine Elisabeth. Ce dernier parti l'emporta. La conformité des Religions, la bonté des Ports d'Angleterre, la forme du Gouvernement, la puissance d'Elisabeth; tels furent les motifs qui déterminerent les Flamands à choisir la Reine d'Angleterre préférablement à tous les Princes de l'Europe. En conséquence de cette détermination on envoya des Ambassadeurs à Londres, pour terminer, s'il étoit possible, une affaire de si grande importance.

Elisabeth s'excusa d'accepter les offres des Flamands sur la crainte de se brouiller avec l'Espagne, & de donner de la jalousie à la France, &

ſur les grands frais auſquels cette guerre l'engageroit. La Reine ne rejetta cependant pas abſolument la propoſition des Etats. Elle fit dire à Champigny qu'il étoit temps enfin qu'on prît des meſures juſtes pour pacifier la Flandre avant que les Confédérés fuſſent reduits au dernier déſeſpoir ; ajoutant que ſi le Roi d'Eſpagne & ſon Conſeil négligeoient de profiter de cet avis, ils ne trouvaſſent pas mauvais, ſi pour ſa propre ſureté elle prenoit la Hollande & la Zélande ſous ſa protection, plutôt que de voir ces Provinces obligées de ſe donner à la France toujours ennemie de l'Angleterre. Ce fut avec cette réponſe qu'Eliſabeth congédia Champigny & les Députés des Etats. Elle leur permit auſſi de lever des troupes, & de faire des proviſions dans le Royaume. Cette Princeſſe envoya en même temps un Ambaſſadeur à Madrid pour porter Philippe II. à la paix, & pour lui offrir ſa médiation.

La flotte que l'Eſpagne avoit équipées pour ſervir contre la Flandre, aborda en Angleterre. Eliſabeth la

fit conduire à (*a*) Dunkerque où l'on débarqua les troupes & l'argent. Il s'éleva une furieuse tempête qui brisa entiérement cette flotte. La même chose arriva encore dans la suite. Il sembloit que la fortune eût résolu de se jouer toujours des forces maritimes que l'Espagne destinoit contre les Pays-Bas.

Ce fut dans ces circonstances que les Etats, comme s'ils eussent jouis d'une paix profonde, voulurent au milieu même de la guerre faire fleurir les beaux Arts & pourvoir à l'éducation de la jeunesse. Dans ce dessein ils fonderent l'Université de Leyde & y attacherent des grands revenus qu'ils tirerent du Domaine Ecclésiastique. Cette Université devint fameuse par le grand nombre des Etudians & des savans Hommes qui la composoient. Elle égala bientôt la réputation des plus célebres Académies de l'Europe.

Zirikzée étoit toujours investie; mais on trouva le moyen de faire en-

(*a*) Dunkerque appartenoit encore alors aux Anglois.

trer des vivres dans la Ville malgré tous les efforts des Espagnols. Ce fut pendant le temps qu'on étoit occupé à faire le Siege de cette Place importante que mourut Dom Louis de Requésens. Il avoit reçu de Philippe II. un pouvoir par écrit de se nommer un Successeur en cas qu'il s'y vît forcé par les circonstances : mais sa maladie fut si violente, & sa mort si précipitée qu'il ne put choisir personne pour remplir sa place. Le Conseil d'Etat s'empara de toute l'autorité, jusqu'à ce que la Cour eût nommé un nouveau Gouverneur.

1579

Les habitans de Zirikzée après avoir fait une longue & vigoureuse résistance, étoient sur le point de se rendre, lorsqu'un événement auquel on ne s'attendoit pas, occasionna en Flandre une nouvelle révolution. La Cavalerie Espagnole s'étoit révoltée faute de payement. Pour arrêter les courses que ces mutins faisoient dans les campagnes, Requesens avoit publié quelque temps avant sa mort un Edit par lequel il permettoit aux Paysans de prendre les armes & de répousser la force par la force. L'Infanterie ne tarda pas à sui-

vre l'exemple de la Cavalerie. Cet événement fut comme le signal d'une révolte générale, & on vit alors les troupes Espagnoles se lier avec les Protestans dont elles avoient auparavant juré la ruine. Le Comte de Mansfeld mit tout en usages pour engager les Séditieux à rentrer dans le devoir. Prieres, caresses, menaces, tout fut employé. On leur représenta le danger & la honte ausquels ils alloient exposer la Nation.
„ Que vous serviront, leur dit Mans-
„ feld, tant de travaux essuyés, tant
„ de gloire que vous avez acquise, si
„ après toutes ces guerres heureuse-
„ ment terminées, prêts à récueil-
„ lir le fruit de vos victoires, vous
„ vous en frustrez vous-mêmes par
„ une fierté hors de saison ? Peu de
„ temps suffira pour instruire le Prin-
„ ce de ce qui se passe, & pour sa-
„ tisfaire aux promesses qu'on vous
„ a faites. Ce court espace doit-il
„ donc vous couter tant à attendre ?
„ non, ce n'est point une valeur
„ fougueuse qui fait réussir les gran-
„ des entreprises. Il n'y a que la
„ constance qui en vienne à bout.
„ C'est la vertu propre des Espa-

„ gnols. C'eſt par-là qu'on les a vû
„ pénétrer heureuſement dans ces
„ Royaumes (*a*) éloignés, inconnus
„ à nos peres, lutter contre divers
„ obſtacles, & contre les incommo-
„ dités d'un climat étranger, & s'aſ-
„ ſurer enfin la poſſeſſion d'un Pays
„ où ils avoient été conduits par leur
„ valeur. Tout céde d'abord à l'ef-
„ fort des autres Nations; rien n'eſt
„ invincible à leurs armes : mais
„ bientôt ce premier feu ſe ralen-
„ tit : elles perdent enſuite avec
„ honte, & ſouvent après bien du
„ ſang répandu, ce qu'elles avoient
„ eu la gloire de conquérir. Qu'il
„ me ſoit permis de le dire, ſans
„ prétendre offenſer des Peuples ja-
„ loux, il ne faut pas aller bien
„ loin pour en trouver des exem-
„ ples. Souvenez-vous donc de vos
„ victoires, & de la fidélité que
„ vous avez jurée au meilleur de
„ tous les Maîtres. Ce ne ſont pas
„ ſeulement ſes intérêts, c'eſt la
„ cauſe de Dieu que ſoutient votre
„ Roi. Ne l'abandonnez pas dans

(*a*) Il veut parler de la Conquête du Mexique.

„ une louable entreprise, & en voulant poursuivre vos droits avec
„ trop de vivacité, ne réduisez pas
„ au désespoir des Peuples que la
„ force ou le repentir commencent à
„ ramener à leur devoir. Encore un
„ peu de constance. Un instant va
„ vous rendre avec usure ce que
„ vous demandez si justement, &
„ vous mériter de plus la gloire
„ d'avoir conquis & pacifié la Flan-
„ dre.

Ce discours ne fit aucune impression sur les esprits. Le soulévement devint général, & presque tous les Peuples de la Flandre eurent bientôt les armes à la main. Les Séditieux se rendirent maîtres de la Ville d'Alost, & en firent le Siege d'un Gouvernement Militaire qu'ils y établirent de leur autorité. Les Flamands craignirent que cette sédition ne cachât quelque complot contre leur liberté. Guillaume de Horn Gouverneur de Bruxelles, après avoir fait arrêter quelques membres du Conseil qu'on soupçonnoit d'être d'intelligence avec les Espagnols, publia un Manifeste dans lequel il avança que l'Espagne avoit formé le projet d'exter-

miner la Noblesse des Pays-Bas, pour exercer une cruelle tyrannie sur ces Provinces & y établir l'Inquisition. Ce Manifeste étoit suivi d'une protestation par laquelle les Etats du Brabant déclaroient qu'ils ne prétendoient préjudicier en rien aux droits de la Religion Catholique & du Roi ; que la nécessité seule de s'opposer aux injustes desseins des Espagnols les avoit forcés de prendre les armes ; qu'ils seroient toujours disposés à rendre l'obéissance qui étoit due au Souverain, dès qu'on cesseroit d'attenter à leur liberté.

Les Etats du Brabant, de la Flandre, du Haynaut, & de l'Artois se liguerent ensemble & renouvellerent l'arrêt de proscription porté contre les Espagnols & leurs Partisans. Le Clergé même entra dans cette ligue, & ne craignit pas de confondre ses intérêts avec ceux des nouveaux Sectaires ; tout le monde étoit persuadé que si on pouvoit une fois secouer le joug de l'Espagne, il ne seroit pas difficile entre Concitoyens d'accorder les disputes de Religion. Ceux des Espagnols qui étoient demeurés fidé-

les au Roi voulurent réprimer les Séditieux ; mais il n'étoit pas facile de réduire des hommes qui combattoient pour leur liberté. Les Etats offrirent de nouveau à la Reine d'Angleterre de prendre les Pays-Bas ſous ſa protection ; & comme il y avoit à craindre qu'Eliſabeth refusât d'y conſentir, on ſonda le Duc (*a*) d'Alençon, & on eut tout lieu de croire que ce jeune Prince accepteroit volontiers le parti qu'on lui propoſoit.

Alfonſe de Vargas ayant rallié autour de lui la Cavalerie diſperſée dans les environs de Bruxelles, ſe diſpoſa à marcher contre les Séditieux d'Aloſt. Il trouva leur armée entre Louvain & Tillemont. On combattit, & les rebelles furent vaincus. La plupart des Etudians de Louvain qui étoient ſortis de la Ville pour être ſpectateurs du combat, ayant eu l'imprudence de s'avancer un peu trop, furent maſſacrés par les Eſpagnols. Cette victoire ne fut pas capable de réduire les Séditieux.

(*a*) Frere de Henri III. qui regnoit alors en France.

Ils

Ils déclarerent qu'ils ne serviroient point pour l'Espagne qu'on ne les eût payés. Comme il étoit impossible aux Généraux Espagnols de rien entreprendre faute de troupes, ils prirent le parti de repasser l'Escaut & de rentrer dans le Brabant. Ils en partirent bientôt pour enlever Mastricht aux révoltés. Cette entreprise leur réussit, & répandit la terreur du nom Espagnol dans toute la Flandre.

Les vainqueurs prirent ensuite la route d'Anvers dans le dessein de s'emparer de cette Ville opulente & de s'y enrichir par le pillage. Les Habitans se défendirent avec courage. Mais ils furent contraints enfin de céder à la supériorité des ennemis. On passa au fil de l'épée plusieurs des principaux Bourgeois. La nuit empêcha les Espagnols de continuer le carnage. Ils laisserent reposer leur fureur jusqu'au lendemain. Dès que le jour parut, on égorgea avec la derniere inhumanité tout ce qui se trouva de Soldats Flamands & François. Après cela, les Espagnols ne penserent plus qu'à satisfaire leur avarice; le pillage dura trois jours; on ne s'amusa ni aux meu-

bles ni aux marchandises. L'argent seul fut l'objet des recherches, & pour en tirer de ceux qui n'en avoient point, ou pour découvrir celui qu'on avoit caché, il n'y eut sortes de tourments qu'on ne mit en usage. Les femmes furent suspendues en l'air toutes nues, ayant aux pieds des pierres d'un poids immense, les hommes attachés & étendus contre le plancher, abandonnés à la douleur & à la faim, éprouvant tout ce que la brutalité peut imaginer de plus honteux & de plus cruel; il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qu'on mettoit à la torture sous les yeux de ceux qui leurs avoient donnés le jour, & qu'on faisoit expirer dans les supplices. On prétend que les Espagnols tirerent d'Anvers par ces moyens barbares jusqu'à deux millions d'écus d'or, sans y comprendre les pierreries & les bijoux précieux. Le feu qu'on mit en différens quartiers de la Ville causa encore plus de dommage; des édifices immenses & magnifiques furent consumés par les flammes. C'étoit un spectacle bien triste de voir toute cette grande Ville en feu, & les Bourgeois surpris dans leurs maisons, obligés de se jetter par les

fenêtres pour éviter la fureur des flammes répandues de toutes parts. L'honneur des femmes courut peu de risque avec des hommes que l'amour du butin rendoit peu sensibles à toute autre sorte de plaisir.

Après le pillage d'Anvers, on vit dans la grande place de cette Ville des tables de jeu dressées, & de simples Soldats y perdre en un seul jour jusqu'à dix mille écus d'or. Les plus sages croyant qu'il n'y avoit pas de sureté pour eux à emporter leur proye hors de la Ville, firent faire des gardes d'épées & des poignards, des casques & cuirasses d'or massif qu'on couvroit de sandaraque, afin qu'on ne pût les distinguer à la couleur, mais les Orfévres mêlerent adroitement avec l'or une moitié d'airain & de cuivre, & reprirent ainsi sur leurs voleurs une partie de ce qu'on leur avoit enlevé. Les habitans d'Anvers ne se contenterent pas d'employer de pareils artifices contre leurs Tyrans. Tandis que les Espagnols fatigués de leur expédition étoient plongés dans un profond sommeil, on les égorgea dans leurs lits, & on jetta par les fenêtres leurs

cadavres qui se trouverent confondus avec ceux des habitans. C'est ainsi que la Flandre étoit depuis quelques années un affreux théatre où s'exécutoient les plus sanglantes tragédies.

Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, venoit d'être nommé Gouverneur des Pays-Bas. Aussitôt qu'il fut arrivé à Bruxelles, il écrivit aux Etats pour notifier son arrivée. „ Je suis venu, leur mandoit-„ il, dans le dessein de rétablir la „ tranquillité, de réprimer l'insolen-„ ce des troupes étrangeres, & de „ rendre à ces Provinces leurs immu-„ nités & leurs priviléges. En même temps il envoya ordre aux Généraux des troupes Espagnoles de suspendre tout acte d'hostilité. Ces lettres ne firent point changer de résolution aux Etats. Aigris plus que jamais par la maniere dont on avoit traité la Ville d'Anvers, ils songerent à se rendre maîtres de la Citadelle de Gand, & reprirent en même temps les Conférences commencées à Breda l'année précédente.

Les Etats, le Clergé & la Noblesse envoyerent leurs Députés, & après

bien des contestations, on convint qu'on commenceroit par oublier tout le passé ; qu'il y auroit désormais une paix solide & une amitié constante entre les Etats des différentes Provinces ; qu'on réuniroit toutes les forces des Pays-Bas pour chasser de la Flandre les Espagnols & toutes les troupes étrangeres ; qu'on tiendroit une Assemblée des Etats-Généraux où l'on régleroit tout ce qui avoit rapport au Gouvernement & à la Religion ; qu'on continueroit au Prince d'Orange la charge d'Amiral avec le Gouvernement de Hollande & de Zélande : que tous les monuments érigés à la honte du nom Flamand seroient renversés & détruits. Tels furent les principaux articles de la Pacification de Gand qui fut publiée dans le camp du Roi d'Espagne. On continua ensuite à presser le siege de la Citadelle. Comme la Garnison manquoit de vivres & de poudre, & qu'il n'y avoit point de secours à espérer, le Gouverneur se rendit après avoir fait une capitulation honorable : Les Etats se rendirent maîtres aussi de Tenremonde, de Cambrai & de la Citadelle de Valenciennes.

Comme les Espagnols par la prise d'Anvers barroient le commerce de l'Escaut, les Etats firent ouvrir les digues de Borcht, détournerent par-là le cours de la riviere, & ouvrirent un chemin aux habitans de Bruxelles & de Malines pour passer en Zélande. Il ne restoit plus aux Espagnols que la Frise & les Provinces voisines de l'Allemagne. C'étoit une clef qu'ils avoient pour rentrer dans les Pays-Bas à la premiere occasion; aussi, les Etats comprirent toute la nécessité de leur enlever cette ressource, & ils eurent le bonheur de réussir.

Quoique Dom Juan d'Autriche eût déclaré en arrivant en Flandre qu'il n'avoit que des desseins pacifiques, cependant on se défia toujours d'un Prince élevé en Espagne, & qui savoit aussi bien employer l'artifice que la valeur contre ses ennemis. D'ailleurs, le Prince d'Orange avertit les Flamands d'user de toutes les précautions possibles avec Dom Juan qui commençoit à marcher sur les traces de ses prédécesseurs, de ne jamais se désaisir de l'autorité qu'ils avoient en main, & de ne faire aucun traité avec le Prince que préa-

lablement les troupes Espagnoles & étrangeres ne fussent sorties des Pays-Bas. Il exhortois ensuite les Flamands à prendre des mesures pour la conservation de leurs droits, priviléges & libertés, qui devoient leur être plus chers que leur propre vie, & qu'ils étoient obligés de défendre jusqu'au dernier soupir.

„ Si Dom Juan, ajouta-t-il, est
„ bien intentionné pour vous, il
„ n'est pas nécessaire qu'il vienne ac-
„ compagné de tant de troupe : de
„ pareilles précautions sont un signe
„ évident qu'il cache de mauvais
„ desseins. Tenez-vous donc sur vos
„ gardes : il ne s'agit plus ni d'hon-
„ neur ni de devoir : ce sont autant
„ de vains noms dont on éblouit le
„ Peuple ; souvenez-vous toujours
„ que vos compatriotes sont deve-
„ nus à Mastricht & à Anvers, les
„ tristes victimes de la cruauté &
„ de la perfidie. Au reste, vous ne
„ devez point craindre ni la colere
„ ni l'indignation de la Cour d'Espa-
„ gne. Si après les indignes traite-
„ ments que vous avez essuyés, vous
„ veniez à sacrifier vos succès, on
„ attribueroit ce ménagement à vo-

„ tre foiblesse, plutôt qu'à votre res-
„ pect pour la personne du Roi. Je
„ connois le caractere des Souverains.
„ Ils ne perdent jamais le souvenir des
„ outrages qu'ils croient avoir reçus
„ de leurs Sujets. S'ils dissimulent
„ quelquefois leur ressentiment, c'est
„ qu'ils ne peuvent pour lors satisfaire
„ leur vengeance. Tous ceux qui sont
„ revêtus de l'autorité suprême, ne
„ craignent rien tant que d'être soup-
„ çonnés de foiblesse; aussi, lorsqu'ils
„ sont obligés de suspendre les châ-
„ timents, ils ne songent jour & nuit
„ qu'à trouver une occasion favora-
„ ble de faire éclater leur colere. „
Ces conseils acheverent d'indis-
poser les esprits contre la Cour d'Es-
pagne : ils envoyerent demander du
secours en France & en Angleterre,
tandis que le Prince d'Orange levoit
lui-même des troupes en Allemagne.
La crainte qu'eut Elisabeth de voir
les Flamands se jetter entre les bras
de la France, si elle venoit à les aban-
donner, détermina cette Princesse à
leur prêter quarante mille écus d'or
elle leurs en promit encore d'avan-
tage pour la suite, en les exhortant
de demeurer fideles à leur Souverain,

& tâchant de leurs persuader que les Espagnols seroient dans peu rappellés des Pays-Bas. Cette habile Princesse fit jouer tous les ressorts de sa Politique pour empêcher les François de s'établir dans la Flandre.

Dom Juan d'Autriche voyant qu'il n'étoit pas en état de tenir tête au parti des Confédérés, changea tout-à-coup de personnage. Ce Prince naturellement fier & hautain, devenu tout-à-coup traitable & populaire, déclara qu'il ne vouloit plus desormais agir que par le conseil des Flamands. Conduite qui parut d'autant plus suspecte aux personnes judicieuses, que ce jeune Prince n'étoit pas homme à se laisser conduire, quoiqu'il ne fut pas trop capable de gouverner par lui-même. Aussi, le comparoit-on à une lampe sans lumiere. Il fit avec les Etats un traité qui confirmoit la Pacification de Gand, & par lequel on resserroit dans des bornes très-étroites l'autorité du Gouverneur des Pays-Bas. Après la conclusion de ce traité, contre lequel le Prince d'Orange fit ses protestations, les Espagnols furent congediés, & emporterent les dépouilles des mal-

heureux Flamands. Ils prirent la route d'Italie, tous fiers d'avoir pillé & ravagé la Flandre.

Le traité qu'on venoit de conclure ne rendit pas la paix aux Pays-Bas. Dom Juan qui vouloit être aussi absolu que l'avoient été ses prédécesseurs, ne tarda pas à se brouiller avec les Confédérés. Il chercha à renouveller la guerre ; mais comme depuis le départ des Espagnols, il n'étoit resté en Flandre que les troupes Allemandes qu'on n'avoit pû renvoyer faute de payement, Dom Juan sentit bien qu'il lui seroit impossible de rien entreprendre avec un si foible secours. Il demanda au Roi d'Espagne qu'on lui fournît les moyens de réduire les Flamands. Philippe qui avoit lieu de craindre que son frere dont il connoissoit l'ambition, ne songeât à se faire une Souveraineté en Flandre, n'eut garde de le mettre en état d'exécuter ses desseins : cela n'empêcha pas Dom Juan de poursuivre ses ambitieux projets ; il entreprit de se rendre maître de plusieurs (*a*) Places importantes :

(*a*) De la Citadelle d'Anvers, de Bergop-

mais comme le ſuccès étoit douteux, & qu'il appréhendoit que ſi ſes deſſeins venoient à éclater, les Etats ne lui fiſſent un mauvais parti, il ſortit de Bruxelles & paſſa à Malines ſous prétexte de vouloir traiter avec les Allemands pour leur ſortie des Pays-Bas. Ne ſe trouvant pas encore aſſez éloigné, il ſe rendit ſur les Frontieres de la Flandre ſous prétexte, de recevoir la Reine (*a*) Marguerite qui alloit aux eaux de Spa. Le Prince, en paſſant par le Haynaut, fit ſur la Ville de Mons une tentative qui ne réuſſit pas. Il rabattit ſur Charlemont dont il ſe rendit maître, & ſurprit auſſi la Citadelle de Namur.

Dom Juan pour juſtifier de pareilles entrepriſes, publia qu'on avoit voulu l'enlever, lorſqu'il étoit à Malines, & le conduire en Zélande; il ajouta qu'il ne s'étoit emparé de quelques Villes que pour mettre ſa per-

---

zoom, de Breda, de Boſlduc, de Tolen, de Deventer, de Campen, de Ruremonde & de Tenremonde.

(*a*) C'étoit la femme de Henri IV. Roi de France, qui n'étoit pour lors que Roi de Navarre.

sonne en sureté. Les Etats députerent au Prince pour le prier d'effacer de son esprit des soupçons qui étoient sans fondement, & pour l'engager à revenir à Bruxelles. Dom Juan qui se croyoit déja maître d'Anvers, où il avoit des intelligences, se mocqua des propositions que lui firent les Députés des Etats, leurs dit en plaisantant qu'ils n'auroient bientôt plus besoin de Messagers; qu'il iroit lui-même en personne traiter avec eux, & qu'il auroit enfin dans le Brabant une place, où il pourroit être en sureté. On eut soin de le prévenir. Les Allemands qui pouvoient seuls favoriser ses desseins, étoient en marche pour se rendre à Anvers. On alla au-devant d'eux, & on les tailla en pieces sans autre formalité. Les autres troupes Allemandes qui étoient dans la Ville demanderent satisfaction & menacerent de renouveller les horreurs du dernier pillage. Les Bourgeois se croyoient déja perdus sans ressource, lorsque tout-à-coup on vit paroître quatre vaisseaux que le Prince d'Orange envoyoit au secours de la Ville. A peine eurent-ils tiré quelques coups de canon, que la terreur se ré-

pandit parmi les Allemands. Moins occupés du soin de se battre que de celui de se sauver, ils sortirent en foule, & sans s'amuser à demander le payement de ce qui leur étoit du, ils ne penserent qu'à mettre leur vie à couvert par une fuite honteuse. Ils ne se donnerent pas même le temps d'emporter leur bagage, & se retirerent à Breda & à Berghe.

Les Confédérés s'emparerent ensuite de plusieurs Places voisines, & écrivirent au Roi d'Espagne que c'étoit à Dom Juan qu'il falloit imputer le renouvellement de la guerre; qu'au lieu de travailler à faire sortir les Allemands des Pays-Bas, il les avoit engagés lui-même à y rester, & les avoit sollicité à se rendre maîtres d'Anvers; qu'il avoit pris le prétexte d'une conjuration imaginaire pour s'emparer de plusieurs Places, & pour replonger la Flandre en de nouveaux troubles; ils supplioient Sa Majesté d'ordonner à Dom Juan de se conformer en tout à la Pacification de Gand qui avoit été ratifiée par Sa Majesté même, & de ménager les intérêts & les Privilèges des Flamands ses Su-

jets fideles. Les Confédérés recon-noiſſoient toujours Philippe II. pour leur Souverain, & ne ſe regardoient point comme des rebelles, quoiqu'ils euſſent pris les armes pour s'oppoſer aux entrepriſes de la Cour d'Eſpagne.

Dom Juan fut inſtruit de ce qu'on avoit écrit au Roi, & vit avec douleur tous ſes projets s'évanouir en un inſtant ; pour ſe reconcilier avec les Etats, il fit des propoſitions qui ne furent pas acceptées. Les Confédérés lui enleverent Breda & Boſlduc, d'où ils chaſſerent toutes les troupes Allemandes. Après cette expédition, le Prince d'Orange paſſa à Anvers, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. Il ſe rendit enſuite à Bruxelles & y entra comme en triomphe. Il n'y reſta que quelques jours, & repartit pour Anvers, où du conſentement unanime de tous les Bourgeois, il fut proclamé Gouverneur de la Ville & du Brabant. Cette démarche excita la jalouſie des autres Seigneurs qui apprehenderent que ce Prince ne voulût ſe frayer un chemin au Gouvernement général des Pays-Bas. La Nobleſſe Flamande tint conſeil, & il fut

décidé qu'il falloit confier le commandement de toutes les Provinces à un homme qui secondât les vues des Confédérés. On jetta les yeux sur l'Archiduc Mathias, frere de l'Empereur Rodolphe II. & on le sollicita de passer en Flandre. Il se rendit aux instances des Seigneurs Flamands, & vint pour prendre possession de la place qu'on lui offrit.

Le Prince d'Orange & les Etats furent extrêmement piqués de ce qu'on avoit fait une pareille démarche sans les consulter. Comme il y avoit beaucoup de Protestans en Flandre, le Prince d'Orange sentit bien qu'il ne pouvoit y avoir d'union durable entre des gens qui pensoient si différemment sur la Religion, & il prévit que cette diversité de sentiments pourroit avoir des suites fâcheuses. Cependant il dissimula avec prudence l'affront qu'on venoit de lui faire, & il conseilla lui-même de députer à l'Archiduc, & de l'inviter à venir prendre les rênes du Gouvernement. Les Bourgeois de Gand excités sous main se souleverent contre les Seigneurs qui avoient appellé l'Archiduc. Celui-ci reconnut bientôt

qu'il n'y avoit que le Prince d'Orange qui fut véritablement maître dans la Flandre. Il auroit bien voulu sortir du mauvais pas où on l'avoit engagé; mais il se vit contraint d'accepter un Gouvernement qui ne lui donnoit presque aucun pouvoir, & de se déclarer pour le parti des Etats. Il se rendit à Anvers, où les habitans lui firent une entrée magnifique. Ensuite après l'avoir proclamé Gouverneur des Pays-Bas, en attendant que Sa Majesté Catholique en eut autrement ordonné du consentement des Etats-Généraux, ils ratifierent la Pacification de Gand, s'engagerent réciproquement tant Protestans que Catholiques à se soutenir mutuellement, & jurerent de ne jamais permettre qu'on vexât ou qu'on inquiétât ni les uns ni les autres, & qu'on fit la moindre breche à leurs libertés & priviléges. On déclara Dom Juan perturbateur du repos public, & on cita ses partisans à comparoître dans la quinzaine, faute de quoi ils seroient regardés comme proscrits & ennemis de la patrie.

Après avoir pris ces mesures, les Etats passerent avec Elisabeth un

traité par lequel on convint que Sa Majesté Britannique permettoit aux Flamands d'emprunter à Londres cent mille livres sterling, à condition qu'on rembourseroit cette somme dans un an, & que la Reine nommeroit telle Ville de Flandre qu'elle voudroit pour servir de caution; que Sa Majesté fourniroit mille chevaux & cinq mille hommes d'Infanterie qui seroient entretenus par les Confédérés; que le Commandant de ces troupes auroit séance dans les Etats, & qu'on ne prendroit aucune résolution concernant la paix ou la guerre sans le consulter; que les Flamands ne pourroient contracter aucune alliance que du consentement de la Reine, qui auroit la liberté d'y entrer, si elle le jugeoit à propos; qu'au cas que Sa Majesté mît une Flotte en mer, ils seroient obligés de lui fournir onze Vaisseaux bien équipés, dont le moindre ne seroit pas au-dessous de quarante tonneaux; que ces Vaisseaux obéiroient à l'Amiral Anglois, & seroient entretenus aux dépens de la Reine; enfin qu'ils n'accorderoient point de retraite aux Rebelles d'Angleterre; & que si les

Flamands traitoient avec la Cour d'Espagne, ils feroient en sorte que S. M. B. fût la maîtresse de faire confirmer ces articles en entier, ou du moins en partie.

Elisabeth qui prévit bien qu'on lui feroit un crime de favoriser des Rebelles, fit partir sur le champ pour l'Espagne un Ambassadeur qui étoit chargé de justifier auprès de Philippe la conduite de la Reine. Cet Ambassadeur représenta à S. M. C. qu'Elisabeth ne s'étoit déclarée en faveur des Flamands que pour ménager les intérêts de l'Espagne ; que cette Princesse avoit souvent averti le Roi & ses Ministres, & le Duc d'Albe d'avoir plus de douceur pour un Peuple libre, & de ne le pas mettre dans la nécessité de manquer à son devoir ; que la liberté étoit l'objet des vœux de tous les hommes, & qu'elle étoit sur-tout desirable en matiere de Religion, puisque la foi ne s'insinue point par la force, & que le joug le plus insupportable est celui qu'on veut imposer aux consciences ; que la Reine d'Angleterre avoit tout mis en usage auprès du Prince d'Orange & des autres Réformés de Flandre pour les engager à

mettre bas les armes, à chercher la paix & à rendre à S. M. C. l'obéissance qui lui étoit due ; qu'elle ne disconvenoit point de les avoir assistés d'argent & de Soldats, mais qu'elle n'avoit point en vue de favoriser la révolte ; que tout son but étoit de donner le temps au Roi & à ses Ministres de connoître leurs véritables intérêts, de se relâcher de leur premiere sévérité, & de prendre les voyes convenables pour appaiser ces troubles ; que la Reine avoit cherché aussi à empêcher que le désespoir ne fit prendre aux Flamands des résolutions qui ne pouvoient manquer de leur être funestes, en allant se jetter entre les bras de quelque Prince étranger ; qu'après avoir averti plusieurs fois S. M. C. des desseins qu'ils formoient pour cela, la Reine avoit jugé que son devoir & sa propre sureté exigeoient qu'elle arrêtât sur le bord du précipice des gens que le désespoir y alloit plonger, & qu'elle veillât à la conservation d'un Peuple malheureux, puisque ceux qui y étoient le plus intéressés s'en mettoient si peu en peine.

L'Ambassadeur ajouta qu'on avoit intercepté des lettres de Dom Juan

qui faisoient foi des sourdes pratiques par lesquelles les Espagnols de concert avec la Reine d'Ecosse, cherchoient à troubler ses Etats, comme si leur dessein étoit non-seulement d'anéantir la Flandre, mais d'envelopper encore l'Angleterre dans sa ruine; que malgré de si justes sujets de mécontentement, elle ne songeoit qu'aux intérêts de S. M. C. qu'elle la prioit en conséquence d'empêcher les Flamands de secouer entiérement le joug de la soumission, de leurs rendre ses bonnes graces, de leurs accorder un pardon général de tout le passé, de confirmer leurs libertés & leurs Priviléges, d'avoir soin que ceux qui les gouverneroient à l'avenir se conformassent en tout au dernier accommodement, de rappeller Dom Juan des Pays-Bas, & de choisir quelqu'un pour le remplacer; que si le Roi vouloit exécuter ce qu'on lui proposoit, il seroit peut-être facile d'appaiser les troubles & de faire rentrer les Flamands dans le devoir; mais que si les conseils salutaires qu'elle lui donnoit ne pouvoient changer sa premiere résolution, & qu'il fût toujours disposé à

employer la violence, elle lui déclaroit que conformement aux Articles du dernier traité, elle assisteroit les Flamands de tout son pouvoir.

Philippe fut très-sensible à un pareil procédé ; mais il dévora son chagrin, & manda à Elisabeth qu'il la prioit de continuer dans les bonnes dispositions où elle étoit pour la paix, & de ne pas prêter l'oreille aux faux rapports qu'on pouvoit lui faire contre un Prince qui faisoit profession d'être son ami : il ajouta que dans peu il donneroit des ordres qui prouveroient aux Flamands & aux Princes voisins l'envie qu'il avoit de leur faire plaisir. Je n'examine point si la Reine d'Angleterre étoit excusable d'appuyer la révolte des Pays-Bas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Elisabeth ne se détermina à secourir la Flandre qu'après avoir fait tous ses efforts pour réconcilier ces malheureuses Provinces avec le Roi d'Espagne. Philippe II. ne dut s'en prendre qu'à lui-même si les Princes voisins chercherent à entretenir dans ses Etats le feu de la rébellion. Le Monarque Espagnol se

persuada faussement que la Religion l'obligeroit de faire égorger ses Sujets, la Reine crut que sa conscience lui ordonnoit de s'intéresser en faveur d'un Peuple opprimé.

L'Archiduc Mathias après avoir fait son traité avec les Etats, vint à Bruxelles accompagné du Prince d'Orange qui fut déclaré Lieutenant-Général du nouveau Gouverneur. Dom Juan de son côté publia un écrit par lequel il prétendoit prouver que la démarche de l'Archiduc étoit contraire au serment que les Etats avoient fait ; quelle tendoit à troubler la paix des Provinces & attaquoit manifestement l'autorité du Roi. En même temps il assembla des troupes dans le Duché de Luxembourg, & se prépara à la guerre. Ce Prince avoit reçu depuis peu de nouveaux secours. Alexandre (*a*) Farnese étoit venu le joindre à la tête de plusieurs Régiments Espagnols & Italiens tirés de la Lombardie. Le Comte de Mansfeld lui avoit aussi

(*a*) Il étoit fils d'Octave Duc de Parme & de la Princesse Marguerite qui avoit été Gouvernante des Pays-Bas,

amené quelques troupes Françoises ; en sorte que toute son armée en y comprenant les levées qu'il avoit fait faire en Franche-Comté & en Allemagne montoit à seize mille hommes de pied & à deux mille chevaux. Dom Juan faisoit porter devant lui l'étendart Royal sur lequel étoit peinte une Croix accompagnée d'une Devise Latine dont le sens étoit (*a*) que comme Dom Juan avoit été vainqueur des Turcs en mettant sa confiance dans la Croix, aidé du même secours, il triompheroit encore des hérétiques.

A la tête de cette armée Dom Juan publia un Manifeste par lequel il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que, parce qu'il s'y étoit vû forcé pour défendre la Religion contre les attentats de l'hérésie, & pour soutenir l'autorité du Roi dans les Pays-Bas, promettant de grandes récompenses à ceux qui voudroient suivre son parti. Les Etats par un autre écrit entreprirent de se justifier sur ces deux

---

(*a*) *In hoc signo vici Turcos, in hoc signo vincam hæreticos.*

chefs d'accusation. Ils assiégerent ensuite Ruremonde & Weert. Dom Juan envoya des troupes au secours de ces deux Places, & en fit lever le Siege. Les Etats contens d'avoir opposé une armée à ce Prince, & aussi tranquilles au milieu de la guerre que s'ils avoient été dans une paix profonde, perdoient le temps à délibérer mal-à-propos sur les affaires du Gouvernement. Ils étoient maîtres d'Anvers, de Bergopzoom, de Tertolen, de Steemberghen, de Breda, de Bosleduc & de toutes les Places des environs. Ils avoient fait raser les Châteaux de Gand & d'Utrecht, les Citadelles de Lille, de Valenciennes, d'Aire, de Bethune & de Bapaume ; & ils comptoient que toutes ces Villes resteroient constamment attachées à leur parti. Arras avoit accédé à la Confédération. Ils venoient de payer aux vieilles troupes toutes les sommes qui leur étoient dues. Après avoir pris toutes ces mesures, ils se reposoient tranquillement sur la force de tant de Villes dont ils se croyoient assurés, négligeant toutes les autres précautions, & s'amusants au milieu du plus grand feu de la

la guerre à faire des réglements qui ne pouvoient convenir que dans la paix. Leur armée qui étoit dans le voisinage de Namur passa tout l'hiver sans en venir à aucune action considérable. On se contenta de se rendre maître de Bovines sur la Meuse & on prit le Château de Delpontin.

Le Prince d'Orange vouloit qu'au lieu de soutenir les efforts des ennemis on allât les attaquer eux-mêmes, sans quoi les Villes Confédérées se rebuteroient d'une guerre à laquelle on ne verroit point de fin, & deviendroient aussi disposées à subir le joug du plus fort qu'elles avoient d'abord fait paroître d'ardeur pour recouvrer leur liberté. Mais les Etats ne cherchoient qu'à traîner les affaires en longueur & à gagner du temps jusqu'au retour des Députés qu'ils avoient envoyés en Espagne.

Pendant ce temps-là Dom Juan reçut une Bulle du Pape par laquelle S. S. accordoit au Prince & à tous ceux qui suivoient son parti une entiere rémission de leurs péchés. Animé par cette faveur du Pontife, Dom Juan range ses troupes dans les campagnes de Namur, résolu d'en-

trer dans le Brabant. Les Flamands de leur côté se mettent en bataille à dessein de lui fermer le passage. On ne tarda pas à en venir aux mains. Le combat se donna auprès de la petite Ville de Giblou. Les Espagnols furent vainqueurs. Dom Juan se rendit maître ensuite de Louvain, de Tillemont & de Sichem. Il n'y eut que cette derniere Ville qui fit une vigoureuse résistance. Elle fut emportée d'assaut : mais les Assiégeans perdirent beaucoup de monde. Dom Juan s'en vengea de la maniere la plus cruelle. Il fit pendre le Gouverneur avec tous les Officiers de la garnison. Tout ce qui tomba sous la main des Espagnols soldats & habitans fut massacré ou précipité dans la riviere voisine. La Ville de Nivelle fut aussi assiégée. Le Gouverneur de cette Place, après avoir soutenu courageusement quatre assauts consécutifs, & voyant qu'il n'y avoit aucune espérance de secours, fit une Capitulation honorable, qui fut assez bien observée d'abord par respect pour la personne de Dom Juan qui étoit présent : mais a peine ce Prince se fut retiré que toute la rage des Assiégeans

tomba sur les blessés & sur les malades, & on égorgea ces malheureux que la guerre avoit épargnés. Quantité de Places (*a*) se rendirent aux Espagnols. Dom Juan fit sur Mastrich une tentative qui ne réussit pas. Les Anglois qui étoient dans cette Place empêcherent qu'elle ne fut livrée aux ennemis.

Les Députés que les Etats avoient envoyés en Espagne apporterent la réponse de S. M. C. Philippe supposoit dans sa lettre que les Confédérés s'étoient engagés à rétablir en Flandre la Religion Catholique sur le même pied où elle étoit dans ces Provinces du vivant de l'Empereur Charles-Quint. Cet article étoit directement contraire à la Pacification de Gand que Dom Juan avoit promis d'observer, & qui avoit été confirmée par S. M. C. Ainsi les Etats jugerent que ni Philippe, ni le Prince ne vouloient point s'en tenir à cette Pacification, & qu'ils ne cherchoient qu'un prétexte d'y donner atteinte. Ils prirent donc la réponse du Roi pour

(*a*) Roeux, Soignies, Bins, Beaumont, Walcourt, Maubeuge.

une dénonciation de guerre : de sorte que la Députation des Etats ne servit qu'à faire connoître aux Flamands qu'il n'y avoit point d'accommodement à espérer avec la Cour d'Espagne.

Après la bataille de Giblou, l'Archiduc & le Prince d'Orange persuadés que Dom Juan ne manqueroit pas de venir attaquer Bruxelles, avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siege. Ils envoyerent aussi une forte garnison à Malines, & lorsqu'ils eurent pris tous leurs arrangements pour la défense de ces Places, ils s'en retournerent à Anvers. Ce fut à peu-près dans ce temps-là qu'Amsterdam embrassa le parti des Confédérés. Cette Ville si riche & si puissante avoit toujours été contraire aux Protestans. Les Cordeliers par leurs exhortations continuelles avoient toujours empêchés les habitans de secouer le joug de la domination Espagnole : mais le Prince d'Orange vint enfin à bout de gagner les principaux Bourgeois, & de leur faire accepter la Pacification de Gand. Ce fut alors que les Protestans résolurent de se venger. Ils

courent aux armes, chassent de la Ville les Ecclésiastiques & les Moines, pillent les Eglises, brisent les statues & les images, & abolissent entiérement l'exercice de la Religion Romaine. Cette révolution qui fut peut-être alors avantageuse au Prince d'Orange, lui attira bien des ennemis & lui fit beaucoup de tort dans la suite.

Dom Juan de son côté ne s'endormoit pas. Après avoir manqué Mastricht, il pensa à faire le siege de Philippeville. On ouvrit la tranchée. Le Prince montroit l'exemple, portant des fascines & travaillant comme le dernier Soldat. Il se fatigua tellement qu'il contracta une maladie qui contribua beaucoup à sa mort. Les Assiégés se défendirent courageusement; mais un Gentilhomme François, & le Gouverneur même de la Place conseillerent à la Garnison de se rendre, & les Flamands y consentirent enfin. La maladie de Dom Juan ne lui permit pas de rester à l'Armée & il retourna à Namur. Le Prince de Parme son Lieutenant entra dans le pays de Limbourg, & se rendit maître d'abord de quelques petites Places, &

ensuite de la (*a*) Capitale du Pays. Valckembourg ne tarda pas à se rendre ; on força la Ville de Dalem qui fut mise à feu & à sang. Après ces expéditions, Alexandre de Parme partagea son Armée avec Octave de Gonzague. Celui-ci alla ravager les environs de Bruxelles & de Mons, espérant que les intelligences qu'il avoit dans Malines feroient quelques mouvements en sa faveur ; mais il fut trompé dans son attente. Les Etats mirent en même temps des troupes nombreuses en campagne, & Gonzague fut contraint de se retirer après avoir été battu. Les Espagnols abandonnerent donc toutes les petites Places qu'ils venoient de prendre. Ils jetterent des troupes dans Louvain, dans Leewe & dans Nivelle, & allerent camper sous Tillemont. Il y eut une action auprès de Boslduc, où l'avantage fut assez égal de part & d'autre.

Le Duc (*b*) d'Anjou qui aspiroit

(*a*) Cette Capitale s'appelloit Limbourg.

(*b*) C'étoit celui qu'on appelloit auparavant le Duc d'Alençon, & à qui les Flamands avoient fait des propositions, comme je l'ai dit ailleurs.

depuis long-temps à se faire un Etablissement dans les Pays-Bas, députa quelques Seigneurs aux Etats pour leur offrir sa personne, ses amis & son crédit. On se contenta de répondre aux Envoyés qu'on verroit le Prince avec plaisir. Le Duc d'Anjou avoit déja levé six mille hommes d'Infanterie & mille de Cavalerie : mais comme ces troupes n'étoient point payées, on ne sauroit exprimer le dégât qu'elles firent de toutes parts. Le Roi de France qui souhaitoit ardemment de voir son frere hors du Royaume, fermoit les yeux sur de pareils désordres. Enfin les François entrerent en Flandre moins en amis, qu'en ennemis cruels portants partout le ravage.

L'arrivée du Duc d'Anjou ralentit un peu les progrès de Dom Juan. Celui-ci pour empêcher que les Flamands ne prissent des liaisons plus étroites avec la France, publia aussitôt les derniers ordres qu'il avoit reçus de la Cour d'Espagne, & par lesquels ce Prince étoit revêtu de toute l'autorité du Roi, qui lui donnoit le pouvoir d'accorder une amnistie générale, à condition qu'on met-

troit les armes bas dans l'espace de vingt jours, qu'on établiroit solidement la Religion Catholique en Flandre, & qu'on se soumettroit de bonne foi à l'obéissance de S. M. C. En même temps pour donner quelque satisfaction aux Etats, Dom Juan assura de nouveau qu'il étoit résolu de faire sortir les troupes étrangeres des Pays-Bas; & afin de justifier ses promesses par sa conduite, il congédia les François qui servoient dans son armée: mais ce ne fut que parce qu'ils lui étoient devenu suspects depuis que le Duc d'Anjou avoit mis le pied dans les Pays-Bas.

Cependant l'Empereur Rodolphe sur les instances de Philippe II. nomma des Ambassadeurs pour travailler à un accommodement entre la Cour d'Espagne & les Etats de Flandre. Ces Plénipotentiaires étoient les Electeurs de Treve & de Cologne, l'Archevêque de Saltzbourg, le Duc de Baviere & le Comte de Schwartzenbourg. Ce dernier partit avant ses collegues, & se rendit en Flandre. Après qu'il eut fait part aux Etats des bonnes intentions de S. M. I. & déploré la situation funeste où leurs di-

visions les avoient réduits, il insista principalement sur deux chefs, savoir le rétablissement de la Religion Romaine, & l'obéissance due à leur Souverain. Les Etats prirent cette occasion de publier un long écrit dans lequel ils prétendoient prouver que par la Pacification de Gand, ils avoient satisfait autant qu'il étoit possible à ces deux articles; mais qu'il ne dépendoit pas d'eux de rétablir la Religion sur le même pied ou elle étoit du vivant de l'Empereur Charles-Quint; qu'on ne pourroit tenter cette entreprise sans rallumer le flambeau de la guerre civile; que toutes les Provinces & principalement la Hollande & la Zélande ne consentiroient jamais à se soumettre au joug de l'Inquisition. On se plaignoit ensuite de Dom Juan & des Ministres d'Espagne, qui en donnant au Roi de pernicieux conseils avoient forcé les Flamands de recourir aux moyens les plus violens pour la conservation de leur liberté.
„ Nous supplions l'Empereur, ajou-
„ toient-ils, de prendre compassion
„ de ces malheureuses Provinces qui
„ font une portion assez considérable

„ de l'Empire, d'employer cette au-
„ torité que Dieu lui a mise en main
„ pour éteindre l'incendie allumé par
„ la guerre civile, & empêcher qu'il
„ ne fasse de plus grands ravages,
„ pour établir en Flandre une paix
„ juste & solide, & pour affermir
„ en ce pays la Religion Catholique
„ & l'autorité du Roi. „

Les Etats publierent ensuite à Anvers une ordonnance qui confirmoit de nouveau la Pacification de Gand, & qui enjoignoit à tous les Flamands de l'observer avec exactitude. Mais comme on défendoit l'exercice de la Religion Prétendue-Réformée, excepté dans les Provinces de Zélande & de Hollande, ce nouveau Réglement ne put avoir son effet; parce que le nombre des Protestans étoit devenu trop considérable, & qu'on avoit besoin de leur secours pour se soutenir contre les entreprises de l'Espagne. On cita tout le Clergé d'Anvers pour jurer l'observation de la derniere ordonnance. Les Prélats prêterent serment sans difficulté; mais les Jésuites refuserent d'obéir, & furent chassés de la Ville. Les Cordeliers voulurent faire aussi quelque

résistance. Sur quarante il y en eût vingt qui se soumirent : les autres persisterent dans leur refus & eurent le même sort que les Jésuites. Cet événement réveilla la haine qu'on avoit déja contre les Cordeliers. Un des plus fameux Prédicateurs de leur Ordre ne contribua pas peu aussi à rendre ses Confreres odieux. Il lui étoit échappé plus d'une fois des traits satyriques dans ses Sermons contre les Etats & la Noblesse de Flandre : on lui reprochoit aussi l'établissement d'une Congrégation de Dévotes, auxquelles il avoit donné certains Réglements secrets qui paroissoient blesser la pudeur. Ce déchaînement universel eut des terribles suites pour les Cordeliers. Quelques-uns des Freres Laïcs, qui étoient mécontents de ces Religieux, les accuserent devant les Magistrats des crimes les plus abominables. On les arrêta, & on instruisit leur Procès. Plusieurs se trouverent coupables, & il y en eut trois qui furent condamnés au feu, & trois autres à être fouettés par les carrefours. On ne les traita pas à Gand avec moins de rigueur. Quatre Cordeliers & un

Augustin convaincus du même crime furent brulés en Place publique. Il y en eut plusieurs de condamnés au fouet, & on chassa de la Ville les quatre Ordres Mendians. Comme on n'avoient rien à reprocher, aux Jesuites du côté des mœurs, leur expulsion d'Anvers fut le seul châtiment qu'on leur infligea.

L'Empereur ayant convoqué la Diete à Wormes, l'Archiduc y députa le sieur de Sainte Aldegonde qui déclama vivement contre la tyrannie des Espagnols. Il implora le secours de tous les Membres de l'Empire, & leur répésenta, que l'incendie qui s'étoit allumé en Flandre les menaçoit eux-mêmes, si l'on ne prenoit soin d'en arrêter les progrès. Les Etats de leur côté résolurent de pousser vigoureusement la guerre contre Dom Juan. Elisabeth leur fournit des secours d'argent qu'ils employerent à lever des troupes. Ce fut alors que les Catholiques qui s'imaginerent que le Prince d'Orange songeoit à détruire la Religion Romaine, firent un nouveau parti, afin de se précautionner contre les entreprises des Protestans.

Lorsque le Duc d'Anjou fut arrivé

en Flandre, ce Prince publia un Manifeste dans lequel il déclara que son dessein n'étoit point de prendre la défense d'un Peuple révolté contre son Maître légitime, mais qu'il n'avoit en vue que d'entretenir la paix & l'union entre les Provinces Confédérées, de corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, de décharger les Flamands de toutes les impositions onéreuse, & de les rétablir dans la possession de leurs privilèges. Il prénoit le Ciel à témoin que ce n'étoit ni l'avarice ni l'ambition qui lui avoient fait prendre les armes, que la vue seule de son devoir, & le desir de soulager un Peuple malheureux étoient les seuls motifs qui le déterminoient à faire la guerre; & il invitoit tous ceux qui voudroient le servir dans un projet si louable à venir partager avec lui les avantages & la gloire qui étoient inséparables d'une pareille entreprise. Il est rare que les Souverains agissent par de semblables motifs. Aussi leur conduite ne s'accorde gueres avec tous ces beaux sentiments qu'ils étalent dans leurs Manifestes.

Le Duc & les Etats conclurent un traité dont voici les principaux articles : Que le Prince prendroit la défense des Pays-Bas, & seroit déclaré Protecteur de la liberté Belgique ; qu'il partageroit à la tête des Armées le nom & l'autorité de Général avec les Etats représentés par celui qu'ils nommeroient à cet effet, & qui dans l'absence du Prince auroit seul le commandement ; que le Gouvernement de toutes les Provinces resteroit entre les mains des Etats, à condition qu'ils s'engageroient à ne point choisir d'autre Maître que le Duc d'Anjou, en cas qu'ils eussent envie de se soustraire entierement à la domination Espagnole ; que le Prince garderoit toutes les Conquêtes qu'il feroit au-delà de la Meuse, & que celles d'en-deça appartiendroient aux Etats ; qu'il regarderoit comme ses ennemis tous ceux qui auroient été proscrits par les Confédérés, surtout les Espagnols & leurs partisans.

Cependant les troupes s'assembloient en grand nombre sur la frontiere, & comme la licence regnoit également dans l'Armée des Fran-

çois & dans celle des Espagnols, le pays voisin étoit exposé chaque jour à ressentir les effet de l'avarice & de la brutalité du Soldat. On rapporte à ce sujet deux traits qui méritent d'avoir place en cette Histoire. Le Capitaine Pont, François, avoit son logement au Village de Becourt chez un riche Laboureur nommé Jean Miller qui avoit trois filles fort belles. L'aînée qui surpassoit encore ses sœurs en beauté, avoit grand soin que rien ne manquât au Capitaine. Les attentions de cette aimable Villageoise donnerent occasion à l'Officier François de la considérer attentivement. Il fut épris de ses charmes, & ne songea plus qu'aux moyens de satisfaire sa passion. Un jour qu'il étoit à table avec plusieurs de ses camarades il pria le pere & la fille de se joindre à la compagnie. La proposition fut acceptée. Vers le milieu du repas, lorsque le vin commençoit à ajouter de nouvelles forces à l'amour, le Capitaine demanda en badinant à son hôte s'il vouloit lui donner sa fille en mariage. Le Laboureur qui ne manquoit pas de bon sens, comprit aussi-tôt dequoi il s'agissoit. Il répondit le plus hon-

nêtement qu'il lui fut possible, & s'excusa sur l'inégalité des conditions; mais l'Officier entrant en fureur & faisant des jurements affreux le jetta rudement hors de la salle. La jeune fille suivoit son pere, mais elle fut retenue par quelques Soldats, & malgré ses cris & ses larmes le Capitaine lui fait le plus sanglant des outrages, & la livre ensuite à la brutalité de ses camarades. Ils se remettent ensuite à table, & forcent cette jeune fille à venir s'asseoir avec eux. Comme elle avoit des sentiments au-dessus de sa condition, elle ne s'amuse point à pleurer son malheur, & ne s'occupe que du soin de sa vengeance; mais elle dissimule son ressentiment & paroît d'un air gai, comme si elle eût été insensible à l'affront qu'elle venoit de recevoir. Il lui fallut essuyer tous les insolens discours qu'on doit attendre d'une troupe de gens sans pudeur. Toujours attentive à son projet, elle saisit le moment que le Capitaine est tourné vers un de ses gens qui lui parloit à l'oreille pour lui percer le cœur d'un coup de couteau.

Après cette action elle renverse la

table, & tandis que les Soldats sont autour de leur Capitaine, elle sort, court à son pere, lui raconte ce qui vient d'arriver & l'exhorte à prendre la fuite. Ne voulant pas survivre à son deshonneur, elle attend avec intrépidité les Soldats qui la poursuivent. Ils la saisissent & l'attachent à un arbre dans le dessein de la faire mourir à coups d'Arquebuse. Cette courageuse fille après avoir recommandé son ame à Dieu s'adresse à ses Bourreaux & leur dit : „ Tirez, bar„ bares, après les indignes traite„ ments que j'ai essuyés de votre part, „ je recevrai comme un présent la „ mort que vos coups vont porter „ dans mon cœur. Le Ciel qui vient „ de me venger par la perte de votre „ Capitaine, ne laissera pas non plus „ cette derniere horreur impunie. „ L'événement justifia cette prédiction ; car le pere ayant été instruit du sort de sa fille, ce dernier coup mit le comble à son désespoir. Il fit prendre les armes à tous les Paysans des environs & ils massacrerent non-seulement ces furieux, mais encore quatre Compagnies Françoises dont il ne resta pas un seul homme. L'autre trait

n'eſt pas moins atroce, mais il eut un ſuccès tout différent. Un Capitaine Eſpagnol d'une ancienne Nobleſſe, étoit logé proche Lille chez un Avocat qui avoit une fille d'une rare beauté. L'Officier en fut épris, & ayant trouvé moyen de la tirer un jour à l'écart, il ſe mit en devoir de lui faire violence, mais cette vertueuſe fille ſe ſaiſit du poignard de l'Eſpagnol, & lui enporta un ſi furieux coup qu'il tomba par terre baigné dans ſon ſang ; comme ſa bleſſure étoit mortelle, il demanda un Confeſſeur, & après lui avoir fait l'aveu de ſon crime, pénétré du plus vif repentir il pria qu'on lui amenât cette jeune fille. On la fit venir & le mourant lui dit : „ j'aurois pû me contenter d'obtenir de vous avant que de „ mourir le pardon de l'outrage que „ vous avez reçu de moi ; mais il m'a „ paru que je devois réparer ma faute „ d'une façon plus convenable. Puiſ„ que mon crime & votre vertu m'ont „ mis hors d'état de pouvoir vous „ offrir ma perſonne, recevez du „ moins avec le nom de mon épouſe „ que je vous donne, le préſent que „ je vous fais de tous mes biens. Ceux

„ qui sauront l'affront que vous avez
„ été sur le point de recevoir, appren-
„ dront en même temps qu'un maria-
„ ge honorable a été le prix des ef-
„ forts que j'ai faits pour vous désho-
„ norer. „ Il épousa ensuite la fille
& expira un instant après.

Trente mille hommes composoient l'Armée des Confédérés. Celle des Espagnols n'étoit pas moins nombreuse. Dom Juan qui se portoit un peu mieux, se mit à la tête de ses troupes, & vient se présenter devant les ennemis qui campoient entre Lière & Herentals. Il y eut une action des plus vives qui dura depuis le matin jusqu'au soir. La chaleur étoit (*a*) si grande que la plupart des Soldats furent obligés de tirer leurs chemises & de combattre tous nuds. L'Armée Espagnole fut défaite & laissa environ neuf cents hommes sur le champ de bataille. Le nombre des morts fut un peu moindre du côté des Confédérés. Dom Juan dont la santé s'affoiblissoit de jour en jour se retira aux environs de Namur, &

(*a*) C'étoit le premier d'Août 1578.

alla camper sur les bords de la Meuse ; pour attendre les troupes qu'on devoit lui envoyer d'Allemagne. La Ville d'Arschot fut surprise par les Flamands qui taillerent en pieces la Garnison, pillerent la Place, & l'abandonnerent ensuite pour aller rejoindre leur Armée. A peine en étoient-ils sortis que quelques troupes Espagnoles y rentrerent, comme si elles fussent venues au secours, firent main-basse sur tous ceux des habitans qui oserent se mettre en défense, enleverent le peu qui avoit échappé aux recherches des Flamands, & mirent enfin le feu à la Place. Le Duc d'Anjou s'empara des Châteaux du Sart & de la Motte. Genap & Nivelle se rendirent par Capitulation.

Les Protestans dont le nombre s'étoit fort augmenté dans toute la Flandre présenterent une Requête à l'Archiduc & aux Etats, par laquelle ils demandoient qu'on leur accordât le libre exercice de leur Religion. Ils apportoient les raisons qui les avoient engagés à se séparer de l'Eglise Romaine, & se déchaînoient surtout contre la cruauté du Duc d'Albe, qu'ils accusoient d'avoir fait mourir jusqu'à

dix-huit mille perſonnes par la main du Bourreau. Dom Louis de Requeſens n'étoit pas plus épargné. On ne lui reprochoit pas d'avoir employer le fer, mais l'exil & les proſcriptions pour opprimer un Peuple innocent. Ils s'efforçoient de montrer par pluſieurs raiſonnements qu'on peut ſouffrir deux Religions différentes ſans intéreſſer la tranquillité publique; ce qu'ils prouvoient par l'exemple des premiers Chrétiens & des Empereurs, ſurtout des quatre derniers qui avoient gouverné l'Allemagne, ſans parler de pluſieurs autres Princes; & du Pape lui-même qui permettoit aux Juifs d'avoir des Synagogues juſques dans Rome.

L'Archiduc & les Etats jugerent qu'il falloit donner quelque ſatisfaction au Peuple, qui dans preſque toutes les Villes de Flandre ſe trouvoit imbu des nouvelles opinions. Il fut donc décidé qu'on accorderoit la liberté de conſcience, à condition qu'elle n'auroit lieu que dans les Villes qui voudroient en jouir. L'Edit qui fut publié à cette occaſion contenoit trente-ſix Articles, dont aucun n'étoit contraire à la Pacifica-

tion de Gand. En conséquence de cet Edit, on assigna des Temples aux Protestans dans plusieurs Villes (*a*) de Flandre.

Les Plénipotentiaires nommés par l'Empereur, le Roi de France & la Reine d'Angleterre pour ménager un accommodement entre les Peuples des Pays-Bas & la Cour d'Espagne, ne purent jamais rien gagner sur l'esprit de Dom Juan d'Autriche. Ce Prince persista long-temps à ne vouloir écouter aucune proposition, que les Etats ne se fussent engagés préalablement à ne point souffrir en Flandre l'exercice de la Religion Protestante, à mettre les armes bas, & à renvoyer le Prince d'Orange en Hollande. Persuadé que les Etats faute d'argent ne pourroient pas entretenir long-temps les troupes étrangeres qu'ils avoient prises à leur service, Dom Juan résolut de les épuiser en traînant la guerre en longueur. Il s'éleva de nouveaux troubles en Flandre dans le temps même

(*a*) A Anvers, à Bruxelles, à Malines, à Berghe, à Breda, à Lière, à Bruges à Ypres, dans toute la Frise & la Gueldre.

qu'on tenoit des conférences pour tâcher de procurer la paix à ces malheureuses Provinces.

La plupart des Gantois qui étoient Protestans se porterent à toutes sortes d'excès contre les Catholiques. Personne n'observoit moins exactement qu'eux la Pacification qui portoit le nom de leur Ville. Bien plus, ils refusoient de fournir aux contributions qu'on levoit sur toutes les Villes de Flandre, & sembloient par cette conduite vouloir se soustraire, non-seulement à la domination Espagnole, mais même à l'obéissance qu'ils devoient aux Etats. Ils engagerent Bruges & Ypres dans leur parti, & y mirent des Gouverneurs, aussi-bien que dans les Villes de Dermonde, d'Oudenarde, d'Alost, & dans toutes les autres petites Places de Flandre. De leur propre autorité ils leverent des troupes, rétablirent les fortifications (*a*) de leur Ville, rassemblerent toutes les cloches des Eglises, & en y joignant du cuivre & de l'airain,

(*a*) Charles-Quint avoit fait abattre les murailles de Gand à cause d'une sédition qui s'éleva en 1539.

fondirent un nombre de canons très-considérable. Non contents d'avoir confisqué tous les biens du Clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les Monasteres & les Eglises, & abolirent entiérement l'exercice de la Religion Romaine.

Les principaux Chefs des Séditieux étoit Jean d'Imbise, Gille Boucluyt, & Josse de Triest. Tout passoit par les mains de ce Triumvirat qui fit donner à d'Imbise la charge (*a*) de Consul. C'étoit un homme fier, avare & ambitieux; mais comme on devoit principalement à ses soins les nouvelles fortifications de Gand, & qu'il avoit pour ainsi dire rendu à cette Ville son ancienne splendeur, il s'étoit attiré par-là l'affection du Peuple. Michel de la Huguerie & Sarrazin, tous deux François étoient les Confidents de ce Triumvir. Il ne se conduisoit que par leurs conseils, & ils ne manquoient pas de lui fournir continuellement matiere pour faire naître de nouvelles séditions.

(*a*) C'étoit la principale Charge de la Ville.

Ce

Ce fut alors que s'éleva la Faction (*a*) des Mécontens ; elle n'étoit guere composée que des Seigneurs Catholiques & de la Noblesse des Provinces Wallones qui accoutumées à remplir les premiers emplois dans les armées, ne pouvoient souffrir que le Peuple voulût leur donner la Loi. Ces Seigneurs prétendoient aussi qu'après les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, ils devoient avoir la meilleure part au Gouvernement, & souffroient avec peine que les Villes de Flandre eussent remis toute l'autorité entre les mains du Prince d'Orange. Ainsi ils résolurent d'employer à soutenir leurs intérêts particuliers, les contributions que les Etats avoient imposées pour la défense de la cause commune, & ils leverent une armée afin de soutenir, disoient-ils, les intérêts de la Religion, la liberté du Pays & les droits

(*a*) Les Protestans nommoient ceux qui entrerent dans cette Faction les Soldats du *Pater noster*. Les François les appellerent *les yeux blancs*, tirant cette dénomination de ce qui arrive aux Brebis à qui les yeux blanchissent dans certaines maladies internes.

de la Noblesse. Les Chefs de ce nouveau parti étoient Mathieu Moulard Evêque d'Arras, Henri de Ives Abbé de Marolles, & Jean de Linden. Ils avoient paru jusqu'alors les ennemis les plus déclarés du Gouvernement Espagnol ; mais quand ils virent que le Prince d'Orange soutenu de la faveur du Peuple attiroit insensiblement à lui toute l'autorité, ils se repentirent de leur propre ouvrage, & changerent de conduite. Ils publierent un Manifeste par lequel ils protestoient contre l'Acte qui accordoit la liberté de conscience, & déclarerent qu'ils étoient résolus de s'y opposer aux dépens de leurs biens & même de leur propre vie.

Les Soldats Wallons persuadés que c'étoit les Gantois qui arrêtoient leur paye, se jetterent sur la Flandre où ils firent toutes sortes de ravages En huit mois ils tirerent près de trois cents mille florins des malheureux habitans de cette Province. Les Gantois mirent aussi leur armée en campagne ; mais comme leurs troupes étoient plus propres à faire la guerre aux Prêtres, aux Moines & aux Religieuses qu'à combat-

tre des vieux Soldats tels que ceux qu'on leur oppoſoit, elles furent preſque toujours battues. Lorſqu'elles ſe virent ſupérieures en nombre, elles oſerent paſſer les Frontieres de la Province, & firent des courſes juſques dans le territoire de Lille. Comme toutes ces diviſions arrêtoient les remiſes que chaque Province étoit obligée de faire pour les frais communs de la guerre, rien n'avançoit & on ne prenoit aucune meſure.

Le Prince d'Orange pour ſe juſtifier du ſoupçon qu'on avoit qu'il étoit l'auteur des troubles de Gand, voulut qu'on ne dût qu'à lui ſeul la gloire de les avoir appaiſé ; il alla donc trouver les Gantois, & après leur avoir donné des avis très-ſages, on convint enfin de certains articles qui mettoient du moins en quelque ſorte les intérêts de la Religion Romaine à couvert. On en rétablit l'exercice ; mais avec des reſtrictions. Il fut auſſi arrêté que les Proteſtans & les Catholiques, ſoit en Public ou en particulier, & ſur-tout dans les Sermons, ne ſe diroient point d'injures, & qu'on ne s'atta-

queroit point réciproquement par des reproches capables de rallumer la ſédition ; que les uns & les autres ſe ſoumettroient aux Réglements particuliers du Magiſtrat qui les gouvernoit, & ſe conformeroient aux ordres des Etats-Généraux.

Après avoir pacifié les troubles de Gand, il ne reſtoit plus qu'à ſe raccommoder avec les Seigneurs & les habitans des Provinces Wallones ; mais cette entrepriſe n'étoit pas facile. Ils refuſoient conſtamment de ſouſcrire au dernier Edit donné en faveur des Proteſtans, & penſoient déja à changer de parti & à ſe rejetter du côté des Eſpagnols. Ceux-ci venoient de perdre Dom Juan d'Autriche qui mourut au camp de Namur le premier d'Octobre 1578. On prétend que le chagrin qu'il eut de voir que Philippe II. ne lui envoyoit aucun ſecours, & ſembloit vouloir en faire le jouet de ſes ennemis, lui avoit fait contracter depuis long-temps une langueur qui le conduiſit enfin au tombeau. Alexandre de Parme prit le Commandement des troupes après la mort de Dom Juan, & fit bientôt oublier par ſes actions le

souvenir du Prince auquel il succédoit. Ce nouveau Général entra dans le Brabant & se rendit maître d'abord de Falckembourg & de Wert. Delà il marcha contre Carpen dont la Garnison consistoit en quarante-cinq hommes. Cependant le Gouverneur eut le courage, ou peut-être la témérité de vouloir se défendre. Les Espagnols foudroyerent cette petite Place avec douze pieces de canon, & l'emporterent d'assaut. Tous les Soldats, leurs Officiers & le Commandant furent pendus. Le Prince de Parme s'empara encore de quelques autres petites Places, & traita la Garnison avec la même rigueur.

Le Prince Casimir qui étoit au service des Etats, & qui commandoit les Reîtres, alla faire un voyage en Angleterre. Dans une conversation qu'il eut avec la Reine Elisabeth, cette Princesse lui demanda un jour pourquoi cette grande armée des Etats s'étoit dissipée d'elle-même, sans avoir rien fait de mémorable. Le Palatin lui répondit qu'il falloit en accuser les François, qui avoient toujours été d'intelligence avec Dom Juan, & qui étoient entrés en Flan-

dre, moins pour secourir ces malheureuses Provinces que pour désoler les Pays-Bas de concert avec les Espagnols. Il répétoit souvent la même chose & s'emportoit vivement contre les François sans qu'il y eut là personne qui pût prendre le parti de notre Nation. Sur ces entrefaites, celui qui commandoit les Allemands en la place du Prince Casimir, ayant été obligé d'en venir aux mains avec l'armée Espagnole, perdit la bataille & se retira en bon ordre. Les vaincus envoyerent des Députés au Prince de Parme pour lui représenter que leur sortie des Pays-Bas seroit fort avantageuse aux Espagnols; qu'ainsi ils étoient prêts de repasser en Allemagne, pourvu qu'on leur payât une montre de sept mois, moyennant quoi ils s'engageroient à ne point porter les armes contre le Roi d'Espagne pendant un certain temps dont on conviendroit.

Le Prince de Parme trouva cette proposition bien extraordinaire, & il y répondit sur le champ en ces termes. „ Messieurs les Allemands, qui „ vous faites un plaisir de troubler „ le repos de la Chrétienté, & qui ne

„ cherchez qu'à vous enrichir des dé-
„ pouilles des malheureux, apprenez
„ que vous avez affaire à des hom-
„ mes dont vous avez déja éprouvé
„ les armes victorieuses, & qui avec
„ l'aide de Dieu Protecteur de la jus-
„ tice, vous feront sentir toute la
„ grandeur du péril auquel vous vous
„ êtes exposés par votre faute. Ne
„ vous attendez pas de trouver par-
„ mi nous cette humanité dont les
„ François usent envers leurs enne-
„ mis. Sachez que ce n'est pas en
„ France que vous faites aujourd'hui
„ la guerre, & que nous n'avons pas
„ résolu de servir aussi mal notre maî-
„ tre qu'ils font le leur. Vous nous
„ demandez de l'argent pour sortir
„ de Flandre, & nous au contraire
„ nous demandons que vous nous en
„ donniez, si vous voulez obtenir la
„ liberté de vous retirer sains &
„ sauves. Ainsi préparez-vous à com-
„ battre; car le courrier est déja tout
„ prêt pour porter en Espagne la liste
„ des morts qui vont tomber sous
„ nos coups.

Les Allemands voyant qu'on se moquoit de leurs prétentions, prirent le parti de se retirer du mieux

qu'il leur fût possible. Ainsi ils sortirent des Pays-Bas avec plus de honte & d'ignominie qu'ils n'avoient acquis de gloire en y entrant. Elisabeth ayant appris cette nouvelle dans le temps même que le Palatin traitoit si mal les François, lui dit en souriant : „ Mon Cousin, je vois „ bien que vos troupes, que vous me „ vantez si fort ne veulent point de „ mon argent, puisqu'elles aiment „ mieux en recevoir du Prince de „ Parme & des Espagnols. Du reste, „ je vous plains & je vous offre pour „ vous consoler de cet accident tous „ les secours que vous pouvez & que „ vous devez attendre d'une Reine „ qui fait profession d'être votre amie.
Casimir, qui étoit naturellement fier, fut piqué de ce discours, auquel il n'y avoit point de réponse. Cela ne l'empêcha cependant pas d'accepter une pension que lui donna la Reine, après quoi il sortit d'Angleterre & se rendit à Flessingue. Il en partit plein d'indignation sans voir ni l'Archiduc ni aucun des Seigneurs Flamands. Etant arrivé en Allemagne il reprocha à ses troupes les propositions honteuses qu'elles avoient faites aux Espa-

gnols, & elles se plaignirent de leur côté de ce qu'il s'étoit approprié l'argent qu'il avoit reçu d'Angleterre.

Le Prince de Parme qui ne craignoit plus les Allemands ni les François, car ceux-ci avoient aussi quitté le service des Etats, s'approcha d'Anvers après avoir détaché un de ses Officiers Généraux avec ordre de se rendre maître de toutes les petites Places qui sont aux environs de cette Ville. Ensuite l'armée Espagnole arriva à Borgerhout (*a*) où l'armée des Etats campoit dans de bons retranchements. Il y eut d'abord une action peu considérable entre les deux partis ; mais les Confédérés sentant qu'ils avoient trop peu de Cavalerie pour risquer une bataille, firent leur retraite insensiblement jusques sous les murs d'Anvers. Le Prince de Parme mit le feu à leur camp & fit mine de vouloir les attaquer ; mais ses troupes furent repoussées par l'artillerie de la Ville qui les foudroyoit. Delà le Général Espagnol voyant que son Armée manquoit de vivres marcha vers

(*a*) Village ou Fauxbourg à un mille & demi d'Anvers.

Maſtricht, réſolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, parce qu'en enlevant cette Place aux Confédérés il fortifioit beaucoup ſon parti & fermoit le paſſage aux ſecours que les ennemis pouvoient faire venir d'Allemagne. Chemin faiſant, il s'empara du Château de Grobbendonc, y mit le feu, fit pendre tous les Soldats Flamands qui étoient dans cette Place. Il continua ſa route & arriva le 12 de Mars 1579 devant Maſtricht dont il forma le Siege. La Noue Gentilhomme François & l'un des Généraux de l'Armée des Etats, tâcha de faire entrer quelque ſecours dans la Ville; mais il ne put réuſſir.

Les habitans d'Anvers travailloient à amaſſer de l'argent pour lever des troupes, lorſque l'obſtination des Catholiques mit tous les eſprits en mouvement. Fiers de la protection de l'Archiduc & des Seigneurs Wallons, ils réſolurent de faire une Proceſſion ſolemnelle, & de paſſer dans toutes les rues de la Ville, malgré les remontrances du Magiſtrat qui leur conſeilla de ne pas ſortir de l'enceinte de leur Egliſe: mais à peine ſe furent-ils mis en marche que la garde les

arrêta, le Peuple courut ensuite aux armes, tomba sur tous les gens de la Procession, en tua quelques-uns, & obligea les autre à reprendre le chemin de leur Eglise avec tant de promptitude & de confusion qu'il y en eut plusieurs de renversés & d'écrasés en ce tumulte. Le Prince d'Orange tâcha d'appaiser la sédition, & obtint une Treve de trois heures, pendant laquelle on travailleroit à reconcilier les deux partis. L'Archiduc se plaignit hautement de cet attentat comme d'un affront qui rejaillissoit jusques sur sa personne. On lui remit la connoissance de ce différend, & on convint qu'on accorderoit une espece de liberté de conscience, en sorte que le Clergé auroit quelques Eglises dans la Ville, à condition que les Moines & les Chapitres seroient exceptés & n'auroient point de part à cette grace.

Le Prince de Parme étoit occupé au Siege de Mastricht, dont la Garnison étoit composée d'environ mille hommes partie François, Anglois, Ecossois ou Flamands, & la Bourgeoisie fournissoit encore douze cents hommes bien armés. La Place fut

très-bien défendue, & on fit de fréquentes sorties qui couterent bien du monde aux Espagnois ; les troupes de la Garnison se trouverent à la fin épuisées par les travaux, les veilles, les blessures & les maladies ; leur nombre étoit si considérablement diminué qu'il restoit à peine quatre cents hommes en état de porter les armes. Enfin après quatre mois de siege la basse Ville fut prise d'assaut, les assiégés se retirerent dans la haute avec un si grand désordre que les femmes & les enfans se trouvant trop serrés à ce passage pour pouvoir entrer assez promptement, devinrent la victime des Espagnols qui les précipitoient des deux côtés du Pont dans la riviere.

Tous ceux qui s'étoient retirés dans la haute Ville n'y tinrent pas longtemps, & furent contraints de se rendre à discrétion. Pendant trois heures les vainqueurs passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta. On chercha Moncade & Tapin qui commandoient dans la Place. On trouva l'un & l'autre. Le premier qui étoit Espagnol fut pendu. On traita différemment le second qui étoit Fran-

çois, & qui avoit montré beaucoup de courage. Le Prince de Parme lui fit des offres très-avantageuses pour l'engager à passer au service d'Espagne. Tapin refusa toujours de les accepter. Quelques jours après étant à sa fenêtre il fut tué d'un coup d'arquebuse, soit par un accident, soit par l'envie que les Espagnols avoient de se défaire d'un homme dont le courage leur parut redoutable. Maëstricht fut livrée au pillage, & cette malheureuse Ville qui étoit une des plus peuplées de la Flandre devint si déserte qu'on y comptoit à peine trois cents habitans. Ils l'abandonnerent même dans la suite, & elle se remplit insensiblement de Liégeois & des Paysans des environs; l'Armée Espagnole étoit trop épuisée pour pouvoir rien entreprendre, & le Prince de Parme y avoit contracté lui-même une maladie qui fut très-dangereuse.

Cependant on avoit fait l'ouverture des Conférences indiquées à Cologne l'année précédente. Chaque parti ayant donné ses prétentions par écrit, les Députés de l'Empereur en formerent un projet d'accomode-

ment qu'ils remirent aux Députés des Etats, en leur conseillant de l'accepter ; mais les Confédérés ne voulurent jamais se prêter à ce nouvel arrangement, qui selon eux ne remédioit pas suffisamment aux désordres que la diversité de Religion avoit introduits en Flandre, & ne leur donnoit aucune espérance d'obtenir quelque adoucissement aux ordres de la Cour d'Espagne. En effet excepté la Hollande, la Zélande & Bommel, à qui on permettoit de se conformer à la Pacification de Gand, Philippe avoit absolument résolu de ne souffrir dans tous les pays de son obéissance que la seule Religion Catholique, à l'exclusion de toute autre.

Les Actes des Conférences de Cologne furent rendus publics, & on y répondit bientôt par un écrit dans lequel l'Auteur s'attachoit à démontrer que la révolte des Pays-Bas, dont il accusoit le Duc d'Albe & les autres Ministres d'Espagne d'avoir été la cause, n'étoit point une raison suffisante pour traiter les Flamands de traîtres à Dieu & au Roi. „ On nous „ reproche, disoit-il, de n'avoir pas „ empêché, comme nous le pou-

„ vions, la ruine & la profanation
„ des Eglises. A la vérité tous les
„ gens sages n'ont jamais approuvé
„ de pareils excès, & ils auroient
„ souhaité de tout leur cœur qu'on
„ ne se fut point porté à de telles
„ violences. Si cependant on veut
„ pénétrer plus avant & sonder la
„ profondeur des Jugements de Dieu
„ autant que les bornes de notre es-
„ prit peuvent le permettre, on sera
„ contraint d'avouer que la Provi-
„ dence n'a permis ces scandales, que
„ pour apprendre aux Etats, à la
„ Nation, au Roi, que si les Espa-
„ gnols regardent comme un sacrilé-
„ ge d'abattre & de mettre en pieces
„ des images & des statues de pierre
„ ou de bois, c'est encore un bien
„ plus grand crime devant Dieu d'a-
„ voir persécuté si cruellement pen-
„ dant tant d'années par le feu, le
„ fer & l'exil, sans distinction d'âge
„ ni de sexe, tant de malheureux qui
„ avoient l'honneur de porter le ti-
„ tre de Chrétien, & que Dieu re-
„ garde comme ses vivantes images.
On voit que le dessein de cet Au-
teur étoit de confirmer dans le parti
des Etats tous ceux des Flamands qui

fongeoient à retourner fous la domination Efpagnole.

Les Gantois exciterent encore de nouveaux troubles, que le Prince d'Orange vint à bout de calmer. Au milieu de tous ces mouvements, le Prince de Parme ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit fervir à fortifier fon parti. Il fit fonder les Villes de Douai, de Lille & d'Orchies pour favoir fi elles étoient fatisfaites de leur union avec la Nobleffe Wallone, & des Articles arrêtés à Cologne. Pour les engager plus efficacement à rentrer fous l'obéiffance de S. M. C. il retira toutes les troupes étrangeres qui étoient en garnifon dans les Villes & Châteaux des Provinces Wallones, & en exécutant ainfi les promeffes qu'il avoit faites, il mit beaucoup de Seigneurs dans fes intérêts.

Les Etats s'emparerent de plufieurs Places importantes. Ils furent redevables de la plupart de leurs conquêtes à la valeur de nos troupes. Ces fuccès réitérés avoient donné tant de courage aux François que la Noue commandoit, les exemples de ce fage & habile Général leur avoient tellement infpiré l'amour de la vé-

ritable gloire, qu'ils ne songeoient ni à s'enrichir par le pillage, ni même à leur solde. Uniquement attentifs à obéir aux ordres de leur Commandant, nul obstacle n'étoit capable de les arrêter, & quoi qu'il pût exiger de ses Soldats, il les trouvoit toujours disposés à le suivre. On vint les avertir qu'on avoit envoyé à Menin les sommes nécessaires pour leur paie. *Nous ne pouvons pas*, répondirent-ils, *nous amuser à compter de l'argent, nous n'avons que le temps de vaincre.* Beau modele à proposer à certains Généraux qui ne soupirent après la guerre, que pour avoir occasion de s'enrichir! Et de quel front osent-ils faire punir le Soldat pour quelque leger brigandage, tandis qu'ils désolent eux-mêmes un Pays par toutes sortes de déprédations? Un Général plus passionné pour l'argent que pour la gloire, peut, il est vrai, réussir dans ses entreprises: mais tous ses succès ne le feront passer que pour un guerrier heureux, & jamais pour un grand homme. Tandis que la plupart de nos Seigneurs & de nos Généraux gâtés par les vices du Siecle ou de la Cour,

rendoient notre Nation méprisable, la Noue sut lui seul soutenir & dans son propre Pays & chez les Etrangers la gloire ancienne du nom François par sa probité, sa valeur, sa prudence & sa sévérité à faire observer la discipline militaire : qualités qui dans lui n'étoient mêlées d'aucun vice, & qu'il possédoit dans un degré éminent. C'étoit un Général de ce caractere que le Roi d'Espagne auroit dû envoyer dans les Pays-Bas dès le commencement de la révolte. Philippe n'auroit pas eu le chagrin de perdre plusieurs Provinces qui faisoient partie de ses vastes domaines.

1580. Si les Provinces de Flandre avoient été bien unies, elles auroient pû se flatter de faire leur paix avec l'Espagne à des conditions raisonnables, au lieu que leurs division les forcerent non pas à implorer le secours d'un Prince Etranger comme autrefois, mais à se soumettre absolument à sa domination. Le Duc d'Anjou étoit celui que les Etats avoient envie de choisir pour leur Souverain. On consulta le Prince d'Orange sur les moyens de rétablir

la paix, sur les subsides dont on avoit besoin, sur le traité qu'on devoit faire avec le Duc d'Anjou, & sur le Gouvernement général des Provinces. Dans la réponse que le Prince donna par écrit, il commença par se justifier sur le reproche odieux qu'on lui faisoit d'avoir empêché qu'on n'acceptât les conditions de paix offertes par les Espagnols; il fit une exposition touchante de tous les malheurs que la guerre avoit attirés sur lui. „ Personne
„ n'ignore, disoit-il, que tous mes
„ biens sont au pouvoir des ennemis,
„ sans que j'aye jamais reçu aucun
„ dédommagement; que j'ai perdu
„ plusieurs de mes freres que je pleu-
„ re encore tous les jours; qu'un fils
„ tendrement aimé, dont la sépara-
„ tion m'accable de la plus vive
„ douleur, est détenu prisonnier en
„ Espagne contre toutes les loix :
„ mais je puis dire, que mon
„ zéle pour la Religion & pour la
„ liberté de la patrie l'a emporté sur
„ toutes ces considérations. Si ces
„ deux articles importans étoient à
„ couvert, peut-on douter que l'a-
„ mour du repos si naturel à mon

„ âge, & l'horreur d'une guerre qui
„ m'a été ſi funeſte, ne me fiſſent
„ accepter avec joie une paix qu'on
„ feroit à des conditions raiſonna-
„ bles? A l'égard des ſubſides, c'eſt
„ une affaire qui regarde les Dépu-
„ tés aſſemblés à Utrecht. Quant au
„ Duc d'Anjou, s'il n'y a point d'eſ-
„ pérance d'obtenir une paix ſûre &
„ ſolide, & s'il faut implorer le ſe-
„ cours d'un Prince Etranger, je n'en
„ vois point en Europe qu'on doive
„ lui préférer, ſoit qu'on regarde ſa
„ puiſſance & ſon voiſinage, ſoit
„ qu'on conſidere ſes qualités per-
„ ſonnelles & la circonſtance des
„ temps. D'ailleurs ce Prince eſt très-
„ bien avec la Reine d'Angleterre,
„ qui ne ceſſe de le recommander &
„ par ſes lettres & par ſes Ambaſ-
„ ſadeurs.

La réponſe du Prince ſur le Gouvernement des Provinces fut, qu'avant toutes choſes il falloit remédier à un mal pernicieux qui étoit la déſobéiſſance. Il fit ſentir que le défaut de diſcipline & de ſubordination étoit cauſe que les plus fortes armées ſe diſſipoient ſans rien faire, & ſervoient plus à ruiner un Pays qu'à le

défendre. Il se plaignoit aussi de ce qu'on avoit retenu frauduleusement, ou employé à d'autres usages les sommes destinées pour payer les troupes. On m'offre, ajoutoit-il, la Char-
„ ge de Lieutenant-Général des Pays-
„ Bas. Le souvenir de tout ce qui
„ m'est arrivé me donne de grandes
„ inquiétudes, & je souhaiterois
„ qu'on choisît un autre que moi
„ pour remplir une Place si impor-
„ tante. Mais si on veut absolument
„ que j'accepte un si pénible em-
„ ploi, on peut compter que je
„ n'oublierai rien pour soutenir la
„ cause de la Religion & de la liber-
„ té publique. Je me crois obligé de
„ vous avertir que le refus que
„ quelques Villes ont fait de rece-
„ voir des Garnisons, leur ont attiré
„ de grands maux. On en reçoit en
„ quelques endroits, mais de si foi-
„ bles que, quand l'ennemi fait des
„ courses jusqu'aux portes de la Vil-
„ le & qu'il ravage le plat Pays,
„ au-lieu de le repousser, on se tient
„ renfermé dans ses murailles, &
„ l'on perd dans une lâche oisiveté
„ l'habitude de se servir de ses armes.
„ Les Places les moins fortes se don-

„ nent la licence de suivre des exem-
„ ples si funestes, d'où il arrive que
„ les gens de la campagne sont ex-
„ posés tous les jours au pillage, sans
„ que tant de troupes entretenues à
„ grands frais leur soient d'aucun se-
„ cours. Il faut donc mettre sur la
„ frontiere des Garnisons capables
„ d'empêcher les ravages & d'assurer
„ la paix & la tranquillité de tout le
„ Pays. Il faut payer régulièrement
„ les troupes, afin de maintenir la
„ discipline & de les contenir dans
„ le devoir. Il faut me donner un
„ pouvoir absolu de régler ce qu'il
„ y aura à faire sur la frontiere, de
„ mettre des Garnisons dans les Pla-
„ ces & de les en retirer, quand je le
„ jugerai à propos. Je crois de plus
„ que, pour éviter les longueurs tou-
„ jours nuisibles dans les affaires qui
„ demandent une prompte expédi-
„ tion, il est nécessaire que les Etats
„ établissent un Conseil pour décider
„ à la pluralité des voix toutes les
„ affaires qui surviennent d'un jour
„ à l'autre, excepté celles dont les
„ Provinces se seroient réservé la
„ connoissance. Je demande enfin
„ que, pour ne plus tomber dans la

„ disette d'argent qui a fait déserter
„ les troupes auxiliaires, & qui a
„ rendu inutiles celles du pays, on
„ fasse payer à la rigueur les contri-
„ butions qui auront été ordonnées
„ par le consentement unanime des
„ Etats, & qu'il soit permis de pour-
„ suivre selon les loix ceux qui refu-
„ seroient de payer leur taxe, ou qui
„ ne la payeroient pas assez promp-
„ tement. „ Tous ces articles furent
envoyés pour être mis sur le Bureau
des Etats qui alloient se tenir à An-
vers : mais on ne prit là-dessus au-
cune résolution.

Le Prince d'Orange voyant que
tout étoit dans une confusion horri-
ble, que les armées se trouvoient
sans Chefs & les Conseils sans pou-
voir, tâcha de remédier à tous ces
désordres. Il fit de nouvelles instan-
ces auprès des Députés des Etats
pour l'érection d'un Conseil, & dé-
clara que, si on n'établissoit promp-
tement une autorité capable de met-
tre ordre aux affaires, les malheurs
passés alloient être suivis d'autres
encore plus grands. Il fit voir que
la perte du Tournesis, de la Flandre
Occidentale & de Maltricht, n'étoit

que le prélude des maux dont on étoit menaçé ; qu'il falloit pour les prévenir avoir une Puissante armée sur pied & ne pas toucher aux Garnisons, qu'on ne pouvoit ôter des Places sans beaucoup de péril ; que cette armée devoit être au moins de douze mille hommes d'Infanterie, de quatre mille chevaux & de deux mille tant Pionniers que Mineurs ; qu'il falloit faire ces levées en Allemagne ; qu'on pourroit cependant y mêler des troupes d'autres Nations, & qu'il feroit bon de régler la formule du serment qu'on leur feroit prêter, afin qu'elles ne pussent pas dire dans la suite qu'elles en avoient prêté un autre au Roi d'Espagne.

Quelques jours après, on agita une affaire bien plus importante. Il s'agissoit de choisir un nouveau Souverain & de renoncer à l'obéissance de Philippe II. qu'on prétendoit déchu de tout droit sur les Pays-Bas, à cause des cruautés & des injustices qu'il y avoit exercées, & qu'ils y exerçoit encore tous les jours. Voici les raisons qu'on alléguoit pour montrer qu'on ne pouvoit se dispenser absolument

lument d'en venir à cette extrêmité.
„ Les Pays-Bas, disoit-on, sont
„ déchirés par différentes factions;
„ il n'y a point d'union entre les
„ Grands & le Peuple : tout ce qu'on
„ peut donc faire dans ces circons-
„ tances, c'est de se tenir sur la dé-
„ fensive; ainsi la guerre sera lon-
„ gue, & d'un succès au moins dou-
„ teux; nos finances pendant ce
„ temps-là s'épuiseront, nous ne
„ pourrons plus payer nos troupes,
„ & nous serons réduits à demander
„ la paix : alors il faudra rentrer sous
„ le joug de l'Espagne, & faire re-
„ tomber les Provinces dans le pré-
„ cipice qu'elles veulent éviter, &
„ c'est là en effet le plan de la pa-
„ cification de Pologne. Si nous vou-
„ lons donc secouer le joug d'un
„ ennemi si terrible, songeons à ter-
„ miner la guerre par la force, &
„ non pas à nous accommoder par
„ un traité de paix. Mais, comme
„ les Provinces-Unies ne sont pas
„ en état par elles-mêmes de pous-
„ ser la guerre avec vigueur, il faut
„ rechercher le secours de quelque
„ Prince puissant & bien intention-
„ né pour les Etats. Prenons donc

„ notre parti, tandis que nos affai-
„ res ne sont pas encore désespérées,
„ de peur que la longueur de nos
„ délibérations ne donne à notre
„ ennemi le temps de nous accabler:
„ si nous différons davantage, il
„ est à craindre que nous ne puissions,
„ même en nous soumettant aux
„ conditions les plus dures, trou-
„ ver un Prince qui veuille prendre
„ des engagements avec nous.

„ De tous ceux que nous pouvons
„ appeller à notre secours, le Duc
„ d'Anjou, frere du Roi de France,
„ est le plus capable de nous défen-
„ dre; il est assez puissant pour faire
„ tête à l'Espagne, & il est cher
„ aux François qui le regardent com-
„ me l'Héritier (*a*) présomptif de la
„ Couronne. A l'égard de notre Re-
„ ligion & de notre liberté, il n'y
„ a point de Prince de qui nous
„ puissions en espérer plus sûrement

(*a*) Comme Henri III. n'avoit point d'enfans, le Duc d'Anjou devoit lui succéder; mais ce Prince étant mort avant le Roi son frere, la Couronne passa de la Branche des Valois dans celle des Bourbons. Ce fut Henri le Grand qui succéda à Henri III.

„ la confirmation. Sur quel fonde-
„ ment attendrions-nous un sembla-
„ ble avantage de la part des Es-
„ pagnols ? Ne sait-on pas que
„ plusieurs de nos Compatriotes ont
„ tramé une étroite confédération
„ entre la Cour & la plupart des Gou-
„ verneurs de nos Provinces? Ces
„ traîtres déja corrompus par l'ar-
„ gent des Espagnols, & avides de
„ s'enrichir de plus en plus, seront
„ toujours disposés à vendre les
„ droits & la liberté de leur Patrie.
„ Il n'y a aucune apparence que le
„ Duc d'Anjou cherche à assujettir
„ nos Provinces ; combien de temps
„ ne lui faudroit-il pas pour execu-
„ ter une entreprise pareille ? Phi-
„ lippe au contraire, sur-tout depuis
„ l'union (*a*) du Portugal avec l'Es-
„ pagne, nous réduira sous le joug
„ quand il voudra, à moins que
„ nous n'ayons un protecteur capa-
„ ble de nous défendre : mais pou-
„ vons-nous douter de sa mauvaise

(*a*) Après la mort de Dom Sebastien, Roi de Portugal, Philippe II. s'empara de cette Couronne, dont la Maison de Bragance se remit depuis en possession.

„ volonté, après tant de meurtres,
„ de proscriptions, & de cruautés
„ exercées par son ordre contre les
„ Mores d'Andalousie & de Grena-
„ de, aussi-bien que dans les Indes
„ Occidentales & en Italie? Et pour-
„ quoi avoir recours à des exemples
„ étrangers? Le sang de nos Compa-
„ triotes ne fume-t-il pas encore?
„ Combien de Seigneurs Flamands
„ & de Citoyens égorgés par le fer
„ des Espagnols? combien d'habitans
„ de ces malheureuses Provinces li-
„ vrées aux tourments les plus cruels
„ par ces maîtres impitoyables? Mais
„ s'ils en ont usé ainsi avec nous avant
„ que nous prissions les armes, à
„ quoi devons-nous nous attendre de-
„ puis que la nécessité d'une juste dé-
„ fense nous a forcés d'outrager cette
„ nation?

„ Le plus sage des Monarques a eu
„ raison de dire que la colere du Roi
„ est l'avant-coureur de la mort. En
„ effet il n'arrive presque jamais, ou
„ du moins fort rarement, que des
„ Princes puissants laissent impunie
„ une injure faite à leur autorité.
„ Quelquefois ils dissimulent une of-
„ fense; mais jamais ils ne l'oublient.

„ Nous en avons un exemple terrible
„ dans la vie de Christierne, Roi de
„ Danemarck. Ce prince ayant été
„ chassé du Trône à cause de ses cruau-
„ tés, & rétabli ensuite à de certaines
„ conditions, gouverna pendant quel-
„ que temps avec assez de modéra-
„ tion : mais toujours occupé du de-
„ sir de se venger, il invita à un festin
„ les Grands de son Royaume, & les
„ fit tous périr au milieu du repas
„ par la main des bourreaux. Non
„ content encore de cette barbarie,
„ il fit massacrer jusqu'à leurs enfans.
„ La Flandre nous fournit un exem-
„ ple semblable. La Ville de Bruges
„ ayant offensé mortellement Maxi-
„ milien (*a*), ce Prince irrité traita
„ avec les habitans & leur pardonna.
„ Il en tira dans la suite une ven-
„ geance dont le simple récit fait
„ horreur. Et pourquoi tout récem-
„ ment Charles IX. Roi de France
„ a-t-il sacrifié à sa colere l'Amiral de
„ Coligni & tous les autres Chefs du
„ parti Protestant ? Pourquoi a-t-il
„ enveloppé dans le même malheur

(*a*) Aïeul de Chales-Quint.

„ tant d'innocentes victimes; c'est
„ que ce Prince n'a jamais pu oublier
„ l'injure qu'on lui avoit faite en l'o-
„ bligeant de se sauver de la Ville de
„ Meaux; Les Espagnols chez qui
„ la vengeance est une vertu, la
„ satisferont d'autant plus volontiers
„ qu'en ruinant toutes les Places for-
„ tes des Pays-Bas, comme fit Char-
„ les-Quint en 1539 pour punir la
„ révolte des Gantois, ils compte-
„ ront épargner des sommes immen-
„ ses que leur coûte la garde de ces
„ Provinces.

„ Philippe, nous dit-on, engage-
„ ra sa parole Royale, & scellera
„ ses promesses de la maniere la
„ plus forte & la plus solemnelle.
„ Mais peut-on douter qu'il ne trou-
„ vera pas le Pape toujours prêt à
„ le relever de son serment, puis-
„ que c'est un principe de la Cour
„ de Rome qu'on ne doit point
„ garder la foi aux Hérétiques, &
„ que les Protestans y sont regar-
„ dés comme tels; mais quand bien
„ même le Roi d'Espagne voudroit
„ garder sa parole, il n'en seroit
„ pas le maître. Le Pape & l'Inqui-
„ sition représenteroient à ce Prince

„ religieux qu'il ne le peut en con-
„ science, & ils le forceroient à faire
„ la guerre aux Protestans : c'est
„ ainsi que malgré les serments les
„ plus solemnels, Charles IX ordon-
„ na le fameux massacre de Paris
„ qui s'étendit ensuite sur toute la
„ France ; action détestable qui a
„ causé tant de remords au Prince
„ qui s'y étoit laissé engager. En
„ effet un complot si affreux n'est
„ pas dans le caractere de la Nation
„ Françoise : cette horreur a été
„ conçue en Italie & perfectionnée
„ en Espagne, d'où elle a passé
„ dans l'esprit d'un jeune Roi irrité
„ depuis long-temps d'une insulte fai-
„ te à sa personne.

„ Il n'y a donc point de reconci-
„ liation sincere à espérer de Phi-
„ lippe ; car s'il a suivi son penchant
„ dans les carnages & les proscrip-
„ tions qui ont désolé les Pays-
„ Bas, on sait que quelque effort
„ qu'on fasse pour chasser la natu-
„ re, elle revient toujours : en sup-
„ posant qu'il n'a exercé tant de
„ violences qu'à l'instigation des per-
„ sonnes qui l'approchent, peut-on
„ douter qu'il ne continue de prê-

„ ter l'oreille à ces conseillers arti-
„ ficieux qui l'ont porté à violer
„ toutes les loix ? Sollicité continuel-
„ lement par le Pape & par les Inquisi-
„ teurs, cessera-t-il de traiter les Fla-
„ mands avec moins d'inhumanité ?

„ L'arrivée de Dom Juan d'Au-
„ triche ne nous a que trop fait
„ connoître combien la puissance des
„ Espagnols est redoutable. Si ce
„ Prince eût un peu mieux caché ses
„ desseins, & si des lettres intercep-
„ tées n'eussent dévoilé tout le mys-
„ tere, il est certain qu'avec le grand
„ nombre de Places dont il pouvoit
„ disposer, il lui étoit facile de sou-
„ mettre tout le pays, & que si au-
„ lieu d'attaquer Malines, il eût été
„ droit à Anvers, il pouvoit s'empa-
„ rer de la Ville & de la Citadelle.

„ Bien des choses doivent nous
„ déterminer à faire choix du Duc
„ d'Anjou, & rien ne peut nous
„ donner de lui aucun juste sujet
„ de crainte. Comme étranger il n'a
„ point d'ennemis particuliers par-
„ mi nous ; il fera accueil à tout le
„ monde, & il pourra éteindre le feu
„ des divisions dont toutes ces Pro-
„ vinces sont embrasées. D'ailleurs,

„ comme il ne possede ici ni places,
„ ni Forteresses, il travaillera plu-
„ tôt à gagner les cœurs par ses bien-
„ faits qu'à enlever par force des Vil-
„ les qui seront disposées d'elles-
„ mêmes à venir se soumettre à son
„ obéissance. Quand on a conquis
„ des Provinces par les armes, il
„ faut des places fortes pour les
„ garder : mais quand un Peuple se
„ soumet volontairement, on n'a
„ pas besoin de toutes ces précau-
„ tions. La proximité du secours
„ qu'on attend du Duc d'Anjou est
„ un point important, & dès que
„ le Roi son frere n'est pas oppo-
„ sé à ses vues, on peut s'assurer
„ que la Noblesse Françoise, qui hait
„ autant le repos qu'elle aime la gloi-
„ re, se fera un honneur de servir sous
„ lui. Quant à la Religion qui est le
„ point capital, il est constant que
„ ce Prince n'a point d'aversion pour
„ les Protestans, ou que du moins leur
„ cause ne lui est pas si odieuse, puis-
„ qu'il a au-dedans & au-dehors du
„ Royaume beaucoup d'amis de cette
„ Religion, & qu'il a eu horreur du
„ massacre de Paris. Nous avons donc
„ lieu d'espérer que ce Prince accou-

„ tumé sous le Roi son frere à sup-
„ porter les deux Religions donnera
„ aux Protestans toutes les sûretés
„ nécessaires. Le caractere du Roi
„ semble en répondre. On parle beau-
„ coup de sa modération & de sa clé-
„ mence, & il a toujours montré de
„ l'éloignement pour les projets de
„ guerre contre les Protestans, & s'il
„ y a pris part quelquefois, il l'a fait
„ de façon à prouver qu'il avoit moins
„ d'envie d'allumer la guerre que
„ d'ôter tous les prétextes de la faire.
„ En supposant même qu'il ne soit
„ pas ami des Protestans, il sera tou-
„ jours obligé de les soutenir ou par
„ la nécessité de ses affaires, ou par
„ la crainte de la Faction d'Espagne.

„ Nous ne pouvons donc rien faire
„ de mieux que de choisir le Duc
„ d'Anjou pour notre Prince. Par-là
„ nous ôtons aux Espagnols le secours
„ de la France, d'où il est sûr
„ qu'ils ont tiré jusqu'ici leurs armes,
„ leurs vivres & toutes leurs provi-
„ sions de guerre ; & certainement
„ ils auroient échoué au siege de
„ Maëstricht, si la France ne leur eût
„ fourni tout ce qui étoit nécessaire
„ pour cette entreprise. D'ailleurs le

„ choix que nous voulons faire réu-
„ nira vraisemblablement l'Artois &
„ le Haynaut aux autres Provinces de
„ la Flandre, & comme nous ne
„ devons pas craindre, si nous l'ap-
„ pellons les premiers, qu'il nous pré-
„ fere le Haynaut & l'Artois, aussi
„ ne devons-nous pas espérer qu'il
„ ait beaucoup de considération
„ pour nous, si nous nous laissons
„ prévenir, & si nous attendons que
„ ces deux Provinces qui se sont dé-
„ tachées de toutes les autres, se
„ soient mises sous la protection
„ du Prince François.

„ On dira que le Duc d'Anjou ne
„ voudra peut-être pas souscrire à la
„ Pacification de Gand, & que ce-
„ pendant la Flandre ne peut se flat-
„ ter d'être jamais bien avec la Reine
„ Elisabeth, si l'on donne atteinte au
„ traité conclu entre les Etats & la
„ Couronne d'Angleterre. Mais pour-
„ quoi le Duc d'Anjou refuseroit-il
„ de souscrire à un traité qui a été
„ fait contre l'Espagne; d'ailleurs ne
„ sait-on pas que la Reine Elisabeth
„ est bien intentionnée pour le Duc
„ d'Anjou, qu'il y a même eu des pro-
„ positions faites pour marier ce

„ Prince avec la Reine ; & en suppo-
„ sant que ce mariage n'aura pas lieu,
„ les Seigneurs Anglois préféreront
„ toujours par rapport à la Religion
„ le Prince François au Monarque
„ Espagnol, & ils penseront toujours
„ que le Duc d'Anjou, occupé con-
„ tre l'Espagne, n'entreprendra rien ni
„ contre eux ni contre leur Religion.
„ Outre cela n'est-il pas statué par un
„ Décret des Etats que quelque Prin-
„ ce qu'on choisisse, on comprendra
„ l'Angleterre dans le traité qu'on
„ fera avec lui ?

„ Il est vrai que quelques esprits
„ soupçonneux parlent d'un traité se-
„ cret entre le Roi d'Espagne & le
„ Duc d'Anjou, & qu'ils prétendent
„ que Philippe se flatte de recouvrir
„ par ce secours, ou pour mieux dire,
„ par la trahison des François, la sou-
„ veraineté des Pays-Bas qu'il a per-
„ due : mais peut-on rien imaginer qui
„ soit plus éloigné de toute vraisem-
„ blance ? Outre que toutes les ac-
„ tions & toutes les paroles du Duc
„ d'Anjou prouvent le contraire,
„ peut-on penser que Philippe voulût
„ recevoir les Pays-Bas d'un Prince
„ François qui ne les lui remettroit cer-

„ tainement qu'à des conditions plus
„ dures que celles que nous lui of-
„ frons ? „ Tels furent les motifs
qu'on employa pour soutenir que,
puisqu'il falloit recourir à la protec-
tion d'une Puissance étrangere, le
bien public demandoit qu'on donnât
la préférence au Duc d'Anjou.

Pendant que les Etats étoient oc-
cupés de cet objet important, Ale-
xandre Farnese Vice-Roi des Pays-
Bas se rendit maître de S. Amand &
de Mortaigne en Haynaut, & rava-
gea la campagne autour de Lille. Les
Politiques ou (*a*) Mécontents d'Ar-
tois joignirent leurs troupes à celles
de Farnese, & prirent par ruse la
Ville de Courtrai qu'ils abandonne-
rent au pillage. La perte de cette
place causa beaucoup de chagrin aux
Confédérés ; mais la fortune qui
change sans cesse les consola bientôt
par d'heureux succès. Le brave la
Noue enleva la Ville de Ninove &
fit le Comte d'Egmond (*b*) prison-

(*a*) J'ai dit ailleurs qui étoient ceux à qui
on donna le nom de *Mécontents* ; on les ap-
pelloit aussi *Politiques*.

(*b*) Il fut d'abord conduit à la Citadelle de

nier Malines retomba aussi sous la puissance des Etats, la discorde s'étant mise entre la Garnison & les habitans. On étoit convenu avec les Anglois que, si on prenoit cette Ville, elle ne seroit point pillée, & qu'on leur payeroit la solde de quelques mois, mais comme ils étoient les plus forts, ils n'eurent aucun égard à cette convention, & se porterent à des excès dont on n'avoit point encore vu d'exemple. Depuis que duroit la guerre, toutes les défenses des Officiers ne purent sauver rien du pillage. Les Eglises, les Maisons Religieuses & jusqu'au tombeaux, rien ne fut épargné. Tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois & transporté dans leur pays. Ce sac qui fut le second qu'essuya Malines, la réduisit presque en solitude.

Les Etats se virent quelque temps après privés du secours d'un homme qui leur avoit rendu de grands services, & qui pouvoit encore en rendre de plus signalés. Je veux par-

Gand, & delà transféré dans le Fort de Rammekens en Zélande, où il resta cinq ans.

ler de la Noue, qui pour n'avoir pas été obéit dans une circonstance importante, essuya un échec considérable, & tomba entre les mains des Espagnols qui le retinrent long-temps prisonnier, & ne lui accorderent la liberté qu'à des conditions très-dures. La désobéissance des Officiers & même des Soldats occasionnerent la défaite & la détention de ce sage & habile Général.

Les Espagnols firent sur Bouchain une tentative qui ne leur réussit pas, ayant été trahis par un Officier de la Garnison qui avoit promis de leur livrer une porte. Le malheureux succès de cette entreprise attira toute l'armée des Espagnols de ce côté-là, & ils voulurent prendre par la force ce qu'ils avoient manqué par la ruse. Ils vinrent donc camper devant la Place, qui se rendit à des conditions honorables. Le Gouverneur en sortant de la Ville y laissa toute la poudre à canon avec des meches allumées à la distance qu'il falloit pour que lui & sa Garnison fussent en sureté, lorsque le feu prendroit aux poudres. La chose réussit comme il l'avoit prévu, & plusieurs Espagnols sauterent en l'air.

Les États après bien des délibérations se déterminerent enfin à déférer au Duc d'Anjou le commandement général de toutes les Provinces. On envoya des Députés en France qui se rendirent au Plessis-lez-Tours où étoit alors le Prince, & qui firent leur Traité avec lui suivant les conditions dont on étoit convenu. En mémoire de cet événement on fit frapper plusieurs Médailles avec différentes (*a*) Inscrip-

---

(*a*) Sur ces Médailles de la Province de Brabant, qui a un Lion pour armes, l'on voyoit d'un côté un Lion attaché avec un collier à une colonne surmontée de la statue d'un vainqueur, & un Rat qui rongeoit le collier, avec cette Inscription : *Rasis Leonem loris mus liberat. Le Rat en rongeant cette courroie délivre le Lion.* Etoit-ce le Duc d'Anjou qui étoit le Rat ? On ne lui faisoit pas jouer un brillant personnage. Sur le revers de la même Médaille on voyoit le Pape & Philippe II. fort empressés à mettre un collier au Lion, sous l'appas trompeur d'une paix inviolable, avec ces mots : *Liber revinciri Leo pernegat. Le Lion, qui s'est mis en liberté, ne veut plus souffrir de lien.* On en frappa d'autres à Gand, où l'on voyoit d'un côté deux mains jointes & des anneaux attachés ensemble, avec ces mots : *Pro Christo, lege, grege & patriâ. Pour Jesus-Christ, la*

tions. L'Archiduc Mathias qui avoit joué un rôle peu brillant dans la Flandre, voyant que les Etats avoient choisi un autre Prince pour Commandant Général des Pays-Bas, prit le parti de se retirer. Comme les Flamands n'avoient que sujet de se louer de lui, ils s'engagerent à payer les dettes qu'il avoit contractées, & lui

---

Loi, le troupeau & la patrie. Et sur le revers il y avoit une couronne de chêne avec cette Inscription : *Religione & Justitiâ reducibus, vocato ex Galliâ pacatâ Duce Andium. Belgica libertatis vindice. La Religion & la Justice rétablies par le Duc d'Anjou appellé de la France pour être le défenseur de la liberté Belgique.* Comme les Etats avoient toujours eu grande attention aux intérêts des Provinces de Zélande & de Hollande, dont le Négoce faisoit presque toute la richesse, ce fut par allusion à cet avantage que la Zélande fit frapper des médailles qui avoient d'un côté les armes des Provinces-Unies, savoir un Lion élevé au-dessus des eaux avec cette Légende : *Vos terris, at ego excubo Ponto. Vous gardez la terre & moi la mer.* Au revers étoit un homme qui plantoit des arbres, & l'on voyoit derriere lui au bout d'une lance un chapeau qui est le symbole de la Liberté, avec ces mots : *si non nobis saltem posteris. Si ce n'est pas pour nous, ce sera pour notre postérité.*

aſſignerent une penſion proportionnée à ſon rang.

Marguerite de Parme, mere d'Alexandre Farneſe, Gouverneur des Pays-Bas, & qui en avoit été elle-même autrefois Gouvernante, arriva en Flandre pour exécuter au nom du Roi ſon frere le traité que Philippe avoit fait avec quelques Provinces qui s'étoient ſoumiſes. Comme ſon Gouvernement avoit été fort doux, & que ſa mémoire étoit en grande vénération parmi les Flamands, le Roi d'Eſpagne la crut très-propre à une négociation ſi importante. Mais la Ducheſſe ne s'étant point trouvée d'accord avec ſon fils ſur les meſures qu'il falloit prendre pour réuſſir, les affaires ne paroiſſant pas d'ailleurs ſuſceptibles d'un accommodement, Philippe rappella Marguerite, & confirma Alexandre Farneſe dans le Gouvernement de la Flandre.

La Friſe où commandoit George de Lalain, Comte de Rennebourg, & quelques autres Provinces au delà du Rhin ne furent pas exemptes des troubles qui agiterent le reſte des Pays-Bas. Cornelie de Lalain, ſœur du Comte, étant venue trouver

ſon frere avec des propoſitions du Prince de Parme, n'oublia rien pour l'attacher au parti des Etats. Exhortations, careſſes, menaces, tout fut employé avec autant de force que d'adreſſe : „ Juſques à quand, lui dit-
„ elle, vous verrons-nous manquer
„ à la foi que vous devez à Dieu &
„ à votre Souverain ? Ne ceſſerez-
„ vous donc jamais de combattre
„ pour des Hérétiques, & de désho-
„ norer votre famille en ſervant des
„ Corroyeurs, des Tiſſerans, des
„ Savetiers & toute cette canaille de
„ vils artiſans ? N'avez-vous pas aſſez
„ travaillé pour cette Faction dont
„ les démarches paroiſſoient d'abord
„ avoir quelque juſtice, parce que la
„ liberté en étoit le prétexte ? Mais
„ ce prétexte ne ſubſiſte plus. Ce
„ n'eſt point pour la Patrie que vous
„ combattez à préſent ; c'eſt ici une
„ guerre de Religion, & vous ſavez
„ que les fautes en ce genre ont des
„ ſuites terribles. Du côté du Roi les
„ honneurs, les dignités, les richeſſes
„ peuvent flatter votre eſpérance ;
„ mais de cette vile populace que
„ pouvez-vous attendre autre choſe
„ qu'ignominie, qu'inſultes & qu'in-

„ gratitude? Telle sera la récompense
„ de vos services. Vous vous repen-
„ tirez de les avoir rendus : mais il ne
„ sera plus temps. Prenez donc une
„ bonne fois le parti de la raison &
„ suivez l'exemple de tant de Sei-
„ gneurs, dont la conduite mérite les
„ plus grands éloges.

Rennebourg ébranlé par ces raisons, songea à quitter le service des Etats & le parti des Protestans; mais il tint son dessein fort caché. Cependant le Prince d'Orange, qui en eut quelque soupçon, résolut de passer en Frise. Il jugea qu'il étoit important & pour ses intérêts & pour sa gloire de contenir dans le devoir un homme de grande naissance, estimable par sa probité & par son courage, mais que sa jeunesse exposoit à se laisser gagner par des caresses & par l'appas d'une fortune plus brillante. Le Prince sentit qu'il falloit ménager cet esprit inconstant & employer la douceur plutôt que la force. Là-dessus il résolut de ne point agir avec le Comte comme avec un ennemi déclaré, & de lui ôter seulement les moyens de se séparer des Etats. Pour y réussir le Prince fit démolir plusieurs

Places fortes. Ces démolitions donnerent de l'inquiétude à Rennebourg. Il se plaignit qu'on violoit les traités, & qu'on se comportoit à son égard comme s'il étoit un traître.
„ Est-ce là, disoit-il, la récompense
„ de ce que j'ai fait à Malines, à
„ Valenciennes, à Groningue & à
„ Campen pour le service des Etats
„ & pour la liberté de ma patrie?
„ Peut-on payer d'une si horrible in-
„ gratitude les services que j'ai ren-
„ dus? „ Quelques-uns de ses Officiers tâcherent de le consoler en lui disant; „ Il ne faut pas paroître si
„ sensible à ce qui vient d'arriver:
„ vous savez bien que les Peuples
„ de cette Province souhaitoient ar-
„ demment la destruction de toutes
„ les Citadelles: si vous continuez
„ à vous en plaindre, c'est le moyen
„ d'augmenter les soupçons qu'on a
„ contre vous, & de faire croire à
„ tout le monde que vous êtes cou-
„ pable. Ne prêtez point l'oreille
„ aux personnes qui cherchent à
„ vous séduire, & n'écoutez pas
„ sur-tout les conseils de votre sœur
„ qui tâchera de vous attirer dans
„ le parti des Espagnols, & qui

„ vous engagera à préférer des ef-
„ pérances incertaines à des avan-
„ tages assurés. Que ces grands mots
„ de la puissance & de la Religion
„ du Roi d'Espagne ne vous en im-
„ posent point. Philippe II. & Char-
„ les IX. avoient résolu de concert
„ d'exterminer les Protestans, & ils
„ n'en sont pas venus à bout. Les
„ Espagnols ne sont maîtres que
„ des Villes éloignées de la mer, &
„ vous les verrez bientôt réduits aux
„ dernieres extrêmités. Tous les
„ Ports sont au pouvoir des Etats.
„ Que les Espagnols ravagent tant
„ qu'ils voudront le plat Pays, l'Em-
„ pire de la mer fournira toujours
„ aux Confédérés de quoi payer leurs
„ troupes, & de quoi soutenir leur
„ commerce qui fait toute la richesse
„ du Pays.

Rennebourg écouta tranquillement ces remontrances & parut ébranlé ; mais sa sœur qui étoit une femme impérieuse revint à la charge & le confirma dans son premier dessein. On avertit les Habitans de Groningue, Protestans zélés, de se tenir en garde contre lui. Le Comte informé que le Prince d'Orange de-

voit bientôt arriver, jugea qu'il étoit temps d'agir : il rassembla tous les Partisans d'Espagne, & leur ayant exposé ce qu'il vouloit faire, il les exhorte à se comporter en gens de cœur. A l'instant ils prennent les armes & se rendent maîtres de Groningue. Rennebourg sollicita ensuite les Villes de la Province d'Over-Issel de se déclarer en faveur de l'Espagne ; mais ce fut inutilement. Il s'empara de plusieurs Places, & se soutint contre toutes les forces des Etats ; cependant il ne put se rendre maître de Steemwick dont le Siege dura quatre mois. Il y eut plusieurs émotions dans la Ville, parce qu'une partie des habitans vouloit qu'on se rendît. Un Boucher s'écria un jour : „ Que de„ viendrons-nous, quand il n'y aura „ plus rien à manger? Nous n'en som„ mes pas encore là, répondit le „ Commandant ; mais quand nous y „ serons, nous commencerons par „ te manger, & tout ce qu'il y aura „ de coquins comme toi. „ La joie qu'eurent les habitans de voir leurs ennemis contraints de lever le siege ne fut pas de longue durée. L'infection des cadavres occasionna la pes-

te, & fit périr tout ce qui restoit dans la Ville ; de sorte que ce lieu étant demeuré désert, les troupes Espagnoles s'en saisirent, & se mirent sans aucune peine en possession de tous les biens que ces malheureux Habitans avoient conservés avec beaucoup plus de soin que leur vie même.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que Philippe II. envoya ordre à Alexandre Farnese de proscrire le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. L'Acte en fut dressé à Maëstricht, & publié dans toutes les Villes de Flandre qui étoient soumises à l'Espagne. Le Roi reprochoit au Prince tous les bienfaits dont lui & son prédécesseur l'avoient comblé, & après un détail injurieux de toutes les trahisons que ce Prince avoit tramées contre l'Espagne, il le déclara rebelle, ennemi de l'Etat, hérétique, hypocrite, homme sans conscience, un second Caïn & un Judas. Il le chargea ensuite de malédictions comme une peste de la Chrétieneté & comme l'ennemi du genre humain. Sa tête fut mise à prix, ses biens donnés au pillage, & on

on promettoit une somme de vingt mille écus à quiconque le livreroit mort ou vif. Tous ses Partisans étoient également proscrits par cet Acte.

Le Prince répondit pour le moins aussi vivement. Après avoir extrêmement rabaissé les prétendus bienfaits qu'il avoit reçus de Philippe & de l'Empereur Charles-Quint, il expose les services que sa famille & lui avoient rendus au Roi d'Espagne & à son Prédécesseur, & il se justifie ensuite au sujet des trahisons qu'on lui imputoit. Comme Philippe lui reprochoit le troisieme mariage qu'il avoit contracté avec Charlotte (*a*) de Bourbon, le Prince prend delà occasion d'attaquer avec beaucoup d'aigreur la réputation du Roi. Il avance que Philippe avant son mariage avec l'Infante de Portugal, avoit épousé Isabelle Osoria dont il avoit eu des enfans; que depuis, il avoit débauché sous promesse de mariage Dona Euphrasia, & qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vue grosse, il s'en

(*a*) Fille du Duc de Montpensier.

étoit débarrassé en lui donnant un mari. Il accusoit aussi le Roi d'avoir fait périr Isabelle de Valois sa légitime épouse, & soutenoit que Henri III. frere de cette Princesse étoit en état d'en fournir la preuve. Et pourquoi s'est-il porté à une action si détestable? Afin de contracter un mariage incestueux avec Anne d'Autriche, fille de l'Impératrice sa sœur, & de souiller la sainteté du mariage par une union digne de ce Jupiter du Paganisme qui épousa sa sœur Junon. Les Etats donnerent à cette réponse une approbation authentique.

Une espece de sédition qui s'éleva à Bruxelles, & dont les Catholiques furent les auteurs, donna lieu à une Ordonnance du Sénat qui suspendit l'exercice de la Religion Romaine. Après un long préambule sur le culte des reliques, & sur les artifices (*a*) qu'employoient les Gens

---

(*a*) Entre autres choses on reprochoit aux Prêtres de faire des troux aux têtes des Statues, & d'y faire couler de l'huile ou quelqu'autre liqueur, afin qu'il parût que ces têtes suoient ou pleuroient.

d'Eglise afin d'extorquer l'argent d'un peuple crédule, il étoit dit dans l'Ordonnance, que pour abolir des superstitions si détestables, & pour étouffer l'avarice des Prêtres, le Sénat ordonnoit que les Eglises & les Monasteres seroient fermés, qu'on en enleveroit les statues & les images, qu'on mettroit à part ce qu'il y auroit de plus précieux, & qu'on en feroit de l'argent pour acquitter les dettes de la Ville, & soulager les pauvres; enfin qu'on suspendroit l'exercice de la Religion Romaine, jusqu'à ce que l'Etat fût plus tranquille. Il y eut une Ordonnance à-peu-près semblable à Anvers, & en conséquence, la plupart des Ecclésiastiques furent obligés de sortir de la Ville.

Pendant ce temps-là le Prince de Parme attaquoit des Places, & surprit Breda qui fut cruellement saccagé. Cambrai qu'il tenoit bloqué depuis long-temps, commençoit à manquer des choses les plus nécessaires; mais le Duc d'Anjou s'étant approché de cette Ville avec son armée, Farnese décampa, distribua une partie de ses troupes dans les Places voisines, & se

rendit à Valenciennes. Le Duc d'Anjou entra à Cambrai aux acclamations de tout le Peuple, qui le nommoit son libérateur. On sollicita vivement ce Prince de passer au travers des ennemis & de pénétrer dans le Brabant ; mais de puissans motifs l'empêcherent de prendre ce parti, & le déterminerent à faire un voyage en Angleterre. Il vouloit engager Elisabeth à tenir la promesse qu'elle lui avoit faite de l'épouser, & il comptoit revenir en Flandre soutenu de toutes les forces de cette puissante Reine.

Sur ces entrefaits les Etats Généraux s'étant assemblés à la Haye, renoncerent solemnellement à l'obéissance qu'ils avoient jurée au Roi d'Espagne. L'acte de cette renonciation portoit en substance que les Peuples ne sont pas nés pour les Princes, mais que Dieu a établi les Princes pour les Peuples ; qu'il ne peut y avoir de Prince sans Peuple, mais que le Peuple peut subsister sans le Prince. Que le devoir du Prince est d'aimer ses Sujets comme un pere aime ses enfans, comme un Berger aime son troupeau, & de les gouverner avec

une égalité parfaite ; que si le Prince en use autrement, ce n'est plus un Prince, mais un Tyran, à qui le Peuple ne doit plus ni obéissance ni fidélité. Ils se plaignoient ensuite de la cruauté des Gouverneurs qu'on envoyoit aux Pays-Bas. „ Nos veux, disoient-ils, „ nos Requêtes & nos plaintes ont „ été portés jusqu'au Roi, qui non-„ seulement n'y a point eu d'égard, „ mais qui a voulu encore nous im-„ poser un joug insupportable sous „ prétexte de protéger la Religion „ Catholique que nous n'attaquions „ pas. A ces causes, les Etats Géné-„ raux réduits à la derniere extrêmité „ ont déclaré & déclarent que Philip-„ pe II. Roi d'Espagne est déchu du „ droit qu'il avoit à la Souveraineté „ des Pays-Bas. Ils défendent en con-„ séquence aux Magistrats, aux Ju-„ ges, aux Gouverneurs, à tous ceux „ qui sont en charge, aux Habitans, „ en un mot à tous les Sujets des „ Provinces-Unies d'employer à l'a-„ venir le nom de Philippe dans les „ actes Publics & de le reconnoître „ pour Souverain, & nous les délions „ par ce décret du serment de fidéli-„ té. Les Loix Divines & humaines

„ violées tant de fois à notre égard
„ par les Espagnols nous remettent
„ dans la liberté naturelle, & nous
„ donnent pouvoir d'élire un nouveau
„ Prince pour nous gouverner sui-
„ vant nos libertés, privileges &
„ franchises, pour rendre également
„ la justice aux Peuples, pour nous
„ protéger & nous aimer en pere.
„ Comme les Etats ont nommé le
„ Duc d'Anjou, & que l'Archiduc
„ Mathias s'est démis du Gouverne-
„ ment que nous lui avions déféré,
„ il ne reste plus qu'à établir une for-
„ me de Gouvernement, en atten-
„ dant l'arrivée du Prince que nous
„ avons élu. Notre avis est donc
„ qu'on établisse un Conseil commun,
„ où tout ce qui regarde la guerre
„ sera réglé ; à l'égard des autres
„ affaires, chaque Province aura son
„ Conseil particulier ; & jusqu'à ce
„ que le Duc d'Anjou arrive, la Zé-
„ lande & la Hollande expédiéront
„ tous les Actes Publics au nom du
„ Prince d'Orange.

On envoya ordre à tous les Magis-
trats & à tous les Commandans des
Provinces de se conformer à l'Acte
de renonciation. Plusieurs de ceux mê-

me qui haïssoient le plus les Espagnols furent effrayés à la vue des malheurs qu'une pareille démarche pouvoit attirer sur la Flandre. „ Si depuis long-
„ temps, disoient-ils, nous avons fait
„ la guerre à notre Souverain, c'est une
„ conduite qui n'est pas nouvelle, ni
„ même inexcusable, puisqu'elle n'est
„ pas sans exemples. Les Pays-Bas ont
„ souvent été témoins de semblables
„ révoltes ; mais aujourd'hui il s'a-
„ git de secouer entiérement le joug
„ d'un ancien Maître, & de prendre
„ un nouveau Souverain : n'est-il pas
„ fort à craindre qu'un tel changement
„ ne cause la ruine des Provinces pour
„ le salut desquelles on prétend tra-
„ vailler ? Il y eut plusieurs personnes qui ne crurent pas pouvoir en conscience déférer à l'ordre des Etats. Un Député de Frise fut si frappé de la nouvelle Formule, qu'il s'évanouit, lorsqu'on la lui proposa, & mourut quelque temps après sans avoir voulu prêter le serment qu'on exigeoit.

L'Archiduc Mathias, qui malgré son abdication étoit resté en Flandre, n'y pouvant plus demeurer avec honneur, prit congé des Etats

& se retira en Autriche ; tout le fruit qu'il tira de son gouvernement des Pays-Bas, fut d'être haï mortellement du Roi d'Espagne, sans être estimé des Flamands.

Tandis que les Etats cherchoient à se soustraire entiérement à la domination Espagnole, le Prince de Parme travailloit à faire rentrer plusieurs places de la Flandre sous les loix de leur ancien Maître : il assiégea Tournai, & força cette Ville à se rendre, & à payer deux cents mille florins pour se racheter du pillage. Le Prince d'Orange voyant que les affaires de Flandre alloient en décadence, & qu'on en rejettoit la faute sur lui, se rendit à Anvers, & présenta aux Magistrats & au Sénat un écrit dans lequel il déclaroit que leur sécurité & leur négligence étoient la cause de tous leurs malheurs. „ Je vous ai averti „ depuis long-temps, disoit-il, que „ vous avez besoin de troupes étrangeres pour arrêter les progrès de „ vos ennemis. Il auroit fallu lever „ deux bons Régiments d'Infanterie „ & trois mille chevaux : mais je n'ai „ parlé jusqu'à présent qu'à des hom-

„ mes peu touchés du bien public,
„ & seulement occupés de leurs in-
„ térêts particuliers. Cependant du
„ succès de la guerre présente dépen-
„ dent votre liberté & votre fortu-
„ ne. Vous savez que l'argent est le
„ principal nerf de la guerre; vous
„ avez donc commis une faute énor-
„ me en épuisant les fonds publics.
„ A quoi sert ce Conseil que vous avez
„ établi depuis peu, s'il est sans pou-
„ voir & sans autorité? Jamais je n'ai
„ voulu me mêler de l'administration
„ des Finances, ni manier les deniers
„ publics : tout le monde le sait.
„ Il y a néanmoins des esprits pervers
„ qui osent me calomnier sur cet ar-
„ ticle. Vous voyez quelle est la
„ situation de vos affaires. Tournai
„ est au pouvoir des ennemis : Cam-
„ brai auroit subi le même sort sans
„ l'heureuse arrivée du Duc d'Anjou.
„ Tâchez de rentrer en vous-mêmes,
„ & contribuez avec plaisir aux dé-
„ penses qu'entraîne une guerre dont
„ le succès assurera votre repos &
„ votre liberté. Je prends Dieu à té-
„ moin qu'on ne pourra m'imputer
„ les malheurs qui arriveront infail-

„ liblement, si vous ne vous compor-
„ tez pas plus sagement à l'avenir.
„ Je vous ai averti plus d'une fois de
„ votre devoir ; mais je vous déclare
„ que je renoncerai à la charge de
„ Gouverneur général, si vous ne
„ mettez pas un meilleur ordre dans
„ les affaires.„ Le Prince d'Orange,
après avoir publié cet écrit, s'en alla
en Zélande avec la permission des
Etats pour y attendre le Duc d'Anjou
qui devoit bientôt revenir d'Angleterre.

Les Espagnols formerent le dessein de surprendre Berg-op-zoom. Ils trouverent le moyen de faire entrer quatre cents hommes dans la Ville par le trou d'une herse. Un soldat de la garnison ayant entendu du bruit, cria aux armes ; aussi-tôt on ferma l'ouverture & on sépara ainsi ceux qui étoient entrés d'avec ceux qui les suivoient. Les Espagnols qui étoient dans la Ville, voyant qu'ils avoient manqué leur coup, se disperserent de côté & d'autre. Il y en eut une partie qui se jetta du haut du rempart dans les fossés. On en tua environ soixante-dix & on en prit une centaine.

1582. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là

que mourut le Duc d'Albe, qui contribua si fort à rendre les Pays-Bas irréconciliables avec l'Espagne. C'étoit un des plus grands Généraux de son siecle. Il servit sous l'Empereur Charles V. & sous le Roi Philippe II. en Allemagne, en Italie, en Flandre & en Portugal. Il étoit meilleur pour la guerre que pour la paix. La grandeur de ses services l'avoit rendu fier & ambitieux. Il aimoit à rabaisser le mérite des autres, & n'estimoit que lui-même & sa Nation, excessivement impérieux & d'une sévérité outrée, il paroissoit persuadé qu'on doit plutôt conduire les peuples par la terreur que par l'amour. Pour faire en deux mots le portrait du Duc d'Albe, on peut dire que ce fut un grand Capitaine & un méchant homme. Il mourut âgé de soixante-dix-sept ans.

Le Duc d'Anjou, après avoir passé l'Hyver en Angleterre, débarqua à Flessingue & se rendit à Anvers où il fut proclamé Duc de Brabant. Les réjouissances qu'il y eut à cette occasion furent suivies d'un événement qui répandit la consternation dans tous les Pays-Bas. Un Biscayen nommé Jean de Ysunca, qui avoit

été autrefois Commissaire des vivres en Flandre, cherchoit depuis long-temps à faire fortune. Il crut que la proscription du Prince d'Orange lui en fourniroit les moyens. Pendant qu'il étoit occupé de cette pensée, il apprit que Gaspar Annastro son Compatriote & Banquier à Anvers, étoit sur le point de faire banqueroute. Il lui écrivit de Lisbonne, & le sollicita à entreprendre une action qui seroit tout à la fois, disoit-il, utile & glorieuse, & il lui déclara en même-temps qu'il s'agissoit d'assassiner le Prince d'Orange. Pour l'y encourager, il lui envoya un brevet du Roi d'Espagne, par lequel S. M. C. promettoit après l'action quatre-vingt mille ducats argent comptant, une commandarie de S. Jacques & une fortune éclatante. Annastro balança long-temps, mais, comme le dérangement de ses affaires augmentoit de jour en jour, il prit conseil de son désespoir, & communiqua à Venero, son Caissier la proposition qu'on venoit de lui faire. Il fondoit en pleurs en lui parlant, & Venero laissa aussi tomber quelques larmes. Annastro voyant que son Caissier ne paroissoit pas disposé à le servir dans une affaire si

périlleuse, lui demanda si on pouvoit s'adresser à Jauregny ; celui-ci qui servoit à la Banque étoit un jeune homme d'environ vingt ans, d'un caractere sombre & opiniâtre, propre par conséquent à persister dans son dessein, s'il se déterminoit une fois. Venero demanda à son Maître si en conscience il pouvoit exposer un jeune étourdi à une mort certaine ; mais Annastro soutint que le Prince d'Orange ayant été déclaré criminel de Léze-Majesté & proscrit par le Roi, il étoit permis à tout le monde de le tuer ; que c'étoit le sentiment de tous les Théologiens de l'Espagne, qu'ainsi il ne lui restoit aucun scrupule sur cet article.

Le Banquier ayant renvoyé Venero, fait venir Jauregny, & jettant un grand soupir, il lui parle de la sorte : „ Si je ne connoissois votre fidé-„ lité, votre constance & votre piété „ sincere, je ne m'adresserois pas à „ vous dans l'état malheureux où sont „ les affaires publiques & les mien-„ nes. Vous voyez mes yeux encore „ tous rouges & baignés de pleurs, „ & je crois que vous n'en ignorez „ pas la cause ; car je remarque de-

» puis long-temps que vous êtes sensi-
» ble aux outrages que l'on fait à no-
» tre Souverain, & quoique vous
» soyez né en Espagne aussi-bien que
» moi, vous ne laissez pas d'être tou-
» ché des maux de ces Provinces qui
» sont à notre égard comme une
» seconde Patrie. J'ai vu d'ailleurs que
» vous plaigniez sincérement mon
» sort, & que vous étiez touché de me
» voir réduit à un état si déplorable
» par la faute & par le malheur d'au-
» trui. Il y a long-temps que je cher-
» che quelque moyen de me tirer de
» l'abyme où je suis, mais enfin voici
» une occasion que m'offre la Provi-
» dence. Vous pouvez, si vous avez
» du courage, délivrer votre Roi, vo-
» tre Patrie & votre Maître. Considé-
» rez qui est la cause & l'auteur de tous
» nos maux; c'est sans doute le Prin-
» ce d'Orange qui, après avoir violé
» la foi qu'il devoit à Dieu, vient
» de renoncer hautement à celle qu'il
» avoit jurée à son Roi. Quoique
» proscrit comme il le méritoit, il
» a eu l'insolence de publier un écrit
» injurieux où il ose attaquer le nom
» & la Majesté de son Prince; &
» pour comble d'attentat, après avoir

„ fasciné les esprits par ses manieres
„ populaires, il vient de donner aux
„ habitans de ce Pays un Prince étran-
„ ger pour Souverain. Notre Roi l'a
„ donc justement condamné à mort.
„ C'est de cet homme qu'il faut nous
„ défaire, si nous voulons nous ac-
„ quitter de ce que nous devons à
„ Dieu, au Roi & à la Patrie. Notre
„ Souverain promet de grandes ré-
„ compenses, mais j'en suis moins
„ touché, quoiqu'elles puissent être
„ utiles pour mes affaires & pour les
„ vôtres, que du devoir que notre
„ conscience nous impose. Il me sem-
„ ble qu'elle nous reproche notre lâ-
„ cheté, disons plus, notre perfidie,
„ si nous laissons vivre encore un tyran
„ ennemi de Dieu & des hommes,
„ & qui est né pour le malheur & la
„ ruine de ces Provinces.

En parlant ainsi, Annastro fondoit en larmes; s'étant apperçu que son discours avoit fait impression, il se jette au col du jeune homme & l'embrasse tendrement. Alors Jauregny lui répondit avec un air intrépide:
„ Je suis tout prêt, me voilà affermi
„ dans un dessein que je méditois
„ depuis long-temps. Je méprise le

„ péril aussi-bien que les avantages
„ qu'on me promet. Je ne veux rien
„ & je suis résolu de mourir. Voyez
„ seulement de quelle maniere je
„ dois m'y prendre, & s'il faut em-
„ ployer le fer ou les armes pour l'e-
„ xécution de mon projet. Je ne vous
„ demande qu'une grace, c'est de
„ prier Dieu pour moi, & d'obtenir
„ du Roi qu'il ne laisse pas mourir
„ ce vieillard dans la misere. Je loue
„ votre résolution & votre fermeté,
„ repliqua Annastro, mais il faut que
„ vous ayez une meilleure idée du
„ succès. J'espere que vous vivrez, &
„ que vous jouirez de la gloire que
„ vous promet une si belle action.

Annastro voyant ce jeune homme bien affermi dans son dessein, sortit d'Anvers, & se rendit à Tournai pour y attendre l'événement. Le jour que Jauregny devoit exécuter son projet, il se confessa à un Dominicain nommé Timerman, & à la fin de sa confession, il déclara qu'il avoit résolu de tuer le Prince d'Orange. J'approuve votre dessein, lui dit le Dominicain, pourvu que ce ne soit point l'avarice qui vous détermine à faire un pareil coup, mais la

gloire de Dieu, le service du Roi & le bien de la Patrie. A ces conditions Jauregny fut absous de ses péchés & communia. Il dit ensuite à Venero qu'il partoit pour l'exécution de sont entreprise & but un verre de vin. Ensuite il se rendit à la Citadelle où logeoit le Prince qui venoit de se mettre à table. Après le repas, lorsque le Prince alloit dans sa chambre, Jauregny qui s'étoit glissé parmi la foule, lui tire un coup de pistolet. La bale entre par-dessous l'oreille droite, passe par le palais sous la mâchoire supérieure, & sort par la joue gauche. Le Prince ne tomba point, mais il lui prit une foiblesse, & lorsqu'il fut revenu à lui, il pria qu'on ne tuât point l'assassin, ajoutant qu'il lui pardonnoit de tout son cœur; mais tous les Gentilshommes qui étoient dans la chambre n'ayant pas été maîtres du premier mouvement, avoient percé Jauregny de plusieurs coups, & les Gardes du Corps l'avoient achevé.

Le bruit de cet assassinat excita de grands troubles dans la Ville; lorsque les esprits furent calmés, on chercha à approfondir le fait. Pou-

y réussir, on mit le corps du meurtrier debout sur un échafaud qu'on dressa dans la Place publique, afin que tout le monde pût le voir. Dès qu'on fut assuré que c'étoit un des Domestiques d'Annastro, on courut à la maison, & on arrêta Venero qui y étoit demeuré en attendant le succès de l'entreprise. On prit aussi le Dominicain, parce qu'on savoit qu'il alloit souvent dans cette maison. Venero voulut d'abord nier, mais enfin il avoua tout. Le Confesseur convint qu'il avoit d'abord approuvé le projet de Jauregny, mais il reconnut alors qu'il avoit été dans l'erreur. Cela ne l'empêcha pas d'être condamné à mort ainsi que Venero. Comme le Prince d'Orange avoit demandé qu'on ne les fît pas périr par de cruels supplices, on les étrangla sur l'échafaud, puis on coupa leurs corps en quatre quartiers, qu'on mit avec leurs têtes aux portes de la Ville & sur les boulevards.

On fut quelque temps entre la crainte & l'espérance par rapport à la vie du Prince d'Orange. Les veines que la bale avoit coupées se ressérrerent par le moyen du feu qu'on

y appliqua, & formerent une espece de cicatrice qui arrêta le sang. Mais le dixieme jour la croute tomba & le sang commença à sortir avec tant d'abondance, qu'on déseſpéra de pouvoir l'arrêter. Un Médecin Piémontois conseilla de boucher la plaie avec le pouce & de faire succéder continuellement des hommes les uns aux autres pour la fermer de cette maniere. On arrêta ainsi le sang qui avoit résisté à tous les autres remedes. La plaie se referma au bout de quelques jours contre l'espérance de tout le monde, & le Prince recouvra la santé.

Annastro qui, comme je l'ai dit, s'étoit rendu à Tournai, assura le Vice-Roi que la blessure du Prince d'Orange étoit mortelle; Farnese écrivit aux Villes d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'Ypres & à quelques autres pour les engager à se soumettre aux Espagnols, en disant que le Prince d'Orange, le principal auteur de tous les troubles, étant mort, il n'y avoit plus de difficulté à prendre ce parti: mais, comme les Etats eurent soin en même-temps d'informer toutes les Villes que la plaie

du Prince alloit bien, rien ne branla ; au contraire, les Peuples irrités d'un si noir attentat se préparent à la guerre avec plus d'ardeur que jamais. On se mit de part & d'autre en campagne. Les Confédérés se rendirent maîtres d'Alost, & les Espagnols s'emparerent d'Oudenarde & surpirent Liere. Le Duc d'Anjou vint à Gand accompagné du Prince d'Orange. Son armée se trouvoit alors réduite à quatre mille hommes. Le Prince de Parme qui étoit supérieur en nombre, résolut de la venir attaquer. Il y eut une action entre les deux partis sous les murs de Gand. Le Duc d'Anjou & le Prince d'Orange étoient assis sur le rempart pour voir quel seroit le succès de ce combat. Le choc fut rude, & il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, sans qu'aucun des deux partis pût se flatter d'avoir eu l'avantage.

Le Duc de Parme recevoit souvent des secours d'Espagne ; de sorte qu'il avoit environ soixante mille hommes sous ses ordres : il se plaignoit cependant de ne pouvoir mettre en campagne une armée un peu

considérable, parce qu'une grande partie de ses troupes étoit employée à la garde des Places. Il attaqua l'Ecluse, petite Ville auprès de Cambrai. Cette Place se rendit, dès qu'il eut fait approcher son canon. Cateau-Cambresis ne fit pas plus de résistance. Il prit plusieurs autres postes des environs. Ninove se rendit, aussi-tôt qu'elle eut été investie. Quelques Forteresses qui sont près de Bruxelles suivirent le torrent. Après toutes ces heureuses expéditions, Farnese résolut de s'aller poster dans le Pays de Vaes qui est très-fertile & qui n'avoit point encore été pillé par les troupes ; mais le Duc d'Anjou l'en empêcha en rompant les digues & les chemins En sorte que l'armée Espagnole se trouva attaquée tout à la fois par le froid, par la faim & par le débordement des eaux. On perdoit tous les jours quantité de Soldats qui mouroient de maladie & de misere. Le Général Espagnol fut donc contraint de renvoyer son armée dans les Places, & de laisser aux environs de Bruxelles plus de sept-cents malades, qui resterent dans les digues exposés à la compassion ou à la cruauté des Paysans.

Les troupes du Duc d'Anjou n'étoient pas beaucoup mieux. Comme on ne leur donnoit point d'argent, la misere causa parmi les Soldats une maladie épidémique & en réduisit un grand nombre à demander l'aumône. Cette armée reçut cependant quelques secours de la France, qui envoya en Flandre, sous les ordres du Duc de Montpensier, trois mille Suisses, quatre mille Fantassins François & quelques Escadrons. Le Duc d'Anjou prit encore à son service de la Cavalerie Allemande: tous les Officiers se rendirent à Anvers où il étoit alors, pour délibérer avec lui sur l'ouverture de la campagne prochaine.

Ce Prince se trouvant à la tête d'une si belle armée pouvoit se promettre les plus brillans succès; mais il n'employa que pour sa ruine des forces qui pouvoient lui assurer une fortune solide. C'est ce que nous aurons occasion de voir dans la suite. La guerre continuoit toujours dans la Frise. Verdugo, Gouverneur de cette Province pour les Espagnols, fit des tentatives sur plusieurs Places. Il attaqua inutilement la Ville d'Oldemborn. Il assiégea en-

fuite Lochem qui est fur la riviere de Bekel dans le voifinage de Zutphen. Les forties continuelles de la garnifon lui emporterent beaucoup de monde. Il fit aux Affiégés des menaces terribles, s'ils ne fe rendoient : mais quoiqu'ils fuffent dans une grande difette, ils réfolurent de fe défendre jufqu'à la derniere extrêmité. Ils ne tarderent pas à recevoir du fecours & fur-tout des vivres. Les Affiégeans, qui avoient toujours efpéré que la difette forceroit la Place à fe rendre, voyant qu'il entroit tous les jours des vivres dans la Ville, & que s'ils s'opiniâtroient à continuer le Siege, ils pourroient bien fe voir enveloppés par les ennemis, réfolurent d'abandonner leurs lignes & ne tarderent pas à exécuter ce deffein. Verdugo, qui étoit actif, voulant réparer le temps que cette entreprife lui avoit fait perdre, après avoir tenté plufieurs fois, & toujours inutilement, de fe rendre maître par force de Steenwick, réfolut d'employer la rufe. Un Payfan le fervit beaucoup dans cette occafion. Dans le foffé de la Ville, qui étoit plein d'eau & très-profond, on avoit laiffé un gué pour le befoin.

Le Paysan le montra à Verdugo. Les Espagnols ayant observé le temps qu la plus grande partie de la garnison étoit sortie de la Place, pour attaquer les Assiégeans, à la faveur d'une nuit très-obscure, passerent ce gué, escaladerent les murs, massacrerent sans quartier les Corps de garde qu'ils trouverent & se rendirent maîtres de la Place. Cette conquête n'étoit pas bien importante ; car la peste avoit tellement ravagé cette malheureuse Ville, qu'il n'y avoit presque plus d'habitans, & comme il se trouvoit quantité de bonnes Places aux environs, la perte de celle-ci ne faisoit pas grand tort aux Etats. Verdugo, qui étoit un des meilleurs Officiers des troups Espagnols, & à qui on confia le Gouvernement de la Frise, avoit commencé par être Palfrenier.

Tandis que le Duc d'Anjou tâchoit de se maintenir dans la souveraineté des Pays-Bas, on conseilla au Roi son frere de se rendre maître de ces Provinces & de les réunir à la Monarchie Françoise, dont elles faisoient autrefois partie. Les raisons qu'on lui apporta pour le

le déterminer à cette entreprise étoient assez solides en supposant que les Souverains doivent plutôt suivre les maximes de la politique que les regles de l'équité ; mais l'indolence de Henri III. l'empêcha de s'engager dans une guerre qui auroit troublé son repos & ses plaisirs.

Le Duc d'Anjou qui craignoit la légéreté & l'inconstance des Flamands, jugea à propos de s'assurer un asyle, en cas que ces mêmes peuples qui l'avoient appellé à leur secours & qui lui témoignoient alors beaucoup d'attachement, vinssent à changer de sentiment à son égard. Dans ce dessein, il résolut de s'emparer de Bruges, d'Anvers, de Dunkerque & de tous les Forts des environs. Il se mit bientôt en campagne, attaqua plusieurs petites places, s'en rendit maître, surprit Dunkerque, & fit sur Alost, Nieuport, Ostende, Bruges & Anvers, des tentatives dont le succès ne fut pas heureux. Toutes ces entreprises du Duc d'Anjou le brouillerent avec les Etats-Generaux ; de sorte que quelque temps après il fut obligé de quitter la Flandre.

Pendant ce temps-là le Prince de

Parme travailloit toujours à réduire la Flandre ou du moins une partie des Provinces qui la composent. Il s'empara de Dunkerque, de Berg-Saint-Vinox, de Werne, de Dixmude & de Menin. La prise de toutes ces Places déconcerta fort les Etats-Généraux. Il étoit question d'arrêter les progrès des Espagnols, & la chose ne paroissoit pas facile, parce qu'il y avoit peu d'intelligence entre les différentes Provinces. Les habitans d'Anvers ne pouvoient pardonner au Duc d'Anjou d'avoir voulu s'emparer de leur Ville par force. Les Gantois qui songeoient depuis long-temps à se réconcilier avec l'Espagne, ne vouloient pas souffrir qu'on employât les secours de la France pour la conservation des Pays-Bas. D'ailleurs la plupart des Flamands commençoient à se défier du Prince d'Orange, & le soupçonnoient d'être plus dévoué aux François qu'à ses Compatriotes, parce que ce Prince sage & prudent leur conseilloit de ne point se brouiller avec le Duc d'Anjou, qui pouvoit seul les empêcher de retomber sous le joug de l'Espagne. Telle étoit la disposition des esprits, lorf-

que les Etats s'assemblerent à Middelbourg.

Robert de Sorbiers, sieur de Pruneaux se trouva à cette Assemblée, & dit que le Duc d'Anjou ayant été nommé Lieutenant-Général dans tout le Royaume de France, étoit plus en état que jamais de fournir des secours aux Flamands. Il ajouta en même-temps que ce Prince ne vouloit point renoncer à son droit, ni perdre un titre qui lui avoit été accordé, & qu'il s'étoit encore acquis par son courage. Il fit ensuite l'énumération des services que les François avoient rendus à la Flandre, tâcha de faire comprendre aux Etats qu'il étoit de leur intérêt de ménager la France dans la conjoncture présente. Il leur donna lieu ensuite d'espérer que Henri III. déclareroit ouvertement la guerre à l'Espagne, pourvu néanmoins que si le Duc venoit à mourir sans enfans, les Provinces-Unies appartiendroient au Roi comme héréditaires.

La plaie d'Anvers étoit encore récente, & la haine qu'elle avoit attirée au Duc d'Anjou, l'emportoit sur toutes ses considérations du bien

public. D'ailleurs les intrigues des Gantois mettoient encore un grand obstacle à la réussite de cette négociation. Comme on ne parla point d'accomodement avec le Duc, à cause de l'opposition des Gantois, & de l'absence des Députés de quelques-unes des Provinces, on indiqua par l'avis du Prince d'Orange, une autre assemblée à Dort, où ils perdirent le temps à tenir des Conférences que leurs divisions rendoient inutiles. Pendant ce temps-là les Espagnols leur enleverent un grand nombre de Places importantes, & il ne restoit de toute la Province de Flandre qu'Alost qui ne fût pas à leur pouvoir. Cette Ville ne tarda pas à leur être livrée par les intrigues des Partisans de l'Espagne.

Les affaires des Pays-Bas étoient dans une confusion extrême, les événements dont je vais parler contribuerent beaucoup à augmenter les troubles de ces malheureuses Provinces. Le Duc d'Anjou fut attaqué d'une hémorragie si furieuse que le sang lui sortoit de toutes les parties du corps. Il mourut le quarantieme jour de sa maladie, le premier Mai 1584.

1584.

Ce Prince étoit d'une taille au-dessous de la médiocre, mais bienfait. Il avoit le teint brun, le visage un peu bouffi & marqué de la petite vérole. Vif, changeant, affable, brave, ambitieux, éloquent, magnifique & inquiet, voilà son caractere. Il étoit l'héritier présomptif de la Couronne de France, parce que Henri III. son frere n'avoit point d'enfans. Sa mort fit passer le Sceptre en des mains bien plus dignes de le porter.

La Flandre perdit la même année son plus zélé défenseur dans la personne du Prince d'Orange qui fut tué par un jeune homme appellé Baltazar Gerard, natif de Villesans en Franche-Comté. Ce perfide assassin avoit trouvé le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces du Prince en affectant un grand zele pour la Religion Protestante. Il assistoit réguliérement aux Prieres & à toutes les instructions, & on ne le trouvoit jamais sans un Pseautier ou un Nouveau-Testament à la main. Qui se seroit jamais imaginé qu'un extérieur si pieux cachât de mauvais desseins ? Tout le monde fut la dupe d'une si exécrable hypocrisie. Un

jour que le Prince qui étoit pour lors à Delff, sortoit de son palais, Gerard qui l'attendoit à la porte de la cour, le voyant passer, lui tire un coup de pistolet chargé de trois bales. Le Prince se sentant blessé, s'écria : *Seigneur, ayez pitié de mon ame & de ce peuple.* Comme il chanceloit, ses domestiques le mirent sur un degré voisin, & déjà il ne parloit plus : on le transporta ensuite sur son lit où il expira un instant après.

Dès que le meurtrier eut fait son coup, il se sauva par une porte de derriere, & jetta un second pistolet qu'il avoit encore. Il fut arrêté par les Gardes du Prince, lorsqu'il étoit prêt à monter sur le rempart d'où il vouloit se précipiter dans les fossés qui étoient pleins (*a*) d'eau. Aussi-tôt le Sénat s'assembla pour l'interroger. Au-lieu de répondre, il demanda du papier & une plume, promettant d'écrire toutes les choses qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara donc que depuis six ans il

(*a*) Il avoit deux vessies enflées, afin de ne se pas noyer en voulant traverser ces fossés.

avoit résolu de tuer le Prince d'Orange, & entra dans quelques détails au sujet du crime qu'il venoit de commettre. Il accusa quelques Religieux d'avoir applaudi à son projet. Bien loin de donner aucun signe de repentir, il avoua que si le Prince vivoit, il le tueroit encore, quand on devroit lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la Question, il fut condamné à mort le 14 de Juillet 1584. La Sentence portoit qu'il seroit dressé un échafaud devant l'Hôtel-de-Ville, qu'on y ameneroit le Criminel, qu'on lui brûleroit d'abord la main droite avec un fer rouge, & les parties charnues avec des tenailles, qu'on couperoit ensuite son corps vivant en quatre quartiers en commençant par le bas; qu'on lui ouvriroit le ventre, & qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battroit le visage; qu'après cela on lui couperoit la tête qui seroit mise au bout d'une pique plantée au haut d'une des tours (*a*) d'Anvers, & que les quatre parties du

(*a*) La Tour de l'Ecole.

corps seroient placées sur quatre des bastions de la Ville.

Lorsqu'on lui lut sa Sentence, il parut d'abord effrayé, mais reprenant tout-à-coup un air de fermeté, il dit qu'il se regardoit comme un généreux Athlete de l'Eglise Romaine, que les tourments qu'on alloit lui faire souffrir, serviroient à l'expiation des péchés qu'il avoit commis autrefois, soutenant qu'il n'avoit point offensé Dieu par cet assassinat, & qu'au contraire, il s'étoit acquis un droit au Ciel où il prieroit Dieu pour tout le monde.

Le lendemain, comme on le menoit au supplice, il montra la même intrépidité, & elle ne se démentit pas lorsqu'il fut sur l'échafaud. Dans le temps qu'on lui bruloit la main, & qu'on le déchiroit avec des tenailles toutes rouges, il ne donna aucun signe de douleur, ne jetta aucuns cris, & ne fit aucune contorsion. Les Ecclésiastiques donnerent de grands éloges à sa constance, & le regarderent comme un Martyr.

Guillaume de Nassau Prince d'Orange aux jours duquel on avoit

attenté plus d'une fois, & à qui on venoit enfin d'arracher la vie par un assassinat, fut un Prince recommandable par sa prudence, sa fermeté, son courage, sa patience & sa modération. L'attachement qu'il avoit pour la Religion Protestante fut cause qu'il se révolta contre l'Espagne, & qu'il passa presque toute sa vie dans des guerres. Il fut extrêmement regretté des Etats qui, pour témoigner leur reconnoissance, lui firent des obseques magnifiques. Lorsqu'il mourut, la cinquante-deuxieme année de son âge étoit presque accomplie. Ce Prince avoit eu quatre femmes (*a*) & laissa plusieurs enfans.

(*a*) La premiere femme du Prince d'Orange fut Anne d'Egmond, de laquelle il eut un fils appellé Philippe & une fille appellée Marie. Philippe qui, après la mort de son pere prit le titre de Prince d'Orange, avoit été pris à Louvain par le Duc d'Albe, & emmené en Espagne où il resta vingt neuf ans en prison. La seconde femme de Guillaume de Nassau, fut Anne de Saxe, dont il eut le Comte Maurice, & deux filles, Anne & Amelie. La troisieme femme du Prince d'Orange fut Charlote de Bourbon, fille du Duc de Montpensier, dont il eut six filles. Enfin la derniere de ses femmes fut

La mort du Duc d'Anjou & celle du Prince d'Orange avoient extrêmement dérangé les affaires des Etats-Généraux. Bruges étoit déja rentré sous la domination Espagnole. Les Gantois étoient ébranlés par les discours des Partisans de l'Espagne qui leur représentoient sans cesse qu'on ne doit jamais se révolter contre son Souverain, ni chercher à étendre la Religion par la voie des armes : ensuite ils tâchoient de prouver qu'on ne devoit pas compter sur les François, & que le plus sage parti étoit de se soumettre aux Espagnols, leurs anciens Maîtres. Les Brabançons, les Hollandois & les Zélandois écrivirent de leur côté aux Gantois pour leur représenter que s'ils suivoient l'exemple de Bruges, le Traité qu'ils feroient avec les Espagnols au-lieu de leur procurer la paix, feroit la cause de leur ruine. Ces

---

Louise de Coligny, fille de ce fameux Amiral de France qui fut tué pendant le massacre de la S. Barthelemi. Il n'eut de cette derniere épouse qu'un fils appellé Henri Fréderic. Le Prince d'Orange laissa aussi un fils naturel qu'on appelloit Justin de Nassau.

remontrances retarderent pendant quelque temps la conclusion du Traité. Bien plus, la populace de Gand qui détestoit les Espagnols, coupa le nez & les oreilles à quelques Soldats de cette Nation, & les renvoya ensuite à leur Régiment : mais les Espagnols qui n'étoient pas gens à se laisser vaincre en cruauté, massacrerent quelques Gantois, les attacherent sur une planche & les mirent sur la riviere avec cette Inscription. *Les Gantois nous ayant envoyé nos prisonniers par terre, nous leur renvoyons les leurs par eau.*

Le Prince de Parme résolu de forcer Gand à accepter les conditions qu'il offroit, tourna toutes ses forces contre la Flandre. Il attaqua plusieurs petites places qui sont aux environs d'Anvers, de sorte qu'on s'apperçut qu'il en vouloit à cette Ville. Ce fut alors que les Gantois effrayés du progrès des Espagnols, se déterminerent enfin à faire leur accommodement. Le Traité fut conclu, & Gand rentra sous la domination de l'Espagne. Alexandre Farnese qui avoit dessein d'assiéger Anvers, construisit un pont qu'il destinoit à

boucher l'Escaut, & employa sept mois entiers à la construction de cet ouvrage.

Pendant ce temps-là les Etats-Généraux qui se trouvoient dans la plus triste situation, & qui craignoient de retomber sous le joug des Espagnols, résolurent de se soumettre à la France aux conditions les plus avantageuses qu'il seroit possible d'obtenir. Ils envoyerent une ambassade composée des Députés de chaque Province. Ces Ambassadeurs se rendirent en France où Henri III. leur donna audience le 12 de Février 1585. Leur harangue contenoit en substance qu'ils étoient venus pour supplier le Roi de vouloir bien les prendre sous sa protection comme ses Sujets & ses amis, assurant que S. M. T. C. les trouveroit disposés à accepter toutes les propositions justes & raisonnables qu'elle voudroit leur faire entendre.

Henri répondit d'une maniere très-obligeante aux Députés, mais il leur dit que l'affaire qu'ils lui proposoient demandoit une mûre déliberation ; les Partisans des Guises qui avoient alors tout pouvoir dans l'E-

tat, & qui étoient entiérement dévoués à l'Espagne, dont ils avoient besoin pour fortifier le parti de la Ligue, empêcherent Henri III. de se mêler des affaires de la Flandre, & aimerent mieux plonger la France dans les horreurs d'une guerre civile, que de contribuer par leurs conseils à l'acquisition de plusieurs belles Provinces que nous verrions réunies présentement à la Monarchie Françoise. Le Roi déclara donc aux Ambassadeurs de Flandre qu'il n'étoit pas alors en son pouvoir d'accepter leurs offres, mais il promit de les sécourir aussi-tôt que la tranquillité seroit rétablie dans son Royaume. Nimegue & Bruxelles rentrerent sous la domination Espagnole. La perte de deux Villes si considérabes fut extrêmement sensible aux Etats. Le Prince de Parme assiégeoit Anvers, & les habitans étoient déterminés à se défendre jusqu'à la derniere extrêmité.

L'Escaut est extraordinairement large & profond devant & dessous Anvers, parce qu'en cet endroit il approche de son embouchure. Alexandre de Parme entreprit & vint

à bout de construire au-dessous de la Ville un pont d'une construction admirable pour empêcher les secours que le Assiégeans tiroient de la Zélande. Ce pont bâti sur d'énormes poutres qu'on enfonça dans l'eau ne put être poussé du côté d'Anvers, que jusqu'à deux cents pieds, & à neuf (a) cents du côté du Brabant. Il restoit entre ces deux parties du pont un espace de près de treize cents pieds où il étoit impossible d'enfoncer des pilotis à cause de la profondeur de la riviere en cet endroit. On remédia à cet inconvénient en joignant trente-deux Vaisseaux qui avoient chacun soixante-six pieds de long & douze de large. Ces vaisseaux ne se touchoient pas. Ils étoient éloignés de vingt pieds les uns des autres, & attachés ensemble avec de gros cables & avec des chaînes. Chaque vaisseau avoit une ancre à chaque bout qui étoit disposée de telle sorte, que le pont se soulevoit sans que les vaisseaux reçussent aucun

(a) Parce que l'eau n'étoit pas si profonde du côté du Brabant.

dommage. Dans l'espace qui étoit entre chaque vaisseau, il y avoit de fortes pieces de bois qui alloient de l'un à l'autre & par-dessus des planches de travers. Aux deux extrêmités du pont, on bâtit un Fort qui devoit servir de place d'armes, & l'on y mit autant de canons qu'il y avoit d'angles. On plaça dans chaque vaisseau trente Soldats avec des gabions, & quatre Matelots avec deux grosses pieces d'artillerie, de sorte qu'il y avoit pour la défense de tout le pont, quatre-vingt-dix-sept pieces de canon.

On construisit ensuite un autre ouvrage qui devoit servir à assurer le pont. Cette nouvelle invention consistoit en trente-trois barques placées à côté les unes des autres dans la largeur de la riviere ; elles étoient attachées trois à trois vis-à-vis le pont avec des pieces de bois & des mats de vaisseaux qui passoient par-dessus en travers ; mais elles étoient un peu éloignées les unes des autres. Il y avoit onze rangs des ces barques disposées trois à trois de la façon que je viens de dire, & entre chaque rang il y avoit le même es-

pace. Il sortoit de chaque rang de ces barques quarante longues pieces de bois, ferrées en pointe par le bout qui, comme une compagnie de Piquiers au front d'une bataille empêchoient l'approche des ennemis. Ces barques qui étoient pleines de futailles vuides & arrêtées avec des ancres, servoient à couvrir le pont qui étoit encore défendu par quarante vaisseaux, dont vingt furent placés du côté du Brabant. Ce pont fermoit la riviere aux ennemis, & leur ôtoit toute espece de communication du côté de la mer.

Un Italien nommé Jambelli qui s'étoit jetté dans Anvers par mécontentement de ce que l'Espagne avoit refusé ses services, prépara une de ces machines auxquelles on a donné, à juste titre, le nom d'Infernales, pour détruire le pont des Espagnols. Il construisit quatre bateaux plats, mais très-hauts de bord, d'un bois extrêmement fort & épais, & il imagina de faire jouer des mines sur l'eau de la maniere suivante. Il fit dans le fond des bateaux dans toute leur longueur, un maçonnage de briques & de chaux de la hauteur d'un

pied, & de la largeur de cinq, il éleva tout à l'entour sur les côtés deux petites murailles & fit la chambre de sa mine haute & large de trois pieds. Il la remplit d'une poudre très-fine qu'il avoit faite lui-même, & dont il n'y avoit que lui qui eût la composition. Il couvrit cette mine avec des tombes, des meules de moulins & d'autres pierres d'une grosseur extraordinaire. Il mit par-dessus des boulets, des morceaux de marbre, des crocs, des cloux & d'autres férailles, & bâtit sur tout cela une espece de toit de grosses pierres. Ce toit n'étoit pas plat, mais en dos d'âne, afin que la mine venant à crever, l'effet ne s'en fît pas seulement de bas en haut, mais de tous côtés.

L'espace qui étoit entre les murailles de la mine & les côtés des bateaux, fut rempli de pierres de tailles, maçonnées, & de poutres liées avec les pierres par des crampons de fer. Jambelli fit sur toute la largeur des bateaux un plancher de grosses planches qu'il couvrit encore d'une couche de briques, & sur le milieu, il éleva un bûcher de bois poissé pour

l'allumer quand les bateaux démarreroient, afin qu'on prît ces bateaux pour des brulots ordinaires. Pour que le feu ne manquât pas de prendre à la mine, il se servit de deux moyens. Le premier fut une meche ensouffrée d'une longueur proportionnée au temps qu'il falloit aux bateaux pour arriver au pont. L'autre moyen dont il se servit pour mettre le feu à la poudre, fut un de ces petits horloges qu'on appelle réveille-matin, qui en se détentant après un certain temps devoit battre le fusil & faire tomber le feu sur une traînée de poudre qui aboutissoit à la mine. Ces quatre bateaux ainsi préparés devoient être accompagnés de treize autres plus petits où il n'y avoit point de mines, mais qui étoient de simples brulots.

Alexandre de Parme ayant su qu'on faisoit à Anvers certains préparatifs dont on avoit grand soin de cacher le mystere, crut que le dessein des ennemis étoit seulement d'attaquer le pont en même-temps au-dessus du côté d'Anvers, & au-dessous du côté de la Zélande. C'est pourquoi il distribua sur le pont ses

meilleures troupes qu'il exposoit sans le savoir au plus affreux péril, en prenant des mesures pour l'éviter.

On vit sortir d'abord trois brulots du Port d'Anvers, & puis trois autres, & le reste dans le même ordre. On sonna l'alarme, & tous les Soldats coururent à leur poste sur le pont. Le feu étoit si vivement allumé, qu'il sembloit que les vaisseaux même brûloient. Cela formoit un spectacle qui eût fait plaisir, si on n'en avoit rien eu à craindre. Les Espagnols de leur côté avoient allumé un grand nombre de feux sur leurs digues & dans leurs Forts. Les Soldats étoient rangés en bataille sur les deux bords de la riviere & sur le pont, enseignes déployées, avec les Officiers à leur tête, & les armes brilloient encore plus à la lueur de la flamme, qu'elles n'auroient fait au plus beau Soleil.

Les Matelots étant arrivés à deux mille pas du pont, firent prendre aux quatre vaisseaux où étoient les mines le courant de l'eau, & se retirerent dans leurs esquifs. On ne se mit pas si fort en peine de bien diriger la route des simples brulots.

Ceux-ci échouerent pour la plupart contre l'estacade (*a*) & aux deux bords de la riviere. Un des quatre vaisseaux destinés à rompre le pont coula à fond au milieu de la riviere. On en vit sortir une épaisse fumée sans autre effet : deux autres furent poussés par le vent sur le rivage du côté de la Flandre. Il y eut pendant quelque temps sujet de croire que la même chose arriveroit au quatrieme.

Les Soldats Espagnols voyant que le feu paroissoit s'éteindre sur la plupart de ces vaisseaux, commençoient à se mocquer de tout ce grand appareil qui n'aboutissoit à rien. il y en eut même d'assez hardis pour entrer dans un des Vaisseaux qui avoient échoué, & ils enfonçoient leurs piques au travers du plancher pour découvrir ce qu'il y avoit dessous. Mais dans ce moment, le quatrieme Vaisseau qui étoit beaucoup plus grand & plus fort que les autres ayant bri-

(*a*) On appelloit ainsi l'espece de barriere ou de palissade qu'on avoit enfoncée dans l'eau pour construire les deux extrêmités du pont.

sé l'estacade, continua sa route vers le pont. Alors les Soldats Espagnols jetterent un grand cri. Le Prince de Parme accourut aussi-tôt, & commanda sur le champ des Soldats & des Matelots. Les uns pour détourner le vaisseau avec des crocs, les autres pour sauter dedans, & y éteindre le feu; le Prince se mit dans une espece de Château de bois bâti sur la rive de Flandre. Il avoit avec lui les Seigneurs de Roubaix, Caëtan, Billi, du Guast & les Officiers du Corps-de-garde de ce Château.

Un vieux Enseigne, domestique du Prince de Parme sauva la vie à son Maître. Cet homme, soit par un certain pressentiment, soit qu'il eût quelques soupçons, s'approche du Prince de Parme, & le conjure de se retirer, puisqu'il avoit donné tous les ordres nécessaires. Il réitéra ses instances, & voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il se jette aux pieds de son Maître, & lui dit: " Au nom de
„ Dieu, mon Prince, croyez seule-
„ ment pour cette fois le plus af-
„ fectionné de vos serviteurs; je vous
„ assure que vos jours sont ici en
„ danger; puis se relevant, il entraî-

na, pour ainsi dire, le Prince avec lui. Alexandre de Parme aussi surpris de la liberté de cet homme, que du ton avec lequel il lui parloit, se détermina à le suivre accompagné de du Guast & de Caëtan. A peine sont-ils arrivés au Fort de Ste Marie, que le vaisseau creve avec un fracas épouvantable : on voit une nuée de pierres, de poutres, de chaînes & de boulets. Le château de bois auprès duquel la mine avoit joué, une partie des bateaux du pont, les canons qui étoient dessus & les soldats sont enlevés & jettés de tous côtés. L'Escaut s'enfonce en abyme, & l'eau est poussée d'une telle violence, qu'elle passe sur toutes les digues : on sent la terre trembler à plus de quatre lieues à la ronde, quelques-unes de ces grosses tombes dont la mine avoit été couverte, sont transportées à mille pas de l'Escaut.

Un des autres bateaux qui avoit échoué contre le rivage de Flandre, produisit aussi un grand effet, ces deux machines infernales firent périr plus de huit-cents personnes par différents genres de mort. Une infinité furent estropiés, & quelques-uns

échapperent par des hasards surprenans. Le Vicomte de Bruxelles fut transporté fort loin, & tomba dans un navire sans se faire aucun mal. Un des Gardes du Prince de Parme fut porté de l'endroit du pont qui touchoit à la Flandre jusqu'à l'autre rivage du côté du Brabant, & ne fut qu'un peu blessé à l'épaule. Un Officier après avoir été quelque temps suspendu en l'air, tomba dans la riviere; comme il savoit nager, & que dans le mouvement du tourbillon qui l'emporta, sa cuirasse s'étoit détachée de son corps, il regagna en nageant le bord du rivage.

Pour ce qui est du Prince de Parme, on le crut mort : car, comme il étoit prêt d'entrer dans le Fort de Ste Marie, il fut terrassé par le mouvement de l'air, & frappé d'une poutre entre le casque & les épaules. On le trouva évanoui & sans connoissance. Mais il revint à lui un peu après, & la premiere chose qu'il fit fut de donner ses ordres pour remédier à une partie du dommage que venoit de causer cette infernale machine. Enfin après un long siege, Alexandre Farnese se rendit maître de

la Ville d'Anvers. Un des principaux Articles de la Capitulation fut qu'on ne parleroit point pendant les quatre premieres années d'établir l'Inquisition dans cette Ville. On voit par-là que les Espagnols avoient toujours dessein d'introduire en Flandre cet affreux Tribunal.

Les Etats dont les affaires alloient fort mal, furent encore obligés de recourir à la protection d'une Puissance étrangere. La France qui étoit alors déchirée par des divisions funestes, ne pouvoit guere s'intéresser en leur faveur. Ils s'adresserent donc à la Reine Elisabeth qui leur avoit déjà rendu des services signalés. Les Ambassadeurs qu'on envoya à cette Princesse se plaignirent d'abord de la tyrannie des Espagnols, & déclarerent qu'ils ne vouloient plus rentrer sous la domination de ces Maîtres barbares qui vouloient les livrer aux fureurs de l'Inquisition.
„ Nous sommes chargés, ajouterent-
„ ils, d'offrir à V. M. la souveraineté
„ pleine & entiere des Pays-Bas, per-
„ suadés que nous ne pouvons man-
„ quer d'être heureux sous votre
„ Gouvernement. Quoique nos Pro-
„ vinces

„ vinces ayant beaucoup souffert
„ pendant le cours de ces guerres
„ sanglantes, il nous reste cependant
„ encore dans le Brabant, dans la
„ Gueldre, dans la Flandre & dans
„ l'Over-Yssel, beaucoup de Villes
„ & de fortes Places. Toute la Hol-
„ lande, la Zélande & la Seigneurie
„ d'Utrecht obéissent à nos ordres,
„ & il se trouve dans ces Provinces
„ un grand nombre de Villes, de
„ Forteresses, & sur-tout de Ports
„ célebres qui serviront non-seu-
„ lement à la gloire, mais encore à
„ l'avantage de V. M. & de ses Suc-
„ cesseurs. En réunissant la Sou-
„ veraineté de ces Provinces avec la
„ possession des Forts de l'Ecluse &
„ d'Ostende, V. M. s'assurera l'Em-
„ pire de l'Océan, & affermira le
„ Trône Britannique contre les ef-
„ forts de toutes les Puissances qui
„ dans la suite voudroient l'attaquer.
„ Nous vous supplions donc, grande
„ Reine, de vouloir bien recevoir
„ les Flamands au nombre de vos
„ fideles Sujets, de vous déclarer
„ leur Protectrice, & de prendre
„ en main les intérêts de leur Re-
„ ligion. „

Elisabeth renvoya cette affaire à son Conseil, & après bien des délibérations, l'Alliance fut enfin conclue entre S. M. B. & les Etats-Généraux. On avoit résolu d'abord que la Reine accepteroit pour toujours la Souveraineté des Pays-Bas, mais la prise d'Anvers fit changer de projet. La Reine s'engagea à fournir des troupes aux Flamands, & à leur envoyer un Gouverneur revêtu de toute l'autorité qui seroit nécessaire pour le service des Provinces-Unies. Les Etats s'obligeoient aussi à dédommager la Reine de toutes les avances qu'elle seroit obligée de faire afin de les secourir. Le Comte de Leycester que la Reine d'Angleterre nomma Gouverneur des Pays-Bas, se rendit en Hollande, & fut reçu avec une joie universelle. Les Etats-Généraux assemblés à la Haye lui donnerent le Gouvernement absolu des Provinces-Unies, & on lui laissa le pouvoir de faire à son gré la guerre par terre & par mer, d'établir de nouveaux impôts & de disposer des deniers publics.

Le Comte de Leycester ne fut pas long-temps sans se brouiller avec les

Etats, & ces divisions mirent Farnese à portée d'avancer les affaires d'Espagne. Il n'y eut que le défaut de provisions qui empêcha ce Prince pendant quelque temps d'exécuter ses projets. Comme la guerre avoit interrompu la culture des terres dans presque toutes les Provinces, & que d'ailleurs le transport des grains étoit difficile, la Flandre se trouva exposée à toutes les horreurs de la famine. Les Villes étoient devenues des especes de solitudes, où l'on voyoit errer librement les loups qui dévoroient les femmes & les enfans que la faim tiroit de leurs maisons pour se répandre dans la campagne. Quantité d'honnêtes Bourgeois furent réduits à mendier leur pain, & à ramasser au milieu des ordures, des os à-demi rongés & d'autres aliments encore plus dégoutans. Un chien qu'on jettoit dans la rue servoit de repas à ces affamés. La cherté étoit si grande, que la mesure de farine qui contient trois de nos boisseaux se vendoit huit cents florins. Cette affreuse famine fut suivie de maladies contagieuses qui emporterent bien du

monde. Telle étoit la situation de cette partie de la Flandre qui obéissoit à l'Espagne. Pendant ce temps-là les Provinces-Unies jouissoient d'une abonbance entiere, mais elles étoient déchirées par de funestes divisions.

Lorsque les vivres commencerent à devenir plus communs, le Prince de Parme assembla son armée, & alla assiéger l'Ecluse. Cette place fit une très-belle défense, mais les assiégés se voyant enfin obligés de se rendre, s'engagerent par serment au cas que le Prince de Parme ne voulût pas leur accorder une capitulation honorable, à se faire tuer les armes à la main ou à chercher à se sauver par la fuite au travers des campagnes inondées, après avoir mis le feu à la Ville & à la Forteresse. Alexandre Farnese instruit de leur dessein, ne jugea pas à propos de réduire au désespoir de si vaillans hommes, & leur accorda tout ce qu'ils demanderent.

Les divisions du Comte de Leycester avec les Etats ne laissoient pas que de causer du chagrin à Elisabeth. Cette Princesse d'ailleurs commen-

çoit à s'ennuyer des dépenses qu'elle étoit obligée de faire en faveur des Flamands, & elle n'avoit pas envie de ruiner ses Sujets pour soutenir des Etrangers. Comme elle souhaitoit la paix, & qu'elle ne vouloit pas en faire les premieres propositions, elle pria le Roi de Danemarck de vouloir bien se charger de cette affaire. Rantzow, Ambassadeur du Monarque Danois se rendit à la Cour d'Espagne, & proposa à Philippe d'accorder la liberté de conscience aux Flamands, & de les maintenir dans leurs anciens privileges. Le Roi d'Espagne répondit qu'il n'y consentiroit jamais, & les Etats ayant été instruits de cette négociation, déclarerent qu'ils ne vouloient point entendre parler d'accommodement avec la Cour de Madrid. On ne doit pas être surpris que les Flamands refusassent de rentrer sous la domination de leurs anciens Maîtres. Ces peuples avoient poussé les choses trop loin, & connoissoient trop le génie de Philippe pour se flatter d'une réconciliation sincere. C'est pourquoi ils résolurent de tout hasarder plutôt que de s'ex-

poser à devenir un jour les victimes de l'Inquisition.

Tandis que les Etats ne songeoient qu'à s'opposer aux entreprises de l'Espagne, & aux intrigues du Comte de Leycester qui cherchoit à s'emparer de toute l'autorité, quelques Flamands, & entre autres les Habitans d'Utrecht tramoient des complots contre la liberté de leur propre Patrie, & avoient formé le dessein de faire passer aux Anglois toute la puissance dont les Etats étoient revêtus. Pour réussir dans ce projet, ils mirent en œuvre les Prédicateurs & les libelles diffamatoires, afin de soulever le Peuple, & d'introduire les Anglois dans toutes les Villes des Pays-Bas, sous prétexte que la Religion étoit en danger. Ils entreprirent d'abord de se rendre maîtres de Leyden, mais leur complot fut découvert, & les principaux auteurs de la Conspiration laisserent leur tête sur un échafaud.

Cette entreprise, sur la liberté des Flamands, acheva de rendre odieux le Comte de Leycester; de sorte que la Reine d'Angleterre se vit contrainte de le revoquer. La protection

que cette Princesse avoit accordée aux Provinces-Unies, pensa lui devenir bien funeste. Philippe II. forma le projet d'envahir l'Angleterre, & de détrôner la Reine Elisabeth. Dans ce dessein, il fit équiper une des plus formidables flottes qu'on eût jamais vues sur la mer. Elle étoit composée de cent cinquante vaisseaux, & portoit huit mille hommes d'équipage, & vingt mille hommes de débarquement, sans compter la Noblesse & les Volontaires qui étoient en grand nombre. On n'avoit pas aussi épargné les munitions de guerre. Il y avoit sur cette flotte douze cents mille (a) boulets, cinq mille six cents quintaux de poudre, mille quintaux de balles, douze cents quintaux de meche, sept mille mousquets & arquebuses, dix mille haches, hallebardes ou pertuisanes, quantité d'instruments propres à remuer ou à transporter la terre, & un grand nombre de chevaux & de mulets. Les provisions étoient abon-

(a) Quelques Historiens prétendent qu'il n'y avoit que 120 mille boulets.

dantes, & on en avoit pour plus de six mois.

La Cour d'Espagne avoit nommé pour Généralissime de cette grande armée navale Dom Louis Perez de Gusman, Duc de Medina-Sidonia, Seigneur plus distingué par sa naissance & par ses grands biens, que par son expérience & son habileté dans le métier de la guerre. Comme les Espagnols vouloient persuader que cette expédition n'étoit entreprise que pour la défense de la Religion, ils avoient embarqué un Vicaire général du Saint Office, des Jésuites, des Capucins & plusieurs Religieux de différents Ordres.

Le Pape Sixte V. avoit accordé à Philippe II. une Bulle qui devoit être publiée aussi-tôt que les Espagnols auroient mis le pied en Angleterre, & par laquelle le Pontife Romain autorisoit le Monarque Espagnol à chasser Elisabeth du Trône. „ Cette femme, disoit Sixte V. en „ parlant de la Reine d'Angleterre, a „ donné lieu au Schisme par son at- „ tachement à l'hérésie. Elle a enga- „ gé nos Prédécesseurs à la séparer „ de la communion des Fideles,

„ parce qu'au mépris de tous les
„ droits divins & humains, elle s'at-
„ tribue sur l'Eglise d'Angleterre une
„ autorité & une jurisdiction qui ne
„ lui appartiennent pas; parce qu'elle
„ a usurpé un trône auquel elle n'a
„ aucun droit, & qu'elle a fomenté
„ dans les Etats voisins la sédition
„ & la révolte contre leur Souve-
„ rain légitime. „ Il l'accusoit aussi
d'avoir accordé un asyle dans son
Royaume à des traîtres, à des Héré-
tiques, à des perturbateurs du repos
public; d'avoir pris sous sa protec-
tion des hommes chargés de toutes
sortes de crimes; d'avoir sollicité &
excité le Turc à prendre les armes
contre les Princes Chrétiens; d'avoir
maltraité les Evêques & tous les
Prêtres Catholiques; d'avoir fait pé-
rir la Reine d'Ecosse sur un écha-
faud, & enfin d'avoir aboli en An-
gleterre la Religion Romaine: pour
ces causes & plusieurs autres, le Pape
excommunioit de nouveau la Reine
Elisabeth, la déclarant déchue de tous
ses droits aux Royaumes d'Angle-
terre & d'Irlande comme étant usur-
patrice, & dégageoit les Anglois du
serment de fidélité. En conséquence

il prioit tous ceux qui auroient connoissance de cette Bulle, de quelque condition qu'ils fussent, sous peine d'encourir la disgrace de Dieu, de ne donner aucun secours ni aucun appui à cette Princesse, de n'entretenir avec elle aucun commerce, mais de réunir plutôt toutes leurs forces pour la punir de sa désobéissance à l'Eglise; & promettoit de grandes récompenses à ceux qui s'assureroient de cette femme excommuniée, & la livreroient aux Catholiques pour la punir de ses forfaits.

Elisabeth qui redoutoit beaucoup moins les foudres du Vatican que l'armée navale des Espagnols, songea à se précautionner contre le péril qui la menaçoit. En peu de temps elle mit en mer cent Vaisseaux commandés par Charles Howard, & elle nomma pour Vice-Amiral le fameux François Drach, l'homme de son temps qui avoit le plus d'habileté dans la marine. Cinquante autres Vaisseaux sous les ordres de Henri Seimer devoient croiser dans la Manche, entre Douvre & Calais. Elisabeth leva ensuite des troupes,

& fit un camp à Tilebury dans le Comté d'Essex vis-à-vis de Gravesende, & on éleva des Forts sur les bords de la Tamise dans tous les postes qu'on jugea les plus avantageux, afin de s'opposer à la descente des ennemis.

Cependant la flotte Espagnole sortit du Port de Lisbonne le 29 de Mai 1588, & mouilla d'abord à la Corogne. Elle essuya une tempête furieuse qui la dispersa de telle sorte, qu'il ne resta guere que quatre-vingt vaisseaux autour de l'Amiral. Ils se rallierent tous ensemble à l'exception de huit qui avoient perdu leurs mats. Cette flotte formidable, remit à la voile, & entra dans la Manche le 28 de Juin. Le même jour l'Amiral Howard sortit du Port de Plimouth, & après avoir été longtemps incertain de la route que prendroient les ennemis, il les rencontra le lendemain qui cingloient à pleines voiles vers le même port qu'il venoit de quitter.

Les vaisseaux Espagnols furent poursuivis par les vaisseaux Anglois qui étant plus petits & plus légers gagnerent le dessus du vent, & com-

mencerent l'attaque par plusieurs bordées de canon. Il y eut quatre combats entre les deux flottes. Les Anglois eurent toujours l'avantage, & dans la derniere action, les Espagnols furent obligés de prendre la fuite. Ceux-ci perdirent beaucoup de monde & de vaisseaux.

Avant que d'arriver en Espagne, ils essuyerent encore une horrible tempête qui leur causa beaucoup de dommage. Ils furent contraints d'aborder sur les côtes d'Ecosse où le Commandant fit la revue du reste de ses forces qui se trouverent réduites à six-vingt vaisseaux. On tint conseil de guerre, & il fut résolu qu'on partageroit la flotte, & que chacun se rendroit en Espagne du mieux qu'il pourroit. Le Duc de Medina-Sidonia eut le bonheur de se tirer d'affaire ; mais le Vice-Amiral qui conduisoit l'autre partie de la flotte fut poussé par les vents sur les Côtes d'Irlande & fait prisonnier. Quoiqu'on ne pût pas imputer au Généralissime Espagnol le malheureux succès de cette entreprise, & qu'il ne fut responsable ni des hasards, ni des maladies qui avoient emporté

une partie de son équipage, cependant il eut ordre de ne pas paroître à la Cour, & de se retirer dans ses terres. Philippe parut aussi très-mécontent de la conduite du Prince de Parme qui ne s'étoit pas mis en mer assez promptement pour secoutir la flotte Espagnole. Tandis que toute l'Espagne étoit dans la consternation, on faisoit des réjouissances publiques en Hollande & en Angleterre. La Reine d'Angleterre avoua hautement que ce n'étoit point aux forces de la Nation Angloise qu'on devoit attribuer une victoire si inespérée, mais à la Providence seule qui prend plaisir à se jouer des vains projets des Princes de la Terre.

Alexandre Farnese chagrin du mauvais succès de la flotte Espagnole, chercha à réparer par quelque service important la faute qu'on lui reprochoit. Dans cette vue il résolut de se rendre maître de Ter-Tolen & de Berg-op-zoom ; ces deux entreprises ne lui réussirent pas. La fortune sembloit s'être déclarée en faveur des Etats, qui eurent alors la satisfaction de voir la Ville d'Utrecht se soumettre à leur obéissance.

Philippe II. au-lieu d'employer ses forces à réduire les Flamands, envoya le Prince de Parme en France pour soutenir le parti des Ligueurs. C'est ainsi que ce Monarque qui se plaignoit continuellement de la Reine d'Angleterre, parce qu'elle appuyoit la révolte des Pays-Bas, se déclaroit en faveur des François qui avoient pris les armes contre leur Souverain légitime. Les affaires des Espagnols qui étoient déjà en fort mauvais état, dans la Flandre, avant le départ d'Alexandre Farnese, souffrirent beaucoup de l'absence de ce Prince. Comme les peuples de la Frontiere d'Allemagne portoient une partie du poids de la guerre qui duroit depuis si long-temps dans les Pays-Bas, ils nommerent des Députés pour faire leurs plaintes aux Etats-Généraux & aux Espagnols. Ceux-ci se mirent peu en peine de répondre d'une maniere satisfaisante. Les Députés se rendirent à la Haye où ils furent très-bien reçus, & après leur avoir témoigné combien on étoit sensible aux maux qu'ils avoient à souffrir, on leur parla de la sorte : " Plaignez notre situa-

„ tion plutôt que de nous accuser d'ê-
„ tre les auteurs de toutes ces calami-
„ tés. Comme les Espagnols ont allu-
„ mé un funeste incendie dans ces
„ Provinces, il n'est pas étonnant qu'il
„ s'en répande quelques étincelles jus-
„ ques sur vous. Nous désavouons tout
„ ce qui s'est fait contre nos Edits
„ & contre la discipline militaire :
„ mais il est impossible de faire ob-
„ server les loix en de pareilles cir-
„ constances. Songez d'ailleurs qu'en
„ défendant notre pays, nous trai-
„ vaillons pour le salut commun de
„ tous nos voisins. Sans nous, vous flé-
„ chiriez peut-être un jour sous le
„ joug le plus dur & le plus cruel.
„ En effet, qu'y a-t-il de plus insup-
„ portable pour des Peuples libres
„ que l'Inquisition, ce tribunal alté-
„ ré de sang que l'Espagne cherche
„ à introduire dans ces Provinces ?
„ On veut abolir les droits les plus
„ sacrés, les privileges, les libertés,
„ les coutumes & les loix des Peu-
„ ples. L'Espagne tend toujours à la
„ Monarchie universelle, projet an-
„ cien & monstrueux qui a déjà
„ coûté tant de sang à l'Allemagne.
„ Les Napolitains, les Milanois,

„ les Maures & les Indiens nous ont
„ appris ce que doivent craindre les
„ peuples malheureux qui obéissent
„ aux Espagnols. Quels maux ces
„ barbares tyrans n'ont-ils pas faits
„ dans toute l'Europe ? Ils ont dé-
„ pouillé Antoine, Roi de Portu-
„ gal. L'Angleterre & l'Ecosse ont
„ pensé succomber sous les différen-
„ tes conspirations qu'ils ont tramées
„ contre ces Royaumes. Ils troublent
„ encore à present l'Irlande. Enfin
„ leur ambition paroît au grand jour
„ dans la guerre qu'ils ont allumée en
„ France, où ils soutiennent publi-
„ quement que les Sujets ne doivent
„ pas se soumettre au légitime héri-
„ tier de la Couronne. Cependant
„ ils osent nous reprocher que nous
„ sommes des rebelles & des per-
„ turbateurs du repos public, nous
„ qui n'avons pris les armes que
„ quand nous nous y sommes vus
„ contraints par la plus dure nécessité,
„ sité, & après avoir employé inu-
„ tilement les plus humbles & les
„ plus respectueuses remontrances.
„ Nous ferons cesser les plaintes de
„ nos voisins, pourvu qu'on pren-
„ ne de justes mesures pour la sûre-

„ té & la défense de ce pays. N'a-
„ vons-nous pas droit de faire pour
„ la conservation de ce qui nous
„ appartient, ce que ceux qui se
„ plaignent des Etats-Généraux per-
„ mettent aux Espagnols de faire
„ impunément pour envahir le bien
„ d'autrui ? D'ailleurs ce n'est pas
„ nous qui nous sommes emparés
„ les premiers de quelques places
„ de vos Frontieres. Les Espagnols
„ nous en ont donné l'exemple. Nous
„ sommes prêts de restituer celles
„ dont nous nous sommes ren-
„ dus maîtres, pourvu qu'on nous
„ donne des cautions suffisantes. On
„ doit nous excuser si nous sommes
„ à charge à nos voisins. La nécessité
„ d'une juste défense nous y oblige.
„ Nous tâchons de garder tous les
„ ménagements possibles, & pour
„ prévenir les désordres, nous payons
„ réguliérement les soldats qui sont
„ à notre solde. L'Espagne, au con-
„ traire, ne fait subsister ses troupes
„ qu'aux dépens des peuples, & per-
„ met qu'elles demeurent des mois
„ entiers dans des pays qui ne sont
„ point de sa domination. En un
„ mot, quoique nous ayons été con-

„ traints de prendre certaines mesu-
„ res pour la conservation de notre
„ liberté, on ne peut pas dire néan-
„ moins que nous soyons la cause
„ des désastres qui ont suivi cette
„ funeste guerre. Les Députés pa-
rurent trés-satisfaits de la réponse
des Etats-Généraux.

L'Empereur Rodolphe, à l'exemple de l'Empereur Maximilien son pere, témoigna un grand desir de réconcilier les Flamands avec la Cour d'Espagne. Mais les Etats prierent S. M. I. de ne pas travailler à une négociation qui ne pouvoit avoir aucun succès, & représenterent que les Espagnols n'agissoient pas de bonne foi. Rodolphe se flatta pendant quelque temps de pouvoir réussir dans son projet; mais à la fin il s'apperçut qu'il étoit impossible de ménager un accommodement entre les deux partis.

1590. Cette année qui fut si heureuse pour les Etats-Généraux, vit jetter les premiers fondements de leur République, & finir l'autorité de Philippe II. sur les Pays-Bas. Pendant que les Espagnols occupoient leurs forces contre la France, les Hollandois qui s'étoient tenus jusqu'alors

sur la défensive, commencerent à attaquer leurs ennemis, & leur arracherent enfin les Provinces voisines. La victoire les suivit toujours sur mer & sur terre, dans les sieges comme dans les batailles. On eut beau représenter au Roi d'Espagne qu'il devoit laisser la France tranquille, & ne pas y entretenir le feu de la discorde; que cette conduite lui faisoit peu d'honneur, & ruinoit ses affaires dans les Pays-Bas; qu'il fournissoit aux Hollandois les moyens de s'affermir dans leur révolte, de sorte qu'ils seroient bientôt assez puissans pour attaquer la Flandre d'un côté, tandis que les Anglois y entreroient de l'autre; que les forces de l'Espagne s'épuiseroient inutilement à soutenir le parti des Ligueurs; que les François après s'être déchirés pendant quelque temps, calmeroient la fureur qui les armoit les uns contre les autres, & que ces Peuples touchés de l'amour de la patrie, rentreroient enfin dans le devoir, & reprendroient leurs anciens sentiments de haine contre l'Espagne; toutes ces sages remontrances ne produisirent aucun effet. Phi-

lippe aveuglé par son ambition aima mieux exposer une partie considérable de ses Etats à tous les hasards d'une guerre incertaine, que de renoncer aux projets chimériques qu'il avoit formés pour l'établissement de sa Maison en France. Philippe II. qui se piquoit d'être un grand politique se comporta en cette occasion comme le chien de la fable qui abandonna sa proie pour courir après son ombre.

Tandis que les Espagnols s'opiniâtroient à faire la guerre en France, leurs affaires alloient fort mal dans les Pays-Bas, à cause de l'absence du Prince de Parme. Le Comte Pierre Ernest qui commandoit à sa place n'ayant presque point de troupes ni d'argent, n'étoit pas en état de résister aux armées des Hollandois. Le Prince d'Orange assiégea Steenwick dont les Etats-Généraux avoient été autrefois en possession. Cette Ville se rendit après une longue résistance. On rapporte qu'il y eut vingt-neuf mille coups de canon tirés à ce siege. Le Prince d'Orange se rendit maître de plusieurs autres places importantes.

Sur ces entrefaites le Duc de Parme tomba malade à Arras. Le chagrin que lui causa la décadence des affaires en Flandre augmenta son mal & le réduisit à l'extrêmité. Sentant que ses forces diminuoient : *C'en est fait*, dit-il, *les remedes sont inutiles.* Mais son Secretaire étant alors entré & l'assurant qu'il se portoit mieux : *Travaillons donc*, répondit le Prince, *tant que mes forces pourront le permettre.* Il se leva, signa quelques lettres : mais on le remit bientôt sur son lit, où il expira à l'âge de quarante-sept ans.

1592.

Le Duc de Parme étoit un des plus grands Capitaines de son siecle. Ce ne fut pas seulement en Flandre qu'il fit la guerre avec succès. La France devint aussi le théâtre de ses exploits. Pendant les fureurs de la Ligue, il fit lever le siege de Rouen & de Paris. Ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui, c'est qu'il montra en certaines occasions qu'il pouvoit donner à Henri IV. lui-même des leçons dans l'Art militaire. Farnese rendit de grands services à l'Espagne ; mais ils furent presque tous effacés par la perte de

cette flotte formidable qui devoit anéantir l'Angleterre & la Hollande. Quoique chargé de servir la vengeance des Espagnols, le Duc de Parme ne fut point haï des Flamands comme l'avoient été ses prédécesseurs; car on se souvenoit toujours avec plaisir de la Princesse Marguerite sa mere qui avoit gouverné les Pays-Bas avec beaucoup de modération, & dont le rappel causa tous les malheurs de la Flandre. Le corps d'Alexandre Farnese fut transporté à Parme & inhumé sans appareil. On prétend qu'il avoit ordonné par son testament qu'on l'enterrât avec un habit de Capucin. Il laissa deux fils dont l'aîné qui s'appelloit Ranuce lui succéda: Odoard qui étoit le second fut Cardinal. Le Duc de Parme eut aussi une fille qui épousa le Prince de Mantoue; mais ce mariage fut cassé (*a*) quelque temps après, & la Princesse se retira dans un Couvent.

Philippe II. donna le Gouvernement de la Flandre au Comte de

(*a*) Cette Princesse n'étoit pas propre au mariage, *quod arctior esset*, dit le Texte Latin.

Mansfeld jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc Ernest, frere de l'Empereur; mais le successeur du Duc de Parme n'étoit pas capable de le remplacer. Comme les affaires des Espagnols alloient fort mal, la Cour de Madrid chercha quelques moyens pour les rétablir. Il fut décidé qu'on ne rendroit plus les prisonnniers de guerre & qu'on n'en feroit aucun échange, afin que les troupes qui étoient à la solde des Etats-Généraux quittassent le service ou se soumissent. On défendit sous peine de mort les contributions que les Paysans payoient aux deux Partis pour racheter leurs biens de l'incendie & du pillage, & on interdit sous la même peine les sauve-gardes que les Ecclésiastiques donnoient à presque tous les Gentilshommes & à quelques autres particuliers pour mettre leurs biens à couvert de la violence. Cet Edit révolta tous les Flamands & leur fit craindre qu'on ne renouvellât les cruautés qui avoient été autrefois exercées par le Duc d'Albe. Le Soldat se trouvoit réduit par cette barbare Ordonnance à se faire tuer ou à souffrir un supplice igno-

minieux ; car on prévoyoit que les ennemis uſeroient de repréſailles. En effet les deux Partis agirent de la ſorte pendant quelque temps. Dès que l'ennemi paroiſſoit, on donnoit le ſignal du haut des Tours. Les Payſans prenoient les armes, s'aſſembloient dans un lieu marqué & ſe joignoient aux troupes qui avoient beſoin de leurs ſecours. Si quelqu'un d'eux étoit pris, il ne lui étoit pas permis de racheter ſa vie, & on le pendoit ſur le champ.

Les Etats-Généraux firent un Edit contraire dans lequel ils expoſoient les funeſtes effets de la barbarie Eſpagnole qui, pour ruiner la Flandre, ſe ſervoient des habitans mêmes du Pays. S'adreſſant enſuite à toute la Nation, ils exhortoient les Flamands en général & en particulier de veiller à leur conſervation, & à celle de leurs femmes, de leurs enfans & de leur poſterité ; de joindre leurs forces pour la défenſe de la liberté, & pour s'oppoſer à l'exécution des ordres tyranniques que venoit de donner la Cour d'Eſpagne. Ils menaçoient d'uſer de repréſailles envers tous ceux qui obéiroient

roient au cruel Edit de Philippe II. Cette ordonnance des Etats-Généraux arrêta toutes les horreurs qu'avoit occasionnées le dernier Réglement fait par les Espagnols.

La guerre continuoit toujours entre les deux partis, & les Etats avoient résolu de s'emparer de Gertrudenberg. Le Prince d'Orange vint mettre le siege devant cette Place, & la força de se rendre. Il y eut encore quelques expéditions qui réussirent au Prince d'Orange. Le Comte de Mansfeld ne put s'opposer aux progrès des Etats-Généraux, & revint à Bruxelles sans avoir pu rien faire pendant toute la campagne. 1593.
Lorsque le Prince d'Orange tout couvert de gloire prenoit la route de la Zélande, il survint tout-à-coup une furieuse tempête qui brisa plusieurs vaisseaux en les heurtant les uns contre les autres, ou les poussant sur des rochers. Malgré les efforts que firent les matelots, cette flotte se perdit presque entiérement ; quarante vaisseaux furent engloutis avec plus de mille hommes tant soldats que matelots. Cet accident diminua bien la joie qu'avoit d'abord causée aux Etats

le succès de leur armée ; il y eut quantité de Marchands qui se trouverent ruinés par la perte de cette flotte. Le Prince d'Orange eut le bonheur de se sauver. Sa mort auroit été regardée par les Hollandois comme une perte beaucoup plus irréparable que celle de tous leurs vaisseaux. En effet ce Prince est en quelque sorte le Créateur de la République de Hollande.

1594. L'Archiduc (*a*) Ernest que Philippe II. avoit nommé Gouverneur des Pays-Bas, se rendit à Bruxelles, & tenta aussi-tôt après son arrivée de réconcilier les Etats avec la Cour d'Espagne. Dans les lettres qu'il leur écrivit, il exposa tous les malheurs que leur rebellion avoit attirés sur la Flandre, & leur conseilla de songer à la paix qui pouvoit seule rétablir leur Pays dans son ancienne splendeur. Les Etats répondirent par un écrit fort long & semé de reproches amers. Ils détaillerent tous les sujets de plaintes qu'ils avoient contre les Espagnols, & accusoient leurs

(*a*) Il étoit frere de l'Empereur Rodolphe.

anciens Maîtres d'avoir exercé sur la Flandre la plus cruelle tyrannie. Il ne fut donc point question d'accommodement, & on continua la guerre avec autant de fureur que jamais.

Verdugo étoit toujours attaché au Siege de Coevorden : mais, comme on vint au secours de cette Place, il fut obligé de renoncer à son entreprise. Après le départ des Espagnols, le Comte Maurice s'approcha de Groningue, Capitale de la Frise Occidentale. Les habitans sommés de se rendre firent une réponse très-fiere. Il ne conviendroit pas, dirent-ils, qu'une Ville telle que Groningue songeât sitôt à capituler. Ils ajouterent qu'ils y penseroient dans un an, supposé que le Siege durât jusques-là. Le Comte de Nassau attaqua dans le même-temps le Fort d'Awardezil, (*a*) & s'en rendit maître. On passa au fil de l'épée la garnison qui étoit de cent trente hommes.

La réponse des habitans de Groningue détermina le Comte Maurice

(*a*) Ce Fort étoit près de l'Ecluse & avoit été bâti par les Royalistes.

à pousser le Siege de cette Ville avec beaucoup de vigueur. Il fit un feu terrible & se prépara ensuite à donner l'assaut, les Assiégés parurent sur la breche dans la disposition de se bien défendre. Une mine qui joua alors fit sauter en l'air un grand nombre de Soldats : la garnison se voyant réduite à la derniere extrêmité, sans aucune espérance de secours, demanda à capituler. Mais pour le faire avec plus de décence, ils prierent le Comte de vouloir bien les sommer une seconde fois de se rendre ; ce qui leur fut refusé. La Ville enfin capitula, & ouvrit ses portes aux Assiégeans.

Maurice ayant tout réglé à Groningue, se rendit dans la province de Hollande. Peu de temps après un des Gardes de ce Prince fut convaincu d'avoir voulu l'assassiner. Il étoit marqué dans la sentence, que l'Archiduc Ernest l'avoit exhorté lui-même à commettre ce crime, & que pour l'encourager, on lui avoit fait accroire, que par la vertu & l'efficace de la Messe, à laquelle il venoit d'assister, il disparoîtroit à la vue de tous ceux qui seroient présents

aussi-tôt qu'il auroit fait son coup. Ce malheureux fut condamné au dernier supplice & exécuté à Berghe.

L'Archiduc Ernest après avoir joué un rôle peu brillant dans les Pays-Bas, fut attaqué d'une fievre violente qui le conduisit au tombeau. Ce Prince selon les vues de Philippe II. devoit épouser l'Infante Isabelle & devenir Roi de France au préjudice de Henri IV. que les Ligueurs vouloient écarter du Trône. Si cet insensé projet eût réussi, nous aurions eu pour Souverain un Prince très-médiocre à la place du plus grand Roi qui ait jamais regné en France. Après la mort de l'Archiduc, le Comte de Fuentes qui avoit déjà toute l'autorité en Flandre, prit le Commandement Souverain des Pays-Bas. Ce Seigneur Espagnol voulut signaler le commencement de son Généralat par le Siege de Huy. Il se rendit maître de cette Ville & y mit une garnison.

1595.

Sur ces entrefaites il y eut une conférence pour la paix entre les Etats-Généraux & les Espagnols. Le Comte Maurice témoigna qu'il ressentoit beaucoup de joie de voir

l'heureuse occasion qui s'offroit enfin de terminer la guerre : mais il déclara en même-temps que les Etats-Généraux des Provinces-Unies avoient pris la résolution de ne traiter qu'avec les Etats des autres Provinces, & non point avec le Roi d'Espagne qu'ils excluoient absolument de la négociation, parce qu'ils savoient que ce Prince n'oublieroit jamais leurs procédés à son égard, & chercheroit toutes les occasions d'en tirer vengeance. Comme les deux partis ne pouvoient s'accorder, la Conférence cessa & fut remise à un autre temps.

Le Comte de Fuentes, qui avoit formé le projet d'assiéger Cambrai, faisoit tous les préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise. On commença par ravager les environs de cette Ville : ensuite on résolut de se rendre maître de quelques places de la Frontiere de France, & de commencer par le Catelet qui est un Fort bâti vis-à-vis le Cateau-Cambresis. Mais tandis qu'on conduisoit la tranchée, il arriva une chose qui traversa l'entreprise du Comte de Fuentes.

La Ville de Han en Picardie tenoit

pour le parti de la (*a*) Ligue. Les Espagnols qui avoient envie de se rendre maîtres de cette place, eurent recours à une perfidie insigne. Ils proposerent à Louis de Moui de Gomeron qui en étoit Gouverneur, de recevoir une Garnison Espagnole, moyennant quoi, ils lui feroient une composition très-avantageuse, & lui payeroient tous les arrérages des appointements qui lui étoient dûs. Gomeron qui étoit extrêmement avare prêta l'oreille à ces propositions. Il se rendit à Bruxelles pour traiter lui-même avec le Comte de Fuentes, & il amena avec lui ses deux freres pour les y laisser en otages. Le Général Espagnol les retint prisonniers, & fit dire à Madame de Gomeron leur mere que, si elle refusoit de recevoir une Garnison de dix Compagnies Espagnoles, il lui enverroit la tête de ses trois enfans au bout de trois lances.

Les Généraux qui étoient du parti

(*a*) Il s'agit ici de cette Ligue qui se forma en France pour écarter Henri IV. du Trône.

du Roi craignant que la Ville de Han ne tombât au pouvoir des Espagnols résolurent de s'en emparer. Ils réussirent dans leur projet : mais cette entreprise leur coûta beaucoup de sang. Ils perdirent sur-tout le brave d'Humieres, Seigneur d'une grande naissance & d'un mérite distingué. Henri IV. ayant appris la mort de ce vaillant Officier ne put s'empêcher de verser des larmes, & dit en essuyant ses yeux : „J'ai perdu d'Humieres ; „ Han me coûte trop cher. Je donne„ rois cette Place & bien d'autres pa„ reilles pour le racheter à la vie.

D'Orvilliers, qui avoit épousé une sœur de Gomeron, & qui commandoit dans la Citadelle de Han, ne savoit comment s'y prendre pour retirer ses trois beaux-freres des mains du Comte de Fuentes. Il avoit en sa disposition quelques Officiers Espagnols sur lesquels il comptoit bien user du droit de représailles, en cas qu'on se portât à quelques violences contre Gomeron & ses deux freres ; mais on trouva le moyen de lui enlever ces prisonniers Espagnols. D'Orvilliers se trouva alors dans un

cruel embarras ; car il n'avoit point envie de livrer sa Citadelle au Comte de Fuentes. Celui-ci pendant ce temps-là fit dire à la mere de Gomeron qu'il vouloit absolument qu'on exécutât le traité qu'il avoit conclu avec son fils, sans quoi il exécuteroit les menaces qu'il avoit fait faire. Cette Dame infortunée employa les prieres, les caresses, les larmes pour toucher d'Orvilliers, & l'engager à livrer la Citadelle aux Espagnols. La chose n'étoit pas facile ; car il y avoit dans cette Place une Garnison Françoise très-nombreuse qui ne se seroit pas conformée aux vues du Commandant. D'Orvilliers allégua donc à Madame de Gomeron toutes fortes de motifs pour se défendre de faire ce qu'elle souhaitoit, & pour la déterminer à attendre un temps plus favorable.

L'amour maternel ne pouvant souffrir un si long retardement, & cette Dame se persuadant que si les Espagnols se présentoient devant la Citadelle, d'Orvilliers ne feroit plus alors de difficulté de se rendre, elle fit savoir au Comte de Fuentes, qui venoit de se rendre maître

du Catelet, (*a*) que s'il paroissoit avec son armée devant la Citadelle, le traité conclu avec Gomeron s'exécuteroit. Le Général Espagnol lui fit réponse qu'il ne tarderoit pas à paroître, mais à condition que si elle ne tenoit pas sa parole, Gomeron & ses freres payeroient de leurs têtes la perfidie dont on auroit usé à son égard. Le Comte de Fuentes arriva bientôt, & s'approchant des murs de la Citadelle, il montra aux soldats de la garnison leur infortuné Gouverneur, promettant de le rétablir, s'ils livroient la Place & de le faire périr, s'ils songeoient à se défendre. D'Orvilliers se trouva alors dans la plus cruelle situation: ne sachant quel parti prendre, il envoya prier un Officier appellé Sesseval, de venir le remplacer; il s'échappa ensuite fort inquiet de ce qui pourroit arriver.

Le nouveau Commandant fit aussi-tôt tirer le canon sur les Espagnols.

(*a*) Le Comte de Fuentes avoit interrompu le Siege de cette Place pour venir au secours de Han, lorsque les François Royalistes voulurent s'en rendre maîtres.

De Fuentes furieux de se voir ainsi dupé, fit couper la tête à Gomeron, & envoya ses deux autres freres prisonniers à Anvers : il conduisit ensuite ses troupes du côté de Peronne & se rendit Maître sans aucune difficulté de Cleri, Place appartenante à la France, située sur le bord de la Somme. La prise de Dourlans lui coûta davantage : mais pour se venger de la résistance des François il les fit tous passer au fil de l'épée.

Tandis que le Général Espagnol étoit occupé sur nos frontieres, le Comte Maurice assiégeoit la Ville de Grolle en Gueldre ; cette entreprise ne lui réussit pas : il y eut aussi un combat entre les Confédérés & les Espagnols Royalistes. Ceux-ci furent battus ; mais les vainqueurs perdirent le Comte de Nassau, Général de la Cavalerie & Gouverneur de Nimegue. Le Comte de Fuentes songea alors à assiéger Cambrai. Cette Place fut bientôt investie & attaquée par toute l'armée Espagnole. La garnison fit une si belle résistance, que les Assiégeans furent plusieurs fois sur le point de se retirer, & ils auroient échoué dans leur entreprise,

si le Maréchal de (*a*) Balagny, Gouverneur de Cambrai, ne s'étoit pas rendu odieux aux Soldats qui défendoient cette Place. Il s'éleva dans la Ville une sédition qui fut extrêmement favorable aux Espagnols.

La Maréchale de (*b*) Balagny, qui avoit des sentiments au-dessus de son sexe, remplit pendant tout le siege les devoirs d'un Soldat intrépide. Elle se trouvoit sur les remparts, sur la breche, & on la voyoit pointer l'artillerie, mettre le feu aux canons & faire la ronde à cheval la nuit & le jour. Voyant que les habitans songeoient à se rendre : „Que faites-vous, „ mes enfans, leur dit-elle ? Avez-„ vous pu vous laisser abattre par de „ vaines frayeurs, jusqu'à mettre vo-„ tre espérance dans un cruel enne-„ mi, qui ne respire que le sang & „ le carnage ? Que ne continuez-vous „ de vous défendre vaillamment ? „ La breche est si escarpée, si étroi-„ te & si roide que le Soldat ne pour-„ ra jamais y monter. Croyez-vous „ qu'il soit assez hardi pour tenter un

(*a*) Henri IV. le fit Maréchal de France.
(*b*) Renée de Clermont de Bussi-d'Amboise.

„ assaut, tandis qu'une de nos portes
„ lui ferme l'entrée du fossé? mais
„ je veux qu'ils le franchissent, ces
„ Espagnols l'objet de votre haine,
„ n'auront-ils pas à combattre con-
„ tre cinq cents hommes qui défen-
„ dront leur poste avec vigueur? L'a-
„ vantage est si grand de notre côté,
„ que les Soldats François qui sont
„ ici peuvent repousser une armée
„ de cinquante mille hommes des
„ meilleures troupes: voyez donc
„ quel succès peut attendre une poi-
„ gnée d'Espagnols qui vient nous
„ attaquer: ce n'est point leur cou-
„ rage, c'est notre frayeur qui les
„ enhardit: rassurez-vous donc &
„ prenez courage, à l'exemple de ces
„ François que vous voyez les ar-
„ mes à la main. Songez que vous
„ êtes sûrs de tout avec vos amis, &
„ que vous ne pouvez espérer de
„ faire une paix durable avec des en-
„ nemis réconciliés & sur-tout avec
„ les Espagnols. Ne soyez point en
„ peine de la rareté de l'argent: j'en-
„ gage ma parole de vous faire chan-
„ ger après le Siege cette monnoie
„ de cuivre qu'on ne vous donne que
„ pour vous servir de gage. Je m'oblige

„ à récompenser les efforts que vous
„ ferez pour vous défendre. Jettant
ensuite quelques pieces d'or & d'argent : Je ne vous trompe point,
„ continua-t-elle, vous voyez que je
„ fais ce que je puis. „ En même-temps cette héroïne se saisit d'une pique & se mettant en devoir de marcher : „ Suivez-moi, dit-elle, ve-
„ nez combattre avec moi sur la
„ breche, venez, nous allons à la vic-
„ toire. Mais s'appercevant que la haine que l'on avoit pour son mari l'emportoit sur tout ce qu'elle pouvoit dire, elle se tourna vers les Chefs de la garnison & leur dit : „ Bra-
„ ves François, je me repose sur vous
„ pour la conservation de ma digni-
„ té, & pour la défense d'une Ville
„ que ses habitans abandonnent avec
„ tant de lâcheté. Je vous donnerai
„ l'exemple autant qu'il me sera pos-
„ sible. J'aime mieux mourir Souve-
„ raine (*a*) que de vivre sujette.

(*a*) Balagny avoit été fait Gouverneur de Cambrai, lorsque le Duc d'Alençon étoit Gouverneur des Pays-Bas. Balagny embrassa d'abord le parti des Ligueurs, & se déclara ensuite pour Henri IV., & fit un traité avec ce Prince

Malgré toutes les exhortations de la Maréchale de Balagny, Cambrai se rendit, à condition qu'on accorderoit aux habitans une amnistie générale pour tout le passé, qu'ils jouiroient de tous leurs privileges, que la Ville ne seroit point exposée au pillage; & demeureroit au pouvoir de l'Archevêque son ancien Souverain. La Citadelle fut aussi obligée de se rendre trois jours après que les Espagnols eurent pris possession de Cambrai. Le Conseil de Ville s'étant assemblé, les habitans présenterent une Requête par laquelle ils prioient le Roi d'Espagne de réunir cette Ville à ses autres Etats pour la sûreté de la Place & pour celle des Provinces voisines. L'Archevêque députa vers Philippe II. pour le supplier de ne pas permettre qu'on le dépouillât ainsi, lui & les Archevêques ses Successeurs, d'une Principauté qui leur appartenoit. On lui conserva pour sauver les apparences, la Jurisdiction & la Seigneurie pleine & en-

---

par lequel Henri accordoit à Balagny la Souveraineté de Cambrai. Cette Ville avoit eu autrefois ses Souverains particuliers.

tiere de la Ville & de tout le Cambresis : on lui abandonna aussi la Citadelle en propriété, & le droit de protection sur les bourgeois.

Depuis la mort de l'Archiduc Ernest on attendoit en Flandre le Cardinal Albert son frere qui étoit alors Vice-Roi de Portugal, & que S. M. C. avoit nommé Gouverneur Général des Pays-Bas. Albert menoit avec lui Philippe Guillaume (*a*) de Nassau, que Philippe II. avoit toujours tenu en prison pendant la vie du Prince d'Orange son pere, & long-temps même après sa mort. Le Roi d'Espagne venoit enfin de le metre en liberté, & lui avoit donné l'Ordre de la Toison, espérant que par le moyen de ce jeune Prince, le Comte Maurice & les Etats-Généraux, qui avoient été si dévoués au feu Prince d'Orange, se porteroient plus aisément à la paix.

1596. Albert arriva à Bruxelles, & son premier soin fut de secourir la Fere assiégée par les Royalistes François.

(*a*) Il étoit l'aîné des fils du Prince d'Orange, & le Comte Maurice étoit son cadet.

C'étoit la seule de nos places qui restât aux Espagnols après tant de millions qu'ils avoient dépensés pour soutenir le parti de la Ligue. Philippe II. employoit depuis six ans ses troupes contre la France, & procuroit ainsi aux Etats-Généraux la facilité de faire tous les jours de nouveaux progrès, de sorte que ce Prince, en voulant envahir le bien d'autrui, avoit imprudemment perdu le sien. Albert entreprit donc de faire entrer des vivres dans la Fere, & il y réussit. Quelques jours auparavant il avoit écrit aux Etats-Généraux qu'il n'étoit venu en Flandre que pour terminer cette malheureuse guerre qui duroit depuis tant d'années; qu'il les prioit de ne point s'éloigner de la paix, & d'envoyer des Députés pour traiter avec lui. Il ordonna en même-temps au Prince d'Orange (*a*) d'écrire en conformité au Comte Maurice son frere, & de

---

(*a*) C'est ce Philippe Guillaume qui avoit été si long-temps en prison, & qu'Albert avoit amené avec lui en Flandre. Les Etats Généraux le regardoient comme un homme dévoué aux intérêts de l'Espagne.

s'offrir pour Médiateur : mais les Etats qui n'étoient rien moins que convaincus de la sincérité de cette démarche, refuserent nettement la conférence. Bien plus, ils donnerent un Edit par lequel ils défendoient tout commerce avec les Espagnols sans une permission expresse des Etats ou du Sénat, ou du Comte Maurice ou de Guillaume de Nassau son cousin. Les Jésuites étoient furieusement maltraités dans cet Edit. On sent bien que leur Société devoit paroître extrêmement odieuse à tous ceux qui s'étoient révoltés contre l'Eglise Romaine.

Albert voyant que les Etats ne vouloient écouter aucune proposition de paix, se disposa à la guerre. Il entreprit d'assiéger Calais pour se signaler par quelque action d'éclat, espérant d'ailleurs que la crainte de perdre une place si importante obligeroit les François à lever le siege de la Fere. Calais fut donc investie, & les Espagnols s'en rendirent maîtres, ainsi que de la Citadelle. On crut d'abord que Henri IV. feroit tout son possible pour reprendre un Port si avantageusement situé : mais,

comme il savoit que les Anglois & les Hollandois n'étoient pas moins intéressés que lui à l'arracher des mains des Espagnols, il attendit des circonstances plus favorables : il retourna à la Fere qui ne pouvoit pas désormais tenir long-temps faute de vivres & de munitions.

Sur ces entrefaites les Hollandois profitant de l'éloignement d'Albert d'Autriche, ravagerent la partie du Brabant qui est la plus éloignée de la mer, & firent des courses jusqu'aux portes de Louvain. Les Espagnols de leur côté, qui venoient de prendre Calais avec une facilité dont ils eurent lieu d'être surpris, formerent de nouvelles entreprises, & vinrent mettre le siege devant Ardres. Cette place tomba en leur pouvoir par la lâcheté d'un François, nommé Belin qui s'embarrassa fort peu de soutenir la gloire de sa Nation & les intérêts de son Roi. Tous les Officiers Généraux, les Capitaines & les Soldats lui reprocherent d'avoir rendu la place contre leur avis & sans aucune nécessité pressante. On poursuivit en Justice ce lâche Commandant, & il auroit laissé sa tête sur un écha-

faut, ſi le crédit de quelques femmes ne l'avoit ſouſtrait à la rigueur des Loix. On ſe contenta de lui ôter ſon Gouvernement de Picardie. La priſe de la Fere conſola un peu Henri IV. de ce fâcheux événement.

Paul Chouart de Buzenval, notre Ambaſſadeur en Hollande, fit au nom du Roi un diſcours plein de force dans l'aſſemblée des Etats pour réveiller les Hollandois de leur aſſoupiſſement.
„ Ne regardez pas, leur dit-il, le
„ péril de la France, mais voyez ce-
„ lui qui vous menace. Les Eſpagnols
„ font la guerre chez nous, il eſt
„ vrai : mais c'eſt moins les Fran-
„ çois que les Etats-Généraux qu'ils
„ attaquent. Calais perdu, la France
„ qui a été long-temps ſans poſſéder
„ cette Place, n'en deviendra pas plus
„ foible ; mais cet empire de la mer
„ que vous partagez ſans contredit
„ avec l'Angleterre, on va vous le
„ diſputer, & vous ſavez que vos ri-
„ cheſſes & celles de l'Angleterre ne
„ ſubſiſtent que par la liberté du com-
„ merce. A l'égard de la France,
„ riche de ſon fond, & de ce qu'elle
„ produit dans ſon ſein, elle ſe met

„ peu en peine de cet avantage. Au-
„ jourd'hui donc qu'on en veut à vo-
„ tre liberté, & que vous devez mê-
„ me déjà la regarder comme perdue,
„ que vous reste-t-il à faire, sinon de
„ sortir du profond sommeil qui vous
„ tient dans l'inaction, & de mettre
„ tout en œuvre pour tirer vos Alliés
„ d'un péril qui vous menace égale-
„ ment? Vous savez que les Espa-
„ gnols ont fait faire des propositions
„ de paix à la France. Quelle est leur
„ vue, sinon de s'assurer de ce côté-
„ là, pour tourner ensuite toutes leurs
„ forces contre l'Angleterre & la
„ Hollande? mais le Roi, né pour la
„ guerre & élevé au milieu des armes,
„ est trop généreux pour changer ja-
„ mais à l'égard de ses Alliés, pour-
„ vu que ses amis ne l'abandonnent
„ point. Leurs intérêts lui seront tou-
„ jours plus chers que les siens pro-
„ pres, & il gardera jusqu'au dernier
„ soupir le glorieux dessein qu'il a
„ formé de soutenir non-seulement
„ l'honneur de la France contre l'am-
„ bition sans bornes des Espagnols,
„ mais de délivrer même ses voisins
„ du joug de ces tyrans impitoyables.
Ce discours & les remontrances

que fit le Duc de Bouillon aux Etats, déterminerent les Hollandois à entrer dans la Ligue que la France & l'Angleterre venoient de former contre l'Espagne. En conséquence du traité conclu entre ces trois Puissances, les Hollandois joignirent leur Flotte à celle d'Angleterre. Le Comte d'Essex & l'Amiral Howard, qui commandoient cette armée navale, se mirent en mer, aborderent dans le Port de Cadis, & se rendirent maîtres de cette Ville, après une action sanglante qu'il y eut entre les flottes ennemies. Les Hollandois étoient d'avis qu'on profitât de ce premier succès, & qu'on portât la guerre jusques dans le cœur de l'Espagne: mais les Anglois qui ne pouvoient s'accoutumer à ce climat, & qui se voyoient chargés de butin, ne voulurent jamais prêter l'oreille à ces propositions, & revinrent en Angleterre.

Le Cardinal Albert, après la prise de Calais & d'Ardres, tint conseil avec les Généraux, touchant les opérations de la campagne: il s'agissoit d'assiéger quatres Villes, Breda. Berg-op-zoom, Gertrudenberg &

Hulst : on se détermina à faire le siege de cette derniere Place, & les habitans après une vigoureuse résistance, furent enfin contraints de se rendre. Le Cardinal s'en retourna à Anvers où il fut reçu comme en triomphe. La prise de Hulst coûta aux Espagnols un fameux Capitaine, nommé de Rosne, de l'illustre Maison de Savigny en Lorraine : il fut élevé en France, s'attacha au Duc d'Alençon, le suivit dans les Pays-Bas, & après la mort de ce Prince, se livra entiérement au parti des Espagnols. Il fut de l'aveu de tout le monde le plus habile homme pour les campements & pour les sieges : ce fut en suivant ses conseils que le Duc de Parme, en France, le comte de Fuentes & le Cardinal Albert, dans les Pays-Bas, se signalerent par de très-belles actions, & ne firent plus rien de mémorable après sa mort. Il auroit été à souhaiter que de Rosne eût été aussi honnête homme que grand Capitaine. Le Prince d'Orange, qu'on avoit d'abord soupçonné d'être dans les intérêts des Espagnols, fit bientôt voir à ses Compatriotes qu'il vouloit mar-

cher ſur les traces de ſon illuſtre pere, & ne tarda pas à être chargé du commandement général ſur les troupes des Provinces-Unies. Il attaqua les (*a*) Eſpagnols proche Tournhout, & battit leur armée : le Cardinal, après la défaite de ſes troupes, ſe donna beaucoup de mouvements pour faire de nouvelles recrues. Tandis qu'il étoit occupé de ce ſoin, il arriva une choſe très-fâcheuſe pour nous & très-avantageuſe pour lui. Les Eſpagnols au nombre de trois mille ſurprirent (*b*) Amiens où il y avoit plus de quinze mille Bourgeois portant les armes. Comme la perte de cette Place étoit de grande conſéquence pour les François, Henri IV. employa toutes ſes forces pour reprendre Amiens, & eut bien de la peine à y réuſſir. Cet événement accélera la concluſion de la paix entre la France & l'Eſpagne.

Peu de temps après mourut Philip-

(*a*) Le Comte de Varax commandoit les troupes Eſpagnoles qui furent défaites par le Prince d'Orange.

(*b*) Le détail de cet événement regarde l'Hiſtoire de France.

pe II. qui par la dureté de son Gouvernement força les habitans de la Flandre à se révolter contre lui. La perte de tant de belles Provinces dut lui apprendre avant que de mourir qu'une excessive rigueur n'est pas le moyen le plus sûr de contenir les Peuples dans le devoir. Le genre de sa maladie étoit bien propre à humilier ce fier Monarque. Son corps fut couvert d'ulceres, dont l'humeur venant à se répandre engendra une si grande quantité de poux, qu'on ne pouvoit presque lui ôter ses chemises. Pendant que quatre hommes le tenoient suspendu dans un drap, deux domestiques suffisoient à peine pour le nettoyer tour à tour: ce Prince fit apporter devant lui le cercueil de fer dans lequel on devoit bientôt le mettre, & ordonna qu'on plaçât dessus une tête de mort ceinte d'un diadême, afin de se consoler par la vue de ces objets qui devoient bientôt finir toutes ses douleurs. La maladie de Philippe augmentant de moments à autres, il prit quatre jours avant sa mort un crucifix sur lequel il dit qu'il vouloit expirer: il se fit aussi apporter un fouet enco-

re tout sanglant, dont il assuroit que Charles-Quint avoit autrefois fait usage. Enfin ce Prince qui s'étoit occupé pendant tout son regne à souffler le feu de la discorde dans presque toutes les parties de l'Europe; qu'il avoit entrepris de détrôner une Princesse, dont les grandes qualités faisoient la gloire & le bonheur de l'Angleterre; qui s'étoit déclaré en faveur de cette abominable Faction si connue parmi nous, sous le nom de la Ligue, qui avoit usurpé sur la Maison de Bragance le Royaume de Portugal & toutes les Colonies qui en dépendent; qui avoit réduit les Flamands au désespoir en les accablant d'impôts, en violant leurs privileges & en voulant établir parmi ces Peuples le Tribunal de l'Inquisition; qui ne trouva point d'autre moyen pour réduire Dom-Carlos son fils, l'héritier présomptif de la Couronne, qu'en lui arrachant la vie à la fleur de son âge; qui poussa peut-être l'inhumanité jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'une Epouse (*a*) que la jalousie seule lui

(*a*) Elisabeth de Valois, sœur de Henri III., Roi de France.

fit paroître criminelle, Philippe II. en un mot mourut à l'Escurial le 13 de Septembre 1598 âgé de 72 ans & après en avoir regné quarante.

Ce Prince avant que de mourir avoit fait sa paix avec la France craignant de laisser à son successeur une guerre à soutenir contre une Nation belliqueuse qui étoit alors gouvernée par un Monarque que ses exploits avoient rendu redoutable aux Espagnols. Philippe se démit de la souveraineté des Pays-Bas en faveur de sa chere fille (a) Isabelle Claire Eugenie qu'il avoit destinée pour épouse au Cardinal Albert que nous appellerons désormais Archiduc. Philippe avoit eu quatre femmes, Marie de Portugal, Marie Reine d'Angleterre, Elisabeth de France & Anne d'Autriche. Celle-ci lui donna trois enfans mâles dont il ne resta que Philippe III. Dom Carlos étoit fils de Marie de Portugal. Marie Reine d'Angleterre & Elisabeth n'eurent point d'enfans.

Dans le Testament de Philippe II.

(a) Philippe appelloit cette Princesse son miroir & la lumiere de ses yeux.

on voyoit plutôt les pensées d'un Moine que les sentiments d'un grand Prince. On ne peut pas nier que ce Monarque n'eût beaucoup de Religion ; mais comment pouvoit-il l'accorder avec sa détestable Politique ? Croyoit-il effacer par des pratiques de dévotion toutes les injustices dont il se rendit coupable pendant le cours d'un long regne ? Il eut quelques scrupules au sujet du Royaume de Navarre, & il chargea son fils de faire examiner cette affaire par d'habiles Jurisconsultes ; cependant Philippe vint à bout d'appaiser les remords de sa conscience, en venant à songer que le Royaume de Navarre auroit pu être infecté du poison de l'Hérésie, s'il eût été réuni à la Monarchie Françoise. On célébra les obseques de Philippe II. avec beaucoup de magnificence : celui qui fit l'Oraison funebre de ce Prince, ne manqua pas de lui trouver mille vertus.

Albert d'Autriche qui aimoit mieux une Souveraineté qu'un chapeau de Cardinal, mit bas la pourpre Romaine, & quitta la Flandre pour aller épouser l'Infante Isabelle Claire

Eugenie, à qui Philppe II. avoit fait donation des Pays-Bas, une partie de ces Provinces n'étoit plus sous la domination Espagnole, & comptoit bien n'y rentrer jamais. Albert avant son départ avoit encore fait une tentative auprès des Etats-Généraux pour les réconcilier avec l'Espagne. Il leur proposa la paix aux conditions suivantes : que les sept Provinces conserveroient leur Religion & la forme du gouvernement qu'elles avoient établie : que tous ceux qui possedent des Charges & des Dignités y seront maintenus, & qu'on feroit passer à leurs enfans ces mêmes emplois, s'ils étoient capables de les remplir. On promettoit au Comte Maurice le Commandement de toutes les troupes que le Roi d'Espagne devoit envoyer en Hongrie contre l'Empire Ottoman. Ces belles promesses qu'on faisoit à Maurice ne servirent qu'à fortifier les soupçons des Hollandois en rappellant dans leurs esprits la fable d'Esope où l'on rapporte que les loups voulant faire alliance avec les brebis, demanderent pour premiere condition, qu'elles éloignassent leurs chiens.

Les propositions de l'Archiduc ayant été rejettées, on continua de part & d'autre les actes d'hostilité dans les Pays-Bas. Le Roi d'Espagne envoya en Flandre sous les ordres de Dom Sanche de Leyve, quatre mille hommes d'Infanterie qui débarquerent à Flessingue : ce fut alors qu'un habitant d'Ypres, nommé Pierre Panne, attentat à la vie du Comte Maurice : l'assassin accusa les Jésuites de l'avoir suborné ; mais ces Religieux publierent une apologie pour leur justification, & prétendirent que les Calvinistes, leurs ennemis mortels avoient sollicité Pierre Panne à les calomnier de la sorte : on sait jusqu'où alloit l'animosité des Protestans contre les Jésuites.

François de Mendose Amirante d'Arragon qui avoit le commandement de l'Armée Espagnole sous le Cardinal André (*a*) d'Autriche, en l'absence de l'Archiduc Albert, pénétra dans le Duché de Cleves avec près de vingt mille hommes, qui

(*a*) Il étoit frere de l'Archiduc Albert.

commirent toutes sortes (*a*) d'excès. Le Général Espagnol avoit à sa suite des Bourreaux & des Capucins ; ceux-ci lui servoient de Hérauts, & sommoient les Villes de se rendre. Juliers, Berg, le Pays de Cologne, & l'Evêché de Munster ne furent pas mieux traités que le Duché de Cleves. Ces hostilités réveillerènt les Etats-Genéraux. Le Comte Maurice qui craignoit pour les Provinces de Frise, d'Ower-Issel & de Zurphen, prit des

(*a*) Il parut un écrit intitulé *Plaintes*, dans lequel on accusoit les Espagnols de s'être portés aux plus affreux excès ; par exemple d'avoir assemblé toutes les Religieuses du Monastere de Schlenhorst, de les avoir mises toutes nues & d'avoir violé celles qui étoient les plus belles ; d'avoir fait asseoir & lier sur son siege le Juge de la Ville de Duslemont & d'avoir fait violer devant lui sa femme par sept Soldats ; d'avoir enfoncé une épée dans la matrice d'une femme grosse qui avoit résisté à leurs infames desirs, & de l'avoir fait périr avec son fruit ; d'avoir plusieurs fois tiré les enfans du ventre de leurs meres ; d'avoir fait entrer la tête d'un enfant d'un an dans la matrice d'une femme qui en fut étouffée ; d'avoir poignardé un Bourg-mestre qui étoit accouru au cri de sa fille qu'on vouloit forcer ; d'avoir attaché cette fille sur le cadavre de son pere, & de l'avoir ensuite violée. Telles sont les horreurs où se porta, dit-on, une armée commandée par un Cardinal.

mesures pour arrêter les Espagnols & les empêcher de venir exercer leurs fureurs dans toutes les Provinces qui étoient confiées à ses soins.

L'Archiduc Albert revint en Flandre avec l'Infante son épouse, & reprit le commandement dont il avoit laissé jouir pendant son absence le Cardinal André. Quelque temps après l'arrivée de l'Archiduc, on fit de nouvelles propositions de paix ; mais comme les Etats-Généraux demandoient avant que de parler de tout autre article, que l'on commençât par faire sortir des Pays-Bas toutes les troupes étrangeres, c'est-à-dire les Espagnols & les Italiens, & qu'on remît toutes les forteresses à la garde des Flamands. Albert qui savoit que cela ne dépendoit pas de lui, & qu'il ne pouvoit accorder cette demande sans encourir l'indignation du Roi d'Espagne, rompit la négociation & ne songea plus qu'à continuer la guerre plus vivement que jamais.

Le Comte Maurice de son côté faisoit des préparatifs pour le Siege de Nieuport : mais l'Archiduc marcha avec des troupes pour s'opposer à cette entreprise, il y eut une

action entre les deux partis, les Hollandois furent battus, & perdirent quantité de bons soldats. Albert enflé de ce succès, voulut dès le même jour risquer une bataille contre Maurice : celui-ci qui ne demandoit pas mieux, chercha à encourager ses troupes par le discours suivant. „ Camarades, la victoire est à nous,
„ l'ennemi vient lui-même nous la
„ présenter ; s'il se fût retranché en-
„ tre Ostende (*a*) & notre camp,
„ nous étions perdus sans ressource,
„ la faim nous eût forcés à nous
„ rendre ; ou si, pour éviter ce mal-
„ heur, nous eussions voulu rega-
„ gner nos vaisseaux, rien n'eût été
„ plus facile aux Espagnols que de
„ nous attaquer dans notre retraite
„ & de nous tailler en pieces : mais
„ ignorent-ils donc que dans la guer-
„ re les événements ne se ressemblent
„ pas, & que la fortune y est plus que
„ par-tout ailleurs inconstante & vo-
„ lage ? Le malheureux succès de la
„ derniere action a dû nous apprendre

(*a*) C'étoit le conseil qu'on avoit donné à l'Archiduc.

„ que nous devons nous comporter
„ avec plus de ſageſſe, & profiter des
„ circonſtances mêmes où nous nous
„ trouvons pour prendre notre parti
„ généreuſement : enfermés entre la
„ mer & l'ennemi, nous n'avons
„ point de retraite à attendre ſur
„ notre flotte; c'eſt pour cette raiſon-
„ là même que je lui ai fait prendre
„ le large. Du reſte elle nous ſervira
„ beaucoup par les décharges qu'elle
„ fera ſur les flancs de l'armée enne-
„ mie. C'eſt donc à notre valeur à
„ nous ouvrir un paſſage. Il faut au-
„ jourd'hui vaincre ou mourir de
„ faim. „

Après cette harangue, on donna la bataille, & on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'acharnement. L'Archiduc qui donna en cette occaſion des preuves d'un grand courage, voyant ſa Cavalerie en déroute & ſon Infanterie taillée en pieces, fit d'inutiles efforts pour rallier ſes troupes, & les obliger à retourner à la charge. Vaincu par les prieres de ſes principaux Officiers, il ſongea enfin à mettre ſa perſonne à couvert, & prit le chemin de Bruges avec les débris de ſon armée. Il perdit envi-

ron six mille hommes en cette action. Ce Prince écrivit aussi-tôt à toutes les Provinces de Flandre pour leur demander des secours capables de réparer la perte qu'il venoit de faire, & dont il eût soin de diminuer beaucoup la grandeur. Maurice de son côté remit le Siege devant Nieuport ; mais comme malgré toutes ses précautions on vint plusieurs fois à bout de faire entrer du secours dans cette Place, & que d'ailleurs ses troupes avoient besoin de repos, il renonça à cette entreprise, embarqua son armée, son artillerie, son bagage, & revint à Ostende, qui fut peu de temps après assiégé par les Espagnols.

Le Siege de cette Ville est un des plus mémorables événements de la guerre des pays-Bas. On assure qu'il y périt de part & d'autre près de cent quarante mille hommes : mais le plus grand nombre des morts fut du côté des Assiégeans. Les maladies emporterent presque autant de monde que les combats qui furent livrés entre les deux partis. Le Siege d'Ostende dura trois ans, trois mois & quelques jours. La garnison qui avoit fait une si belle défense

étoit composée de François, de Hollandois, d'Anglois & d'Ecossois. Tous ces braves Soldats au nombre de trois mille furent comblés de louanges par le Marquis de Spinola qui commandoit l'armée des Assiégeans sous les ordres de l'Archiduc. Cette même Ville d'Ostende, qui résista si long-temps aux forces des Espagnols, fut prise au bout de quelques jours par les François dans la derniere guerre que nous avons eue avec la Reine de Hongrie. Il est vrai que cette Place n'étoit pas si bien pourvue de troupes que dans le temps qu'elle fut assiégée par les Espagnols. D'ailleurs les Flamands ne combattoient pas pour leur liberté.

L'Archiduc & L'Archiduchesse qui étoit à Gand se rendirent à Ostende pour voir les ruines de cette malheureuse Ville. On dit que la Princesse ne put retenir ses larmes en se représentant tout le sang qu'un si long Siege avoit fait répandre. Quelque temps avant que les Espagnols se fussent rendus maîtres d'une Place si importante, les Etats-Généraux avoient fait la conquête de l'Ecluse qu'ils regardoient comme

une (*a*) compensation avantageuse de la perte d'Ostende. Ils prient en même-temps des mesures pour la continuation de la guerre. Cependant on jettoit les préparatifs d'une treve ou même de la paix par des écrits que l'on répandoit dans les Pays-Bas, & dans lesquels on exposoit les motifs & les moyens de continuer la guerre ou de la terminer.

Les Hollandois non-seulement se soutenoient contre l'Espagne : mais ils formoient encore dans les Indes ces établissements avantageux qui ont si fort contribué à enrichir leur République. Ils commençoient déjà à recueillir le fruit de leur liberté. Ces Peuples qui venoient de mettre sur pied une armée nombreuse, résolurent de tourner leurs effors contre Anvers. Ils se mirent en marche pour attaquer cette Place ; mais leur entreprise ne réussit pas. Ils furent plus heureux sur mer ; car ils défirent une flotte Espagnole commandée par

---

(*a*) Ils firent frapper à cette occasion une Médaille avec ces mots : *Jehova plus dedit quàm perdidimus. Dieu nous a plus donné que nous n'avons perdu.*

Dom Pedre Sarmianto. Spinola de son côté assiégea Lingen & s'en rendit maître ; mais il tenta inutilement de s'emparer de Berg-op-zoom. Les deux partis s'enlevoient mutuellement des Villes, & se livroient des combats qui ne décidoient point la querelle.

Tandis qu'on prenoit de part & d'autre des mesures pour continuer la guerre avec avantage, les Princes Autrichiens & l'Empereur proposerent plus d'une fois la paix ou du moins une treve entre la Hollande & l'Espagne. Il parut plusieurs libelles à cette occasion. Dans le premier l'Auteur commençoit par s'étendre sur les défauts qu'il trouvoit dans la constitution de la nouvelle République, & prétendoit que ne pouvant long-temps subsister par elle-même, elle seroit obligée de se donner ou à l'Espagne, ou à la France, ou à l'Angleterre ; mais il concluoit que les Etats n'avoient d'autre parti à prendre que de se mettre sous la domination des Archiducs, à condition que la Flandre sous aucun prétexte ne pourroit revenir aux Espagnols, & que les Empereurs ne de-

viendroient jamais Souverains des Pays-Bas. L'Auteur de ce libelle proposoit ensuite les conditions de paix entre les Etats & les Archiducs. Ces conditions portoient que tous les Espagnols & les Etrangers qui étoient en garnison dans les Villes de Flandre vuideroient ce Pays ; que l'autorité de tous les Ordres seroit rétablie & maintenue en son entier ; qu'on leur donneroit par une loi de l'Empire la liberté de Religion, & qu'ils jouiroient sans aucun empêchement de tous leurs Privileges ; qu'il seroit permis d'engager les biens Ecclésiastiques pour le paiement des dettes ; qu'on fermeroit l'entrée du pays à tous les Ordres, Communautés & Compagnies nouvelles, & en particulier aux Jésuites qui leur portoient le plus d'ombrage : que la Cour des Archiducs seroit réglée sur le modele de la Cour des anciens Ducs de Bourgogne ; que les Provinces-Unies auroient la liberté du Commerce dans les Etats du Roi d'Espagne & des Archiducs tant en Italie qu'en Allemagne aux mêmes conditions que les autres Nations de l'Europe, & sans payer de plus

gros droits ; que les Charges publiques & les Gouvernements se donneroient d'un commun accord ; qu'on ne pourroit sans un consentement mutuel démolir ni réparer les Forts & les Citadelles, changer le prix des Monnoies, ni faire aucune des autres choses qui pouvoient concerner la tranquillité publique ; qu'en cas que le Roi d'Espagne balançât à accepter ces conditions, la France & l'Angleterre prêteroient main-forte à Maurice, & l'établiroient Souverain des Pays-Bas.

L'Auteur d'un autre Libelle, s'efforçoit de prouver que, vu la foiblesse des Archiducs, & la haine des Flamands contre les Espagnols, le seul moyen de terminer les troubles, étoit de donner la Souveraineté des Provinces-Unies au Roi de France qui sauroit bien, non-seulement les garder, mais encore étendre leurs limites malgré tous les efforts de l'Espagne.

Il parut un troisieme écrit, dans lequel on faisoit voir qu'il seroit aussi utile qu'honorable à Philippe & aux Archiducs de renoncer à tous leurs droits sur les Pays-Bas,

& de les déclarer libres, moyennant une grosse somme d'argent qu'ils donneroient. On prétendoit aussi que le Roi d'Espagne devoit cesser de faire la guerre aux Flamands, & pour son propre intérêt, & pour celui de ses Peuples qui soupiroient après le repos.

Dans une autre Libelle composé selon toutes les apparences par l'ordre des Archiducs, on tâchoit de lever tous les soupçons & de persuader aux habitans des Pays-Bas qu'on leur laisseroit la liberté de conscience ; mais ils se défioient trop des Princes Autrichiens pour ajouter foi à leurs discours. ,, On a beau, disoient-ils, nous
,, promettre de maintenir nos Privileges & les anciens usages, de ne
,, point gêner les consciences, & de
,, faire cesser les maux dont la Flandre gémit depuis tant d'années,
,, toutes ces belles promesses sont autant d'appas que nous présentent les
,, Emissaires de la tyrannie Espagnole, afin de pouvoir un jour nous opprimer impunément. Pouvons-
,, nous compter sur la parole des Espagnols qui ont pour principe qu'on ne
,, doit pas la tenir aux hérétiques, sous

„ prétexte que toutes les conven-
„ tions des Princes avec des Sujets
„ armés & infideles à Dieu & au Roi,
„ sont nulles de plein droit? On pro-
„ met de ne point nous inquiéter
„ sur l'article de la Religion; mais
„ pouvons-nous nous en flatter?
„ L'exemple récent d'une jeune fille
„ enterrée toute vive à Bruxelles,
„ doit nous apprendre jusqu'où nos
„ ennemis poussent la cruauté à l'é-
„ gard de ceux qui professent une
„ autre croyance. On sait avec quelle
„ fureur l'Archiduc s'est déclaré con-
„ tre la Religion Protestante. Peut-
„ on croire que ce Prince ait changé
„ tout-à-coup? Seroit-ce le Pape ou
„ les Inquisiteurs qui lui auroient
„ inspiré de plus douces pensées?
„ D'ailleurs personne n'ignore que les
„ Espagnols visent à la Monarchie
„ universelle. Ce projet chimérique
„ s'en iroit en fumée, s'ils ne pou-
„ voient posséder nos Provinces en
„ toute souveraineté, ni ruiner nos
„ Privileges qui leur sont obstacle.

„ Mais, dira-t-on peut-être, on ne
„ verra donc jamais la fin de ces
„ troubles? Le sang coulera donc tou-
„ jours, & nos inimitiés seront im-

„ mortelles? A Dieu ne plaise : la
„ paix est un bien trop précieux pour
„ ne pas la desirer de tout notre
„ cœur ; mais il faut une paix sincere
„ & durable. Les guerres finissent
„ par un traité ou par la victoire.
„ Voyons s'il y a de la sûreté pour
„ nous de traiter avec un ennemi
„ puissant qui par les engagements
„ que nous contracterons avec lui,
„ deviendra l'arbitre de notre sort.
„ Un pareil accommodement ne peut
„ être que périlleux. Le seul parti
„ qui nous reste est donc de tenir
„ ferme, & de réduire notre ennemi
„ à se lasser enfin d'une guerre si lon-
„ gue & si ruineuse : nous ne pou-
„ vons rien faire de mieux dans les
„ circonstances présentes. C'est de
„ notre seul courage que nous de-
„ vons tout espérer. Quels avantages
„ la guerre n'a-t-elle pas procurés
„ aux Flamands ? C'est elle qui a
„ étendu leur domaine, équipé des
„ flottes, élargi les remparts des
„ Villes, construit des fortifications
„ nouvelles, établi des écoles, réglé
„ la discipline militaire sous d'ex-
„ cellents Capitaines, ouvert le pas-
„ sage des mers vers des terres in-

„ connues, & recueilli par la navi-
„ gation des richesses immenses. Aussi
„ les Provinces fournissent-elles abon-
„ damment les subsides de la guer-
„ re, & de quoi soutenir leur glo-
„ rieux établissement. Il ne s'agit
„ que de maintenir par notre cou-
„ rage le bonheur qui en est le fruit.
„ Les Espagnols au contraire sont
„ épuisés, & se voient contraints de
„ desirer la paix. Philippe II. rebuté
„ lui-même d'une si pénible guerre
„ a laissé son fils dans la nécessité de
„ la finir plutôt que dans le dessein
„ de la poursuivre. Sera-t-il dit
„ qu'une République qui dès son ber-
„ ceau a pu tenir contre les forces du
„ pere, lorsqu'il étoit tout-puissant,
„ ne pourra résister au fils dont la
„ puissance est beaucoup moins for-
„ midable?

„ Rappellez-vous la mort tragique
„ des Comtes de Horn & d'Egmont,
„ & de tant d'autres Seigneurs qui
„ ont fini leurs jours par la main d'un
„ Bourreau. Redoutez sur-tout l'In-
„ quisition, cet affreux Tribunal qui
„ condamne les accusés sans les en-
„ tendre, qui s'attribue le monstrueux
„ privilege d'admettre le témoigna-

„ ge de gens sans foi & sans hon-
„ neur, vil rebut des autres Tribu-
„ naux ; qui a réduit les Portugais à
„ la plus déplorable situation, & qui
„ vous rendroient les malheureux Es-
„ claves de la tyrannie Espagnole.

Un pareil Libelle ne contribua pas peu à fortifier les Flamands dans la haine qu'ils avoient conçue contre les Espagnols. Ce fut en vain que l'Empereur tâcha de ménager un accommodement entre les deux Partis : les Etats-Généraux lui représenterent qu'ils ne pouvoient se réconcilier avec une Nation qui avoit secrétement conjuré leur perte. Ils ajouterent que le Roi d'Espagne & l'Archiduc toujours occupés du projet chimérique de la Monarchie Chrétienne, étoient persuadés que le Gouvernement de l'Univers avoit besoin de réforme, & que le moyen de le remettre en bon état étoit d'établir exclusivement deux Puissances sur les ruines de toutes les autres, l'une spirituelle en la personne du Pape, l'autre temporelle sous le Roi d'Espagne.

1606. Comme les esprits ne paroissoient rien moins disposés qu'à la paix, le

Marquis de Spinola & le Comte Maurice mirent chacun leur armée en campagne. On attaqua de part & d'autre des Villes tantôt avec succès, tantôt sans pouvoir réussir. Les Hollandois eurent pendant le cours de l'année 1606 quelques avantages sur mer. Ils équiperent une flotte composée de dix-neuf vaisseaux, & ravagerent les Isles Canaries & les Côtes du Brézil. Il ne leur restoit plus que treize vaisseaux qui attaquerent la flotte (*a*) Espagnole qui revenoit des Indes. On en vint aux mains, & le Vice-Amiral se vit attaqué de toutes parts, & obligé de soutenir seul tous les efforts des ennemis. Après s'être défendu courageusement pendant deux jours, son vaisseau fut tellement maltraité qu'il lui étoit impossible de tenir la mer, quand bien même on lui auroit laissé la liberté de se retirer. comme les Espagnols n'osoient venir à l'abordage, & que les Hollandois de leur côté n'appréhendoient rien tant que de tom-

(*a*) Elle étoit composée de 18 vaisseaux & escortée de 9 galeres.

ber au pouvoir de ces cruels ennemis, le Vice-Amiral Renier, du consentement d'environ soixante hommes qui composoient son équipage & qui étoient tous blessés, mit le feu à la Ste. Barbe, & fit sauter son vaisseau en l'air. Les Hollandois donnerent en cette occasion des preuves de leur courage : mais ils ne purent empêcher la flotte Espagnole, qui fut bientôt jointe par d'autres (*a*) vaisseaux revenant des Indes, d'aborder en Galice, avec toutes les richesses dont elle étoit chargée.

Jean Usselinex, d'Anvers, qui avoit long-temps séjourné en Espagne & dans les Isles de l'Amérique, conseilla aux Hollandois d'entreprendre la navigation aux Indes Occidentales : il fit voir par plusieurs raisons que ces voyages ne seroient pas moins avantageux à la République que ceux qu'on avoit faits jusqu'alors aux Indes Orientales : ,, Ceux-ci, ,, disoit-il, ne servent qu'à enrichir ,, l'Etat ; ceux-là contribueront à sa ,, sûreté. Si nous attaquons les Espa-

(*a*) Toute la flotte étoit de 50 vaisseaux.

„ gnols en Amérique, ils seront obli-
„ gés d'y porter leurs forces pour y
„ conserver ce qu'ils y possedent, &
„ cette diversion affoiblira en Espagne
„ une Puissance qui nous accable. „
Les Etats-Généraux goûterent ce projet, & ordonnerent l'établissement d'une Compagnie pour la navigation aux Indes Occidentales.

Philippe III. ennuyé d'une guerre qui épuisoit ses trésors, cherchoit à faire la paix avec les Provinces-Unies. L'Archiduc Albert, pour se conformer aux vues du Roi d'Espagne, envoya en Flandre des Députés qui firent des propositions de paix aux Etats, & les flatterent de conditions avantageuses.

Les Députés de l'Archiduc représenterent aux Etats-Généraux que le Prince qui les avoit envoyés souhaitoit avec ardeur qu'une paix sincere & durable terminât enfin une guerre si longue & si cruelle, & rendît aux Pays-Bas leur ancienne splendeur. Ils ajouterent que l'Archiduc & la Princesse son épouse ayant un droit naturel & incontestable sur toute la Flandre, leurs Altesses ne répétoient que le bien de leurs peres.

Après

Après s'être fort étendus ſur la clémence de l'Archiduc & ſur les miſeres publiques qu'ils ne manquerent pas d'exagérer, ils conjurerent les Etats de jetter la vue ſur leur Pays, de préférer une paix ſolide aux plus glorieux triomphes, de ſe défier de la fortune, & de ne pas trop compter ſur quelques ſuccès.

Les Etats répondirent que la paix ſeroit impraticable, tandis que l'Archiduc perſiſteroit à croire qu'il avoit des droits ſur leur Pays, ſurtout après avoir déclaré qu'ils prétendoient être libres, & qu'ils ne vouloient reconnoître aucune domination étrangere : ils ajouterent qu'ils étoient déterminés à tout entreprendre plutôt que d'abandonner les intérêts de la liberté publique. Les Députés retournerent auprès de l'Archiduc & lui rapporterent la réponſe des Etats. Quelques jours après ils écrivirent que leur Maître n'avoit jamais eu deſſein de changer la forme du Gouvernement, ni d'attenter à leur liberté. Cette lettre n'eut pas plutôt été envoyée aux Etats-Généraux, que le Pere Jean Neyen, Commiſſaire Général des Cordeliers,

eut ordre de passer en Hollande. Ce Religieux étoit un homme intriguant, parlant plusieurs langues & plus versé dans les maneges de la Cour qu'il ne convenoit à un homme de sa profession. Les Princes emploient quelquefois fort avantageusement des hommes d'un état obscur pour entamer des négociations épineuses, afin d'avoir la liberté de se dédire, & de désavouer ceux qui ont porté la parole, lorsque la proposition n'a pas réussi.

Le Cordelier se rendit donc en Hollande, & s'arrêta dans un Bourg voisin de la Haye jusqu'à ce qu'il eût donné avis de son arrivée aux Etats. Quelque temps après il exposa sa commission, qui portoit que l'Archiduc n'entreprendroit rien contre les Etats, qu'il laisseroit dans leur ancienne forme le Gouvernement, la liberté & la Religion, & qu'il ne toucheroit jamais aux droits, aux Privileges ni aux immunités des Provinces-Unies. Les Etats répondirent qu'ils ne pouvoient entamer aucune négociation de paix avec l'Archiduc, que son Altesse n'eût déclaré auparavant qu'elle regardoit les Provinces-

Unies comme une République indépendante. Comme il paroissoit que le Roi d'Espagne ne consentiroit jamais à une déclaration si préjudiciable à ses intérêts, & que d'ailleurs les Etats ne vouloient point se départir de leurs prétentions, le Cordelier ne s'engagea à rien vis-à-vis les Hollandois, & se contenta de dire qu'il feroit à l'Archiduc un fidele rapport de leurs intentions.

Le Pere Neyen partit pour Bruxelles, & revint ensuite à la Haye avec des lettres qui portoient en substance que l'Archiduc n'avoit rien plus à cœur que de terminer par une paix sincere & éternelle une guerre aussi longue que sanglante. On proposoit jusqu'à la conclusion de la paix, une treve de plusieurs années, & on offroit une suspension d'armes afin qu'on pût prendre de part & d'autre les arrangements convenables. Les Etats consentirent à toutes ces propositions, & on donna par-tout des marques publiques de la joie que causa la nouvelle d'un bonheur si inespéré.

Henri IV. Roi de France qui s'intéressoit sincérement à cette grande

affaire, députa pour assister de sa part aux Conférences qui devoient se tenir, le Président (*a*) Jeannin, Paul Chouart de Buzenval, & Elie de la Place de Russi. Ces trois Ambassadeurs eurent Audience peu de jours après leur arrivée à la Haye. Le Président Jeannin qui portoit la parole s'étendit beaucoup sur les témoignages réciproques d'amitié que s'étoient donnés la France & la Hollande. Après cela il se plaignit doucement de la précipitation qu'avoient eue les Etats à conclure la treve sans consulter S. M. T. C.; mais il fit entendre en même-temps que cette précipitation ne ralentiroit en aucune maniere le zele que le Roi son Maître avoit toujours fait paroître pour secourir les Hollandois. Ceux-ci témoignerent en termes affectueux la reconnoissance qu'ils devoient aux bontés d'un si grand Roi, & ils nommerent sur le champ un Député de chaque Province, pour discuter avec les Ambassadeurs de France les articles de la paix.

(*a*) Il étoit Président au Parlement de Dijon & Conseiller d'Etat.

Sur ces entrefaites on apporta de Madrid une ratification par laquelle le Roi d'Espagne déclaroit en bonne forme qu'il approuvoit tout ce que les (*a*) Archiducs, Maîtres, Seigneurs & Propriétaires de toute la Flandre avoient réglé au sujet de la treve & de la suspension d'armes. Cette propriété des Pays-Bas qu'on accordoit aux Archiducs, révolta les Etats-Généraux; de sorte qu'il fallut que le Roi d'Espagne envoyât un nouvel Acte de ratification. Cet Acte étoit conçu dans les termes suivans. „ Puisque „ les Sérénissimes Archiducs ont en- „ gagé leur parole qu'ils obtiendront „ de nous des lettres patentes de ra- „ tification, de déclaration & de con- „ sentement selon la forme & teneur „ de celles qu'ils ont données à l'As- „ semblée des Etats, après une mûre „ & sérieuse délibération de notre „ certaine science & de notre pleine „ volonté, en vertu de notre puis- „ sance & de notre autorité Royale, „ Nous consentons & il nous plaît, en „ tant que cela nous regarde, que les

(*a*) C'est-à-dire, l'Archiduc & son épouse.

„ Sérénissimes Archiducs exécutent
„ & accomplissent entiérement tout
„ ce qu'ils ont promis : qu'ils ména-
„ gent en notre nom & au leur, la
„ paix, la conclusion d'une treve ou
„ d'une paix avec les Etats que nous
„ reconnoissons pour Pays, Provin-
„ ces & Peuples libres, & sur lesquels
„ nous ne prétendons aucuns droits. „
Voilà le langage que fut obligé de tenir Philippe III. en parlant d'un peuple qui avoit été si long-temps sous sa domination ou plutôt sous celle de ses Prédécesseurs. Cet exemple doit servir d'instruction à tous les Princes qui veulent exercer un pouvoir tyrannique sur leurs Sujets. Le Roi d'Espagne, après s'être exprimé de la maniere que je viens de dire, déclara cependant que si la paix ou une longue treve ne se concluoit point, les choses demeureroient en leur premier état.

Les Etats délibérerent sur ce nouvel Acte comme ils avoient fait sur le premier. Après un sérieux examen & bien des contestations, il fut décidé qu'on procéderoit à la conclusion du traité, pourvu qu'on se fît une loi inviolable de maintenir

dans toute sa force & dans toute son étendue cette liberté qui avoit coûté aux Etats tant d'argent, tant de travaux & tant de combats.

Enfin, les Hollandois qui combattoient depuis quarante ans pour se soustraire aux fureurs de l'Inquisition, & qui venoient d'acquerir la liberté au prix du sang de tant de millions d'hommes, se voyant épuisés d'argent & accablés de dettes, conclurent avec l'Espagne une Treve qui leur étoit extrêmement avantageuse, & qui dérangea les projets du Comte Maurice de Nassau. Ce Prince qui songeoit à devenir le Souverain de son pays, regardoit la continuation de la guerre comme l'unique moyen de réussir dans son dessein. Aussi Maurice pendant tout le cours des négociations, forma mille difficultés & remplit toute l'Angleterre & la Hollande de Libelles contre les auteurs & les promoteurs de ce Traité.

1609.

La Treve fut conclue à Anvers pour douze ans, & la Hollande reconnue pour un Etat libre & souverain. Cette Treve ayant expiré le 9

d'Avril 1621, la guerre recommença au mois de Septembre suivant au sujet de Juliers qui fut assiégé par les Espagnols ; & depuis ce temps-là les Hollandois firent divers Traités avec la France dont les secours leur étoient absolument nécessaires contre une Nation qui, après les avoir reconnus pour un peuple libre & indépendant, prétendoit être encore en droit de les gouverner. On peut dire que ce furent les François qui empêcherent la Hollande de retomber sous la domination Espagnole. Quels services ne rendit pas Henri IV. aux Provinces-Unies ? Ce Prince eut plus de part que personne à la Treve d'Anvers, malgré toutes les considérations d'Etat qui devoient l'engager à entretenir la guerre contre une Nation dont nous avions alors si grand sujet de nous plaindre. En 1635, Louis XIII. & les Hollandois firent une ligue offensive & défensive. Dans le sixieme Article il étoit dit que la rupture entre les deux Couronnes de France & d'Espagne dureroit jusqu'à ce que les Espagnols fussent entiérement expulsés des Pays-Bas, sans que ni le

Roi Très-Chrétien, ni les Etats-Généraux pussent traiter de paix, de treve, ni de suspension d'armes que conjointement & d'un commun accord. L'article dixieme portoit que si les Provinces-Unies rompoient ouvertement avec l'Empereur ou avec tout autre Prince de la Maison d'Autriche, le Roi de France s'obligeoit de rompre pareillement. En un mot la France & la Hollande s'engagerent par divers Traités à se secourir mutuellement. Cependant en 1648 les Hollandois au mépris des Traités les plus solemnels conclurent séparément leur paix avec l'Espagne, & firent tomber sur nous seuls tout le fardeau de la guerre. La reconnoissance fut en cette occasion, comme en bien d'autres, sacrifiée à la Politique.

Par la Treve d'Anvers, il fut permis aux Hollandois de trafiquer aux Indes; mais les Espagnols voulurent que cet article du traité fût exprimé en termes généraux & ambigus, pour sauver l'honneur du Roi d'Espagne, en lui donnant lieu de pouvoir dire, lorsqu'il le jugeroit à propos, qu'il n'avoit jamais accordé une pa-

reille permission aux Hollandois. L'Article qui regardoit le commerce des Indes étoit conçu en ces termes.
„ Les Sujets & Vassaux de Messieurs
„ les Etats jouiront, dans tous les
„ Pays, Terres & Seigneuries &
„ Domaines du Roi d'Espagne &
„ des Archiducs de la même liberté
„ & franchise qui a été accordée aux
„ Sujets du Roi de la Grande-Bre-
„ tagne, en vertu du traité de paix
„ fait avec lui en 1604, conformé-
„ ment aux articles secrets qui ont
„ été arrêtés & conclus à Londres
„ avec Dom Juan de Velasco Conné-
„ table de Castille; mais dans le traité de paix que les Etats-Généraux conclurent à Munster avec le Comte de Pegnaranda, Plénipotentiaire d'Espagne, la navigation des Indes Orientales & Occidentales leur fut accordée en termes formels & positifs.

Ce fut le Comte de Pegnaranda qui en 1648 détacha les Hollandois du parti de la France, & les détermina à faire séparément leur paix avec l'Espagne sans y comprendre le Roi Très-Chrétien, à qui ils avoient tant d'obligations. Ce traité particu-

lier fut concerté & conduit sous main par Adrien Paw & Jean de Knuyt les deux plus fins personnages de leur Pays. Ils avoient été les principaux auteurs de la rupture entre les Couronnes de France & d'Espagne ; & il semble qu'ils ne s'étoient servis de notre alliance & de nos armes que pour faire à nos dépens leur condition meilleure auprès des Espagnols. Les Hollandois ne se piquerent pas de bonne foi en cette occasion ; car le jour même que leur traité fut conclu avec l'Espagne, Knuyt qui étoit le second des sept Ambassadeurs des Provinces-Unies ayant rendu visite avec deux de ses Collegues à nos Plénipotentiaires sur les huit heures du soir, & ayant promis positivement de ne rien conclure, ils se rendirent tout de suite chez le Comte de Pegnaranda & signerent le traité. Ce fut ainsi que le Plénipotentiaire d'Espagne, en faisant consentir les Hollandois à une paix particuliere, rompit toutes les mesures du Cardinal Mazarin. Celui-ci écrivit à Pegnaranda une lettre dans laquelle il s'exprimoit de la sorte. „Votre Excellence est un des „ plus grands Ministres qu'ait au-

„ jourd'hui la Couronne d'Espagne.
„ Vous avez rendu au Roi votre
„ Maître dans la paix de Hollande le
„ service le plus signalé qu'il pût ja-
„ mais attendre d'aucun de ses Sujets.
„ Vous avez en votre particulier
„ acquis beaucoup de réputation d'a-
„ voir su par votre adresse séparer
„ d'avec la France, des Alliés qui lui
„ étoient si unis & si obligés & dont
„ les intérêts en bonne politique
„ devoient être à jamais communs &
„ indivisibles. Vous avez fait éclater
„ votre prudence, quand vous avez
„ tout sacrifié pour rompre le nœud
„ de cette liaison.

Le Traité que conclut la Hollande avec les Espagnols, fut plutôt un effet de la crainte & de la jalousie des Etats-Généraux que d'aucun dessein prémédité de rompre avec la France. Pour en juger, il faut savoir que dès le vivant du Prince d'Espagne, le Cardinal Mazarin avoit fait proposer par les Médiateurs à l'Assemblée de Munster, le mariage du Roi son Maître avec l'Infante d'Espagne, à condition que cette Princesse auroit pour dot tous les Pays-Bas. Le Cardinal sentoit bien que les Es-

pagnols n'accepteroient pas ce parti, mais il prétendoit par-là tenir les Hollandois en respect, & les mettre dans la nécessité de s'unir plus étroitement avec la Couronne de France. Le Prince d'Espagne étant venu à mourir en 1646, Pegnaranda se servit adroitement de l'ouverture faite par le Cardinal Mazarin aux Médiateurs pour persuader aux Plénipotentiaires des Etats-Généraux qu'il avoit ordre de conclure le mariage de l'Infante avec Sa Majesté Très-Chrétienne ; le Roi d'Espagne aimant mieux, disoit-il, procurer le repos à tous ses Royaumes par une paix honorable, que de s'exposer à la honte de perdre les Pays-Bas en continuant la guerre. Cette nouvelle s'étant répandue, toute la Hollande fut en rumeur. M. d'Estrades notre Ambassadeur, & tous les François qui étoient pour lors dans le Pays coururent risque d'être massacrés par le Peuple, tant la crainte de tomber sous la domination de France avoit allarmé ces Républicains qui comprenoient bien que les sept Provinces faisant partie des Pays-Bas, le Roi de France

succéderoit au droit des Espagnols en épousant l'Infante. C'est pourquoi les Etats-Généraux, sans délibérer davantage, ordonnerent à leurs Ambassadeurs de conclure incessamment la paix avec l'Espagne.

Nous ne tardâmes pas à avoir notre revanche. Le Comte de Servient qui restoit seul Plénipotentiaire à Munster, entreprit de détacher l'Empereur du parti des Espagnols, & il mania si bien cette affaire, que huit mois après le Traité de Hollande, il fit le sien avec Sa Majesté Impériale, & avec les Etats de l'Empire à l'exclusion du Roi d'Espagne, & du Duc Charles de Lorraine leur Allié; cela donna lieu au Cardinal Mazarin de rallier agréablement le Comte de Pegnaranda. „ Avouez „ donc, Monsieur, lui écrivit-il, que „ si vous nous avez porté une botte „ franche dans le Traité de Hollande, „ la riposte que nous vous avons ren„ due par la paix que nous venons „ de conclure avec l'Allemagne, „ à votre exclusion, vaut encore „ mieux. „ En effet il étoit bien plus difficile de séparer l'Empereur d'avec le Roi d'Espagne que le sang & les

intérêts d'Etat unissoient ensemble, que de détacher les Hollandois d'avec la France à laquelle ils n'étoient unis que par les liens du serment & de la reconnoissance : d'autant plus que le Roi d'Espagne se trouvant alors sans enfans mâles, l'Empereur avoit intérêt de le ménager afin de pouvoir un jour recueillir sa succession.

Je terminerai l'histoire des Conjurations & des Révolutions de Flandre par le récit d'un événement singulier qui regarde ce Pays.

Pendant le temps des Croisades, Baudouin Comte de Flandre fut élu Empereur d'Orient. Il ne jouit pas long-temps de cette nouvelle dignité. Un an après son élévation à l'Empire, il alla mettre le siege devant Andrinople. Il fut attaqué, défait, & tué selon toutes les apparences ; car on ne peut jamais savoir ce qu'il étoit devenu. Au bout de vingt ans, il parut en Flandre un homme qui prétendit être cet Empereur qu'on croyoit mort depuis si long-temps. Jeanne, fille aînée de Baudouin, avoit succédé à son pere dans les Comtés de Flandre & de Haynaut

1225.

Cette Princesse avoit eu plusieurs guerres à soutenir, & son mari fut fait prisonnier à la fameuse bataille de Bouvines, & renfermé dans le Château du Louvre à Paris, pour avoir pris les armes contre Philippe Auguste. L'imposteur dont je viens de parler se présenta d'abord dans le Haynaut, où il fut très-bien reçu, parce que les peuples de ce pays ne se voyoient qu'avec peine sous la domination d'une femme, & auroient mieux aimé voir à leur tête un Prince guerrier. Les Flamands ne firent pas dans les commencements un si favorable accueil au prétendu Baudouin. Ils ne lui permirent l'entrée de la Flandre qu'à condition qu'il paroîtroit avec peu de suite, & ils ne voulurent point le reconnoître pour leur Comte, ni pour Empereur des Grecs.

Cet imposteur affectoit un air de dignité, afin de s'attirer le respect des peuples. La Comtesse Jeanne refusa de le voir : mais on lui conseilla de le faire interroger; il eut ordre de comparoître, & on chercha à l'embarrasser par différentes questions. „ S'il „ est vrai, lui dit-on, que vous soyez

„ le véritable Baudouin & que vous
„ ne preniez pas à faux le titre d'Em-
„ pereur d'Orient, pourquoi avez-
„ vous abandonné vos Sujets de
„ Conſtantinople? Convient-il que
„ vous les délaiſſiez, tandis qu'ils ſont
„ dans la plus déplorable ſituation,
„ & qu'ils ont beſoin de votre ſecours?
„ Ne vous ſouvenez-vous plus des
„ obligations que vous avez à tant
„ de braves Capitaines qui vous ont
„ mis ſur la tête le Diadême Im-
„ périal, & que vous expoſez à la
„ rage des Nations barbares? Quand
„ bien même vous ſeriez le véri-
„ table Baudouin, votre conduite
„ devroit nous empêcher de vous
„ reconnoître, & nous détermine-
„ roit à vous regarder comme un
„ impoſteur. Car comment pouvons-
„ nous croire que ce Baudouin qui
„ fut autrefois notre Maître, ait tout-
„ à-coup renoncé à l'Empire, comme
„ s'il ſe fût ſenti incapable de ſou-
„ tenir ce peſant fardeau? On vous a
„ cru mort pendant vingt années.
„ Quelle raiſon aviez-vous de nous
„ cacher que vous viviez encore?
„ Et pourquoi avez-vous tardé ſi
„ long-temps à reparoître? Que n'êtes-

„ vous revenu du temps de Philippe
„ Auguste qui auroit pu ou vous
„ convaincre d'imposture, ou vous
„ reconnoître pour son beau-frere?
„ Dans quel désert vous êtes-vous
„ retiré pour vivre inconnu à toute
„ la Terre après avoir joué un rôle si
„ éclatant ? Parlez sincérement, si
„ vous étiez à notre Place, ajoute-
„ riez-vous foi aux discours d'un
„ homme qui viendroit vous dire
„ après un si long intervalle, *Je suis*
„ *l'Empereur Baudouin*? Ce n'est pas la
„ premiere fois, comme vous le
„ savez, qu'on a vu des hommes de
„ néant usurper le nom & le titre de
„ Roi ou d'Empereur. La Flandre
„ & le Haynaut ont eu beaucoup à
„ souffrir depuis le départ du véri-
„ table Baudouin ? Nous avez-vous
„ assistés dans nos malheurs, & vous
„ voulez que nous vous reconnoissions
„ pour notre Maître après nous
„ avoir lâchement abandonné dans
„ le temps que nous avions le plus de
„ besoin de votre assistance?

L'imposteur écouta ce discours avec beaucoup de tranquillité : mais au-lieu de répondre à toutes les questions qu'on venoit de lui faire,

il se plaignit de la conduite qu'on tenoit à son égard : „ J'ai trouvé, „ dit-il, plus d'humanité chez mes „ ennemis que parmi mes Sujets. „ Après avoir été battu & fait pri- „ sonnier devant Andrinople, les „ vainqueurs me traiterent avec tou- „ te la considération qui étoit dûe „ à un Prince & à un Empereur. „ J'ai vécu parmi eux pendant vingt „ années aussi content que le peut „ être un homme qui a perdu sa „ liberté. Je me suis sauvé de ma „ prison, mais j'ai été pris par d'au- „ tres Barbares, qui sans me connoî- „ tre, m'ont mené en Asie, & m'ont „ traité comme un misérable esclave. „ Je me suis vu réduit à conduire la „ charrue, & à bécher la terre avec „ ces mains accoutumées à manier le „ sceptre. Tandis que j'étois employé „ à ces viles occupations, quelques „ Marchands d'Allemagne qui pas- „ serent par le lieu où je travaillois, „ m'appellerent, & me firent diffé- „ rentes questions : je leur dis qui „ j'étois, & je leur fis le récit de mes „ tristes aventures ; ils furent sensible- „ ment touchés de mon sort, & me „ racheterent pour une somme assez

„ modique. Me voyant libre, je me
„ ſuis preſſé de revenir dans mes
„ Etats, je ne m'attendois pas à y
„ être traité d'impoſteur, & je
„ croyois qu'on reverroit avec plai-
„ ſir un Prince qui avoit autrefois
„ rendu ſon pays ſi floriſſant. Sujets
„ ingrats, eſt-ce là ce que je dois
„ attendre de vous après tous les
„ bienfaits dont je vous ai comblés
„ autrefois ? Je ne ſuis plus étonné
„ que la Flandre ait éprouvé tant
„ de malheurs pendant mon abſence,
„ mon Peuple a dégénéré de la ver-
„ tu de ſes Ancêtres, & s'eſt rendu
„ indigne de la protection du Ciel.

Le faux Baudouin eut continué à leur faire de plus vifs reproches, ſi le grand Tréſorier qui préſidoit à ce Conſeil ne l'eût interrompu, & n'eût rompu l'Aſſemblée, alléguant qu'on ne pouvoit rien conclure ſur une affaire de cette importance ſans ſavoir les intentions de leur Souverainé.

La Princeſſe Jeanne ne pouvoit douter que ſon pere étoit mort, elle avoit envoyé en Grece quelques perſonnes de confiance qui rapporterent que Baudouin ayant été pris

par le Roi des Bulgares, fut conduit par son ordre dans une affreuse prison, où après l'avoir chargé de chaînes, on le fit périr d'une maniere cruelle. La Comtesse qui étoit accoutumée depuis long-temps à commander, craignoit de se voir contrainte à remettre l'autorié souveraine entre les mains d'un homme qu'elle regardoit comme un imposteur; c'est pourquoi elle résolut d'employer toutes sortes de moyens pour découvrir la fourberie. Cependant une partie de la Noblesse reconnut le faux Baudouin pour Comte de Flandre & pour Empereur d'Orient. Il étoit habillé à l'Arménienne, portoit une longue barbe hérissée. Le Peuple ajouta foi à ses impostures, voyant que cet homme connoissoit très-bien le Pays, & qu'il avoit plusieurs traits de ressemblance avec Baudouin. Ce fourbe se trouva si bien appuyé, qu'il chercha à se saisir de la Comtesse Jeanne, & peu s'en fallut qu'il ne la surprît dans le Quesnoi. Cette Princesse après avoir pourvu à sa sûreté, envoya des Ambassadeurs à Louis VIII. Roi de France pour le prier d'exa-

miner cette affaire. Le Monarque François donna ordre au prétendu Baudouin de le venir trouver à Compiegne. L'imposteur s'y rendit accompagné de plusieurs personnes d'un rang distingué. Lorsqu'il parut devant le Roi, il le salua fiérement: „ Je ne sais, dit Louis VIII. de quel„ le maniere je dois vous rendre le „ salut, ni quel titre je puis vous „ donner. Baudouin étoit mon on„ cle & un Prince très-respectable. „ J'ai pleuré sa mort pendant ma „ jeunesse. Son frere Henri & sa fille „ Jeanne lui ont succédé l'un à l'Em„ pire, & l'autre au Comté de Flan„ dre, qui est un fief de ma Cou„ ronne. Je souhaiterois que ce cher „ parent vécût encore, mais nous „ avons des preuves trop certaines „ de sa mort. Vous qui prétendez „ être ce Baudouin, comment pour„ rez-vous le prouver? Je n'ai „ qu'un petit nombre de questions „ à vous faire, & vous serez votre „ propre Juge. Répondez donc aux „ différents articles que je vais vous „ proposer. Le Roi Philippe mon „ pere vous a-t-il traité comme son „ Feudataire, & vous a-t-il donné

„ l'investiture du Comté de Flan-
„ dre? En quel lieu, en quel temps,
„ de quelle maniere, devant quels
„ témoins, de quelle sorte vous
„ a-t-il fait Chevalier? Quelle femme
„ aviez-vous prise en France? Qui
„ ont été les Entremetteurs de ce
„ mariage? En quel endroit, & avec
„ quelles cérémonies l'avez-vous
„ contracté? Le véritable Baudouin
„ ne peut pas ignorer toutes ces
„ choses.

L'imposteur ne sut que répondre. Cependant il paroît qu'il n'y avoit rien de fort embarrassant dans la plupart de questions qu'on venoit de lui faire. Il ne devoit pas ignorer par exemple jusqu'au nom de la Princesse que Baudouin devoit avoir épousée. Etoit-il bien difficile aussi de savoir en quel lieu & avec quelles cérémonies on célébra le mariage? A l'égard des autres questions, un fourbe habile auroit encore pu s'en tirer aisément : mais il paroît que celui-ci n'avoit pas bien étudié son rôle. Quand on vit qu'il demandoit du temps pour répondre à tous ces articles, on fut pleinement convaincu que c'étoit un imposteur. Alors le

Roi lui ordonna de ſortir en trois jours de ſon Royaume.

Le faux Baudouin voyant que ſa fourberie étoit découverte ſe retira d'abord à Valenciennes. Sentant qu'il ne ſeroit pas en ſûreté dans cette Ville, il ſe traveſtit à deſſein de ſe ſauver en Bourgogne où il eſpéroit rétablir ſes affaires ; mais il fut ſi bien obſervé, qu'on le ſaiſit en chemin. Il tomba entre les mains d'un Gentilhomme Bourguignon nommé Caſtenac qui le livra à la Comteſſe de Flandre pour 400 marcs d'argent. Dès que la Princeſſe eut ce fourbe en ſon pouvoir, elle le fit appliquer à la queſtion & le força d'avouer ſon impoſture. On ſut alors qu'il étoit Champenois, qu'il ſe nommoit Bertrand de Rans, & qu'il avoit été Hermite demeurant dans la forêt de Valenciennes. Il avoit oui dire à pluſieurs Bourgeois que toute la Flandre ſe laſſoit d'être gouvernée par une femme, & ils avoient ajouté : *Ah ! ſi notre cher Prince revenoit dans le Pays, qu'il y trouveroit de changement !* Il leur répondit : *Savez-vous ſi le Prince que vous regrettez, après avoir briſé ſes chaînes, ne reparoîtra pas bientôt*

bientôt dans ses Etats. Ces paroles firent beaucoup de plaisir aux Flamands, ils examinerent celui qui venoit de les flatter d'une si douce espérance, & crurent que l'Hermite pouvoit bien être leur ancien Maître.

Le bruit se répandit par toute la Flandre que Baudouin vivoit encore, chacun le venoit voir dans sa solitude. On le traitoit en Prince, & on lui fournissoit de l'argent pour le mettre en état de paroître avec la magnificence convenable à son rang. Il profita de la crédulité des peuples, & entreprit de se faire Souverain. Tel fut l'aveu que lui arracha la torture. Pour le punir de son imposture, on le lia sur un chevalet, & on le promena par toutes les Villes de Flandre Haynaut : ensuite il fut (*a*) pendu.

Cet Imposteur avoit tellement séduit les Flamands, que la plupart demeuroient convaincus qu'il étoit réellement le Comte Baudouin, & que sa fille avoit mieux aimé le faire pendre que de lui rendre ses Etats. On prétend que, lorsqu'on le menoit au

(*a*) A Lille en Flandre.

supplice, il déclara que la Princesse Jeanne avoit une certaine marque sur cette partie du corps que la pudeur ne permet pas d'expôser aux yeux, que personne n'avoit jamais eu connoissance de cette marque que lui, son épouse & la nourrice de la Princesse. Comme la nourrice étoit morte depuis long-temps, on ne pouvoit croire qu'elle eût découvert ce mystere à l'imposteur, & on concluoit delà qu'il étoit le véritable Baudouin. On dit que la Princesse en demeura si persuadée, que pour obtenir du Ciel le pardon de son parricide, elle fit bâtir à Lille en Flandre un grand Hôpital qu'on nomme *l'Hôpital Comtesse*, où l'on exposa par-tout d'une maniere très-expressive le sujet de la fondation; car on voyoit des potences sur les vitres, les murailles, & sur presque tous (*a*) les ustensiles de cet Hôpital. Ce fut ainsi qu'on donna lieu à toute l'Europe de douter si celui que la Comtesse de Flandre venoit de faire périr étoit réellement un imposteur.

(*a*) Sur les rideaux des lits, sur les plats, assiettes, nappes & serviettes.

CONJURATION*

Contre le Duc de Farnese.

LE Pape Paul III. qui ne songeoit qu'à l'élévation de sa famille, avoit fait Pierre-Louis de Farnese son fils Duc de Parme & de Plaisance, & retrancha ainsi du patrimoine de l'Eglise ces deux Villes que les François avoient mises autrefois sous la domination des Souverains Pontifes. Mais le Pape pour les remplacer, attacha au S. Siege en forme d'échange la Principauté de Camerino, & la Seigneurie de Nepi, qu'il avoit données à son petit-fils Ottavio, lorsque celui-ci épousa Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'Empereur. Paul III. ordonna aussi qu'on payeroit par an à la Chambre Apostolique huit mille écus de pen-

1547.

* Comme on doit avoir l'esprit rempli du Prince de Parme qui joua un si grand rôle pendant la guerre des Pays-Bas, je crois ne pouvoir mieux placer que dans cet endroit la Conjuration suivante qui fut formée contre le pere de ce Prince.

ſion pour le Duché de Parme & de Plaiſance. Tout cela ne ſe fit pas ſans conteſtation ; car le Cardinal de Trani qui étoit un homme de grande autorité s'y oppoſa vivement, cherchant par cette apparence de fermeté à ſe concilier l'affection de ſes Confreres, afin de parvenir un jour au Pontificat. D'un autre côté Ardinghello qui venoit d'être décoré de la Pourpre Romaine, voulant en témoigner ſa reconnoiſſance à Paul III. favoriſa autant qu'il lui fut poſſible, les entrepriſes de ce Pape & travailla à les faire réuſſir.

Tous ces arrangements déplurent à l'Empereur Charles-Quint qui prétendoit que les Villes de Parme & de Plaiſance dépendoient du Duché de Milan. Marguerite d'Autriche parut très-mécontente de ce qu'on lui ôtoit Camerino & Nepi, dont elle & ſon époux Ottavio étoient en poſſeſſion, & cela pour faire un échange qui ne devoit être avantageux qu'à Pierre-Louis Farneſe. Il eſt bien vrai qu'après la mort de celui-ci, Parme & Plaiſance devoient appartenir à Ottavio ſon fils, mais on préfere communément une jouiſſan-

ce réelle à des espérances éloignées.

L'Empereur commençoit à tenir pour suspect Pierre-Louis Farnese comme ayant eu part à la Conjuration de Gênes. Il ne se fioit guere plus ou Pape qu'on soupçonnoit avec assez de fondement de vouloir se rendre maître de Sienne ; c'est pourquoi il ne voulut point ratifier ce que Paul III. venoit de faire en faveur de Pierre-Louis Farnese, & il fit dire au Souverain Pontife que si Parme & Plaisance appartenoient à l'Eglise, ce n'étoit pas au Pape à en disposer, & que si ces deux Villes dépendoient de l'Empire, il n'étoit pas en son pouvoir de les aliéner au préjudice de la dignité Impériale. Ce refus mortifia vivement Paul III. Pour se venger, il rappella son petit-fils Ottavio, & ne songea plus qu'à diminuer la puissance de l'Empereur en Italie. Il souleva les Vénitiens contre ce Prince, fit alliance avec Henri II. Roi de France, & se déclara ouvertement ennemi de l'Empereur. Ce fut dans ce temps-là que le Duc d'Urbain Guidobaldo épousa en secondes noces Vittoria Farnese, petite-fille du Pape. Quand

on vit Paul III. appuyé de ces alliances, on se douta bien que les Farneses ne demeureroient pas longtemps en repos, & qu'ils chercheroient à se venger de tous ceux dont ils croyoient avoir lieu de se plaindre, ou à s'agrandir par quelque nouvelle acquisition.

Les Farneses ne tarderent pas à manifester leurs desseins, car l'Empereur qui craignoit que la Ville de Sienne ne fût surprise, ayant voulu y mettre une garnison, le Pape fit tout son possible pour l'en empêcher; cependant après bien des difficultés les Siennois reçurent Diego Urtado de Mendose, avec les troupes de l'Empereur, à la sollicitation de Côme de Medicis, Duc de Florence qui espéroit que si les Imperiaux pouvoient être une fois les Maîtres de cette Ville, elle pourroit quelque jour passer sous sa domination. Voilà la cause des divisions qui étoient entre le Pape, l'Empereur & le Duc de Parme, à quoi l'on peut encore ajouter les mécontentements particuliers de Ferdinand de Gonzague, Gouverneur du Milanois, qui se plaignoit de ce que

le Pape lui avoit enlevé une partie de ses biens, & que Pierre-Louis Farnese s'étoit emparé par force de quelques Châteaux que la Maison de Gonzague avoit long-temps possédés.

A peine le fils de Paul III. fut-il installé dans sa Principauté de Parme & de Plaisance, qu'il se rendit odieux à ses Sujets, & principalement à la Noblesse. Ce Prince se livroit avec impudence aux plus sales débauches, & n'aimoit rien tant que les plaisirs qui révoltent la Nature. On s'imagine bien que les habitans de Parme & de Plaisance ne devoient regarder qu'avec horreur un Prince capable de pareils excès. Mais ce qui acheva d'irriter les Nobles du Pays, fut le peu d'égard qu'on leur témoignoit, tandis que le Prince cherchoit par toutes sortes de bons traitements à gagner l'affection de la plus vile populace.

On résolut de se défaire d'un monstre qui déshonoroit l'humanité. Le Comte Jean de l'Anguisciola fut l'auteur de la Conjuration. Sa fermeté & sa prudence lui firent surmonter tous les obstacles qui se rencontrent ordinairement en de pa-

reilles entreprifes. Le premier à qui il communiqua fon projet, fut Camille, fils de Scipion Pallavicin. Ils délibérerent enfemble pour favoir quelles perfonnes feroient propres à l'exécution de ce deffein. Auguftin Lando Comte de Campiano, Jean-Louis Gonfalonieri, Alexandre & Hieronime Pallavicin, freres de Camille, furent jugés dignes d'être admis au nombre des Conjurés. Ferdinand de Gonzague entra auffi dans le complot, & avertit l'Empereur de ce qui fe paffoit. On prétend que Charles V. confentit à tout, excepté à la mort du Prince; mais felon toutes les apparences il permit qu'on affaffinât fon gendre; car il y auroit eu trop de rifques à exécuter une pareille entreprife contre fa volonté.

Le Duc de Parme fut averti qu'il fe tramoit une confpiration dans fes Etats. Le Pape fon pere lui manda de fe donner de garde du dixieme de Septembre, parce que les Aftres (*a*) le menaçoient ce jour-là de quelque

(*a*) Paul III. étoit fort adonné à l'Aftrologie Judiciaire.

grand malheur. Farnese méprisa d'abord tous ces avertissements. Cependant quelques-uns de ses amis lui ayant écrit de Crémone qu'on devoit attenter à sa vie, & qu'ils lui diroient les noms des Conjurés, s'il vouloit leur envoyer quelque homme de confiance ; cet avis hâta le moment de sa mort ; car il commença alors à montrer de l'inquiétude, & fit partir pour Crémone le Comte de Villa-Chiara pour savoir les particularités de la Conspiration. Il commanda en même-temps au Capitaine Alexandre de Terni, Commandant de ses troupes de se rendre auprès de lui pour une affaire d'importance. Les Conjurés qui furent instruits de toutes ces démarches ; virent qu'il étoit temps d'agir. Ils allerent à la Citadelle de Plaisance où logeoit le Prince, & quand le moment parut favorable pour l'exécution, le Comte Lando tira un petit coup de pistolet, c'étoit le signal dont on étoit convenu. Aussi-tôt le Pont fut levé ; on tua sans peine les Gardes qui étoient à la porte. Des Soldats Allemands qui s'amusoient à jouer dans la salle, furent taillés en

pieces. Ensuite le Comte de l'Anguissciola entra dans la chambre du Prince qui étoit perclus & sans armes, il le tua d'un coup de poignard, & après cette expédition Hieronime Pallavicin qui étoit demeuré dans la Ville avec une troupe de gens choisis, afin de donner ordre à tout ce qui pourroit survenir de nouveau, entra dans la Citadelle pour rejoindre ses compagnons. On ferma les portes, & on tira trois coups de canon pour avertir Ferdinand de Gonzague qui étoit hors de la Ville avec des troupes, que le projet avoit heureusement réussi.

Le peuple qui ignoroit encore ce qui venoit de se passer courut en foule à la Citadelle. Les Conjurés se mirent aux fenêtres, & déclarerent qu'ils venoient de tuer le Tyran, & de rendre la liberté à leur patrie. Ils attacherent la cadavre avec une chaîne, & après l'avoir secoué pendant quelque temps, ils le jetterent dans le fossé. Le corps de Pierre-Louis Farnese fut exposé pendant quatre jours à toutes sortes d'ignominies, & on ne l'enterra que quand les Conjurés se furent rassasiés du

plaisir que fait goûter la vengeance en de pareilles occasions. Cet événement ne causa aucun trouble dans la Ville, & personne ne regretta le Tyran, excepté peut-être le Pape qui s'attendoit bien que son fils périroit d'une maniere funeste.



CONJURATION DE ZUSKI,

Contre le faux Démetrius.

JEan Bafilide, qui tyrannifa la Mofcovie pendant un regne de quarante-huit années, laiffa en mourant deux fils, dont l'un des deux s'appelloit Démetrius & l'autre Fœdor ; l'aîné fuccéda à fon pere : mais comme on n'avoit pas grande opinion de fa capacité, on confia le Gouvernement à Boris Gudenon, Grand Ecuyer & beau-frere du jeune Czar. Le Régent s'acquitta fi bien de fon emploi & ménagea tellement l'affection des Mofcovites, que l'on difoit hautement qu'il méritoit de fuccéder aux deux Princes, en cas qu'ils vinffent à mourir : on ne fentoit par les conféquences d'un pareil difcours : c'étoit mettre un poignard dans les mains de Gudenon pour en percer le cœur de fon Maître. Il ne tarda pas à manifefter fes ambitieux projets ; Démetrius fut

sa premiere victime, il s'en délivra par le moyen d'un Gentilhomme de sa suite à qui il avoit promis les plus grandes récompenses, mais Gudenon au-lieu de lui tenir parole, le fit tuer aussi-tôt qu'il fut de retour d'Uglitz où s'étoit commis l'assassinat. Non content d'avoir trempé ses mains dans le sang de son Roi, il fit encore mettre le feu en différents quartiers de Moscou, afin que les Habitans de cette grande Ville fussent plus occupés de leurs intérêts personnels que du bien public. Cependant il affectoit d'être fort sensible à la mort de Démetrius: on faisoit par son ordre des informations très-exactes, & des exécutions très-rigoureuses contre les habitans d'Uglitz; on rasa leur Château, comme si c'eût été une retraite d'assassins.

Le perfide Boris n'avoit plus qu'une barriere à renverser pour s'élever au trône. Il ne voulut cependant pas précipiter la perte de Fœdor, qui lui abandonnoit tout le soin du Gouvernement. Le jeune Czar, après un regne de quelques années, tomba subitement malade, & mou-

rut sans laisser d'enfans. On offrit alors la Couronne à Boris Gudenon, qui feignit de ne vouloir pas l'accepter, & qui parut ne se rendre qu'aux instantes sollicitations de ses amis ; par ce refus affecté, il vouloit sans doute écarter les soupçons qu'on avoit conçus contre lui au sujet de la mort des deux jeunes Princes.

Ce fut sous le regne de Boris, que parut l'imposteur dont je vais écrire l'histoire. Il étoit de Gereslaw & s'appelloit Griska Utropeia, ses parents qui étoient Nobles, mais pauvres, le contraignirent de se faire Moine, à cause de son penchant à la débauche. Il entra dans l'Ordre de S. Basile où il passa quelques années. Un Religieux du même Monastere, voyant que Griska étoit bienfait de sa personne & qu'il avoit beaucoup d'esprit, crut que de semblables qualités ne devoient pas rester ensevelies dans un Cloître. Il entreprit de placer son jeune confrere sur le trône, dans l'espérance sans doute qu'il pourroit un jour figurer lui-même à la Cour. Quand le vieux Moine eut donné à Griska de bon-

nes instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, il le fit sortir du Couvent, & l'envoya en Lithuanie au service d'un Seigneur de grande qualité qui se nommoit Adam Wenewetski. Celui-ci s'étant un jour fâché contre son nouveau domestique, l'appella de ce nom insultant qu'on ne peut donner qu'aux personnes dont la naissance est illégitime, & accompagna de mauvais traitements cette grossiere injure. Griska se mit à pleurer, & dit que si on le connoissoit on ne le traiteroit pas de la sorte. *Et qui es-tu donc ?* lui demanda le Seigneur Lithuanien : „ Je „ suis, répondit le jeune Moscovi„ te, fils du Czar Jean Basilide ; „ Boris voulut me faire assassiner, „ mais quelques-uns de mes amis „ substituerent à ma place le fils d'un „ Prêtre qui me ressembloit parfaite„ ment, & me firent ensuite éva„ der. Vous voyez si j'ai eu raison „ d'être sensible aux indignes trai„ tements que vous venez de me „ faire essuyer. „ L'imposteur montra en même-temps une croix d'or garnie de pierres précieuses qu'il disoit lui avoir été pendue au col, lorf-

qu'il fut baptisé : il ajouta que l'appréhension de tomber entre les mains de Boris l'avoit empêché jusqu'alors de se faire connoître. Se jettant ensuite aux genoux de Wenewetski, il le conjura de s'intéresser pour un Prince malheureux qui se trouveroit peut-être un jour en état de reconnoître les services qu'on lui auroit rendus. Griska fit si bien son personnage, que le Lithuanien demeura persuadé que ce fourbe étoit le fils de Jean Basilide. Il lui fit donner sur le champ des habits, des chevaux, & un équipage digne d'un Prince. Cette nouvelle se répandit bientôt dans le Pays, & on y ajouta foi d'autant plus aisément que Boris offrit une somme considérable à quiconque lui livreroit mort ou vif ce faux Démetrius.

Wenewetski voulant pourvoir à la sûreté du prétendu Prince, l'envoya en Pologne chez le Vaivode de Sandomir qui le reçut très-bien, & qui lui promit des secours suffisans pour le remettre sur le trône, à condition qu'il établiroit la Religion Romaine en Moscovie. Démetrius consentit à tout, & s'engagea à épouser la fille

du Vaivode après son rétablissement. L'Imposteur se vit bientôt à la tête d'une puissante armée, avec laquelle il entra en Moscovie ; il prit plusieurs Villes, & eut de si grands avantages sur ses ennemis, que le Czar en mourut de chagrin.

Les Seigneurs Moscovites élurent d'abord pour leur Souverain Fœdor, fils de Boris ; mais lorsqu'ils vinrent à réfléchir sur le bonheur qui accompagnoit continuellement les armes de Démetrius, ils conclurent que le Ciel ne pouvoit s'intéresser pour un imposteur, & que celui dont toutes les entreprises étoient suivies d'un si éclatant succès, devoit être leur Prince légitime. Le peuple adopta sans peine ce faux raisonnement, & cria dans un transport de joie : *Vive Démetrius, & meurent tous ses ennemis.* Aussi-tôt les Moscovites courent au Château, renferment le jeune Fœdor, chassent tous les parents de Boris, envoient des Députés à Démetrius, pour le prier de venir au plutôt prendre possession de ses Etats ; & pour preuve de leur fidélité, ils offrent de lui livrer le Czar Fœdor & toute sa famille. Sur le champ il

envoie étrangler la mere & le fils de ce Prince, & fait courir le bruit qu'ils se sont empoisonnés.

L'Imposteur se rendit à Moscou, & fut couronné avec les cérémonies ordinaires. Afin qu'on ne pût douter de sa naissance, il envoya chercher la mere du vérirable Démetrius que Boris avoit autrefois relégué dans un Couvent fort éloigné de la Capitale. Il fut au-devant d'elle, la logea au Château & la fit traiter avec beaucoup de magnificence. Tous les jours il alloit la voir, & lui rendoit tous les honneurs qu'une mere eût pu attendre de son fils. Cette Princesse savoit cependant bien que Démetrius ne vivoit plus; mais elle dissimula tant par ressentiment contre la mémoire de Boris, & par la crainte d'essuyer quelques mauvais traitements, que parce qu'elle étoit bien aise de se voir honorée de la sorte, & de mener une vie agréable, après les ennuis qu'elle avoit soufferts depuis la mort de ses deux fils.

Le faux Démetrius se rendit bientôt odieux aux Moscovites, quand ils virent qu'il vouloit épouser une Ca-

tholique Romaine (*a*), & qu'il pilloit les trésors du Royaume pour envoyer au Vaivode de Sandomir son futur beau-pere de quoi le mettre en équipage. On commença à le soupçonner & à décrier sa conduite; un des principaux Officiers nommé Wasilis-Zuski fut le premier qui excita les esprits à la révolte : il représenta le danger où la Religion & l'Etat alloient se trouver exposés par l'alliance que le nouveau Czar avoit dessein de contracter avec une femme étrangere, & qui étoit Catholique Romaine; il ajouta que Démerius étoit un imposteur & un traître, dont il falloit délivrer la Moscovie. On forma aussi-tôt une conspiration, qui ne tarda pas à être découverte. Zuski, qui en étoit le principal auteur, fut pris & condamné à mort; lorsqu'on étoit prêt à l'exécuter, Démetrius lui accorda sa grace, espérant par cet acte de clémence gagner l'affection des Moscovites. On laissa le Czar assez tranquille jusqu'au jour de ses noces. La

(*a*) Démetrius avoit lui-même embrassé la Religion Romaine.

fille du Vaivode étant arrivée à Moscou avec un grand nombre de Polonois bien armés & capables de se rendre maîtres de la Ville, les habitans commencerent à ouvrir les yeux. Zuski rassembla dans sa maison les principaux Seigneurs du Pays, & leur fit considérer la situation présente des affaires, & offrit d'exposer encore sa vie pour le maintien de la Religion & de l'Etat. (*a*) Tous ces Seigneurs le remercierent & promirent de le secourir de leurs biens & de leurs personnes quand il jugeroit l'occasion favorable. Elle se présenta le dernier jour des noces du Czar. Ce Prince & tous les gens de sa Cour étant

---

(*a*) On dit que ce qui irrita les Moscovites, fut que Démetrius ne demanda pas au Patriarche la permission de coucher avec sa femme, qu'il ne se lavoit point dans certaines Etuves après avoir couché avec elle, comme cela se pratiquoit dans le Pays, & que la nouvelle Mariée & les autres Dames Polonoises jouant au piquet avoient marqué leurs points avec de la craie sur le revers d'un petit tableau qui représentoit S. Nicolas ; ce qui fut regardé par les Moscovites comme un énorme sacrilege.

ivres & endormis, les Moscovites firent sonner le tocsin vers minuit, prirent les armes & attaquerent le Château, où ils massacrerent d'abord les Gardes Polonoises ; ils entrerent dans la chambre de Démetrius qui pour se dérober au péril dont il étoit menacé, sauta par une fenêtre & tomba dans la cour du Château, où il fut pris. Zuski lui cassa la tête d'un coup de pistolet, & on mit en prison le Vaivode de Sandomir, son fils & sa fille qui n'avoit goûté que très-peu de temps le plaisir de se voir Grande Duchesse de Moscovie. Les Dames qui se trouverent dans le palais furent outragées, & plus de 1700 hommes la plupart Polonois furent tués. On dépouilla le corps de Démetrius, & on le traîna sur une place qui étoit devant le Château. Il demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Ensuite il fut inhumé sans aucune cérémonie, mais on le déterra pour bruler son cadavre & le réduire en cendres. Ce fut ainsi qu'un simple Moine trouva le secret de se faire Souverain d'un vaste Empire dont il auroit pu demeurer tranquille posses-

ſeur, s'il s'étoit comporté avec autant de prudence ſur le trône, qu'il avoit montré de courage pour y parvenir.

Après un événement ſi ſingulier les Moſcovites élurent pour leur Souverain Jean Baſilowitz Zuski, le principal auteur de la révolution. Mais à peine ſe fut il mis en poſſeſſion de la Couronne, qu'elle lui fut diſputée par un autre impoſteur nommé Knez Gregori Schacopski. Celui-ci ayant trouvé le moyen de ſe ſaiſir des grands Sceaux ſe retira en Pologne, où à l'imitation de ſon Prédéceſſeur, il publia qu'il s'étoit ſauvé pendant la nuit, qu'on avoit pris un autre pour lui, & qu'il étoit venu en Pologne pour y lever des troupes, à deſſein de ſe venger des outrages qu'il avoit recus. Les Polonois appuyerent cet Impoſteur pour avoir occaſion de faire éclater leur reſſentiment contre les Moſcovites. Ceux-ci eurent de longues guerres à ſoutenir, dont le ſuccès ne fut par heureux. Ils imputerent leurs diſgraces à Zuski leur nouveau Souverain, & lui firent un crime de ce que la victoire ſe déclaroit toujours en faveur de ſes

ennemis. Pour l'en punir, ils le chasſerent du trône & l'enfermerent dans un Couvent.

Les Seigneurs Moſcovites, pour éviter tout ſujet de jalouſie entr'eux, réſolurent de ſe donner pour maître un Prince étranger. Ils offrirent la Couronne à Uladiſlas fils aîné de Sigiſmond, Roi de Pologne. Leurs offres furent acceptées à certaines conditions. Un des articles du Traité portoit, que Zuski ſeroit tiré de ſon Couvent, & remis avec quelques Seigneurs de ſa famille entre les mains du Monarque Polonois, qui les garda fort long-temps priſonniers à Smolensko, où Zuski mourut.

Staniſlas Solkouski qui étoit parti de Pologne à la tête d'une bonne armée, & qui venoit d'arriver à Moſcou dans le deſſein de venger la mort de ſes Compatriotes qu'on avoit maſſacrés pendant les noces de Démetrius, ayant appris la concluſion du Traité, mit bas les armes, & reçut au nom d'Uladiſlas la foi & l'hommage des Moſcovites. Ceux-ci après avoir prêté ſerment de fidélité conduiſirent ce Général Polonois dans le Château avec mille de ſes gens.

Le reste de l'armée resta hors de la Ville, n'entreprenant rien qui pût donner ombrage aux habitans du Pays. Les deux Nations vécurent d'abord en bonne intelligence ; mais les Soldats Polonois s'étant peu à peu glissé dans la Ville jusqu'au nombre de six mille, & s'étant saisis des avenues du Château, ils se logerent chez les Bourgeois, à qui ils devinrent insupportables par leurs insultes & leurs violences. Les femmes & les filles n'étoient pas en sûreté ; elles se voyoient exposées à toutes les insolences dont est capable un soldat sans pudeur. On ne respectoit pas davantage les images des Saints, sur lesquelles on tiroit par amusement des coups de pistolets.

Les Habitans de Moscou indignés d'une pareille conduite, s'assemblerent devant le Château, & se plaignirent des outrages qu'ils essuyoient à chaque instant : Il nous „ est impossible, disoient-ils, d'en„ tretenir si long-temps cette multi„ tude de Soldats : notre commer„ ce se ruine, & nous souffrons con„ sidérablement ; d'ailleurs nous ne „ voyons point arriver notre nou-

veau

„ veau Souverain : que devons-nous
„ penser de ce retardement? Nous
„ ne pouvons plus vivre de la sor-
„ te, & on nous force de recourir
„ aux moyens que la Nature a don-
„ nés aux hommes pour leur con-
„ servation. „ Stanislas tâcha de les appaiser, & fit même châtier ceux de ses Soldats qui lui parurent les plus coupables ; mais voyant que cette démarche ne produisoit rien, & ayant tout lieu de craindre un soulévement général, il doubla les Gardes, se saisit des principales rues & défendit aux habitans de porter des armes. Les Moscovites refuserent d'obéir, & tinrent des assemblées en différents quartiers de la Ville, pour tâcher de faire diversion. Les Polonois de leur côté, non contents de se tenir sur la défensive, mirent le feu en plusieurs endroits de cette Capitale, & par ce moyen obligerent les Moscovites à courir au secours de leurs femmes & de leurs enfans. Profitant du désordre que causoit l'incendie, ils attaquoient ces malheureux habitans par-tout où ils les rencontroient, & en firent un si horrible carnage, qu'il périt pendant deux

jours plus de deux cents mille personnes par le fer ou par les flammes. Presque toutes les maisons de la Ville furent brûlées. On pilla les Palais, les Eglises, les Couvents, & on en tira une prodigieuse quantité d'or, d'argent & de pierreries. On prétend que les soldats firent un butin si considérable, qu'ils chargeoient leurs pistolets avec de grosses perles.

Quinze jours après cet événement Zacharias Lippenart, Seigneur Moscovite, arriva avec une puissante armée au secours de sa Nation. Il assiégea les Polonois dans le Château, tua plusieurs de leurs gens en diverses attaques, les contraignit d'en venir à un accommodement, & de sortir du Royaume. Ce fut l'imposture de Démetrius qui occasionna toutes les sanglantes révolutions dont je viens d'exposer l'affreux tableau.

Les Moscovites qui n'avoient que trop sujet de détester les Polonois, ne voulurent plus d'Uladislas pour leur Souverain. Ils élurent un Seigneur de leur Nation, appellé Michel Fœderowitz, qui régna pendant trente-deux ans avec beaucoup de douceur & de sagesse. Sous l'empire

de son fils Alexis, un nouveau Démetrius, soutenu par les Polonois, excita encore de grands troubles; mais celui dont je veux parler, ne fut que malheureux sans être coupable; c'est ce qui faut développer.

La fille du Vaïvode de Sandomir, qui avoit épousé le faux Démetrius, ayant été mise en prison après la mort de son mari, & craignant d'être maltraitée par les Moscovites, fit entendre qu'elle se croyoit grosse, & elle l'étoit effectivement. Quoiqu'on la veillât de fort près pour s'assurer de l'enfant qu'elle mettroit au jour, elle trouva le moyen quand elle fut accouchée de faire passer son fils entre les mains d'un Cosaque en qui elle avoit confiance. Le Prêtre qui baptisa l'enfant, lui imprima sur les épaules avec de l'eau forte de certains caracteres qui désignoient sa naissance. Le Cosaque emporta dans son Pays le dépôt qu'on venoit de lui confier, & quelque temps après la veuve de Démetrius mourut dans sa prison. Avant sa mort, elle déclara à quelques-unes des Demoiselles qui étoient à son service, ce qu'elle avoit fait pour sauver son fils. Les Polonois

furent instruits de cette aventure ; mais ils ne pouvoient découvrir où étoit le jeune Démetrius, car le Cosaque ne vécut pas long-temps, & on ne savoit en quel lieu il étoit mort, ni où il avoit laissé le jeune Prince dont il s'étoit chargé.

Le hasard fit enfin trouver le jeune Démetrius. Etant à Samberg petite Ville de la Russie noire, il alla un jour se laver le corps dans un bain public. Quelqu'un ayant apperçu les marques qu'il portoit sur les épaules, s'imagina que c'étoit un homme flétri par ordre de la Justice ; ce qui attira beaucoup d'injures à Démetrius. Celui-ci répondit ingénument, qu'il ne se souvenoit pas qu'on eût gravé ces marques sur son corps, & que selon toutes les apparences, il les avoit reçues en venant au monde, ou portées dès le ventre de sa mere, ce qu'il disoit parut d'autant plus plausible, que ces caracteres n'étoient point semblabes à ceux qu'on imprime sur le corps des malfaiteurs.

Le bruit de cette aventure se répandit d'abord dans la Ville de Samberg, & parvint aux oreilles de Jean Nicals Danielonski, Grand Trésorier

de Pologne. Ce Seigneur envoya plusieurs de ses Domestiques chercher Démetrius. On le trouva dans la plus pauvre hôtellerie du lieu. Il avoit un vieux habit verd fourré de peaux de mouton, & portoit un méchant bonnet fait des mêmes peaux ; sous un extérieur si peu imposant, on appercevoit un homme de bonne mine, & d'une figure noble. On le conduisit devant le Seigneur Polonois, qui par une espece de pressentiment, se douta que ce pouvoit bien être le Prince Démetrius, qu'on avoit cherché si long-temps sans qu'on pût en apprendre de nouvelles. Danielonski le reçut très-gracieusement, & le pria de montrer ces marques qu'il portoit sur ses épaules. Démetrius n'en fit aucune difficulté : comme le Seigneur Polonois ne connoissoit rien à ces caracteres, il envoya chercher un Pope ou Prêtre Russe, qui déchiffra six lettres, dont voici la signification : *Démetrius, fils du Czar Démetrius.*

Tous ceux qui étoient présents firent retentir l'air de cris de joie, & on vint en foule pour saluer le (a)

(a) Il avoit alors vingt-six ans.

jeune Prince. Le Grand Tréforier lui donna de magnifiques habits, & envoya un Courier au Roi de Pologne pour l'avertir de la découverte qu'il venoit de faire. Uladiflas qui, comme je l'ai dit, avoit été élu Grand Duc de Mofcovie, & qui regnoit pour lors en Pologne, apprit cette nouvelle avec plaifir, & ordonna qu'on fît partir Démetrius pour Warfovie. Celui-ci parut à la Cour, & s'y attira l'eftime & la confidération de tous les Seigneurs Polonois, il fe forma une liaifon très-étroite entre lui & le neveu du Grand Cam des Tartares, que fon oncle avoit difgracié, & qui étoit venu fe refugier en Pologne. Le rapport de leurs infortunes ne contribua pas peu à les unir enfemble. Uladiflas qui n'avoit point d'enfans, les careffoit comme s'ils euffent été fes propres fils, & leur proteftoit à chaque inftant qu'il feroit tout fon poffible pour les mettre fur le trône.

Ces nouvelles étant parvenues à Mofcou, le Czar Alexis Michaelowitz envoya Gabriel Pouski en Pologne pour demander au Roi qu'il lui livrât Démetrius. Voici de quelle ma-

niere s'exprima l'Ambassadeur : " Si
„ jamais l'Empereur mon Maître
„ a eu lieu de compter sur les effets
„ de l'amitié du très-généreux Prin-
„ ce Uladislas, Roi de Pologne,
„ c'est sur-tout dans l'occasion pré-
„ sente. Je ne viens point ici lui de-
„ mander des Provinces, ni la restitu-
„ tion des trésors emportés par les Po-
„ lonois dans le temps des désordres
„ que suscita en Moscovie le faux Dé-
„ metrius ; ce n'est point pour obte-
„ nir quelqu'avantage en faveur de
„ notre Religion, ni pour disputer
„ des droits de préséance que l'Empe-
„ reur mon Maître m'a envoyé en ces
„ lieux : il ne s'agit que d'un hom-
„ me de qui l'on demande la puni-
„ tion ; & de quel homme ? D'un
„ fourbe insigne, qui prétend souil-
„ ler le Sang Royal des Empereurs
„ de Moscovie, par la bassesse de son
„ extraction. Nous nous rappellons
„ avec douleur les calamités & les
„ désastres qu'a attirés sur nous l'im-
„ posture de Griska ; des guerres san-
„ glantes, des milliers d'hommes
„ égorgés, notre Capitale réduite en
„ cendres : voilà les malheurs que
„ nous avons éprouvés, & que nous

„ courons risque d'éprouver encore,
„ si on ne nous livre celui qui peut
„ les occasionner : il est de la géné-
„ rosité d'un grand Roi tel qu'Ula-
„ dislas de délivrer la Russie de ses
„ justes frayeurs, & d'en user avec
„ nous comme il voudroit qu'on en
„ usât avec lui en de pareilles cir-
„ constances. Votre Majesté peut se
„ trouver exposée aux mêmes pe-
„ rils : il n'est pas rare de voir des
„ Imposteurs qui bouleversent les
„ Royaumes, & qui font les plus ter-
„ ribles ravages pour usurper des
„ Trônes & des Empires. Vous pré-
„ serve le Ciel d'avoir un jour vos
„ droits à soutenir contre de pareils
„ scélérats : mais aussi nous vous con-
„ jurons d'avoir égard à notre de-
„ mande & de nous livrer celui qui
„ nous cause de si vives alarmes.
„ Votre Majesté fera voir par cette
„ action combien elle s'intéresse au
„ bonheur du Czar mon Maître &
„ à la tranquillité de ses Etats.

Uladislas répondit qu'il ne pouvoit pas accorder ce qu'on lui demandoit :
„ Si la couronne de Moscovie, disoit-
„ il, appartient à celui que vous
„ êtes venu chercher, je n'ai aucun

» pouvoir sur lui, & je regarderois
» comme un crime de sacrifier ce
» jeune Prince à l'ambition de son
» rival. Supposé que cet homme ne
» soit pas le véritable Démetrius,
» comme il n'a encore fait aucune
» démarche pour manifester ses pré-
» tentions, de quoi vous plaignez-
» vous? S'il étoit Polonois & qu'il
» se fût rendu coupable de quelque
» faute considérable, ce seroit aux Ju-
» ges du pays à le punir selon les
» Loix. Mais puisqu'il est étranger,
» & que d'ailleurs, il se comporte
» sagement, les loix de l'hospitalité
» & le devoir de Chrétien m'obligent
» à lui accorder ma protection. C'est
» pourquoi ne me sollicitez pas da-
» vantage, car toutes vos supplica-
» tions seroient inutiles.

L'Ambassadeur s'en retourna sans avoir rien pu obtenir, & Démetrius fut considéré plus que jamais à la Cour de Pologne; après la mort d'Uladislas les choses changerent de face. Jean Casimir frere & successeur de ce bon Roi ayant la guerre à soutenir contre la Suede, se vit contraint de cultiver l'amitié des Moscovites. Démetrius sentit alors qu'il falloit

chercher un autre asyle. Il se retira à Revel en Livonie, petite République qui relevoit de la Suede ; les Magistrats craignant de s'attirer quelque fâcheuse affaire de la part des Moscovites, le prierent de choisir une retraite ailleurs ; mais pour corriger ce qu'il y avoit de trop dur dans leur procédé, ils le forcerent d'accepter un assez beau présent, & le firent conduire à leurs dépens jusqu'à Riga qui est un port de mer. Démetrius alla en Suede ; des raisons d'Etat l'empêcherent encore d'y rester. La réputation du Duc d'Holstein Gottorp le détermina à se rendre auprès de ce Prince. Il fut d'abord assez bien reçu ; mais un certain Jean Fangourne, Facteur ou Commissionnaire des Marchands Moscovites, négocia avec quelques-uns des Ministres du Duc, & leur persuada si bien que Démetrius étoit un imposteur, qu'ils le livrerent par ordre de leur Maître à des gens envoyés exprès de la part du grand Czar Alexis. Le Duc d'Holstein en sacrifiant un malheureux, s'acquitta d'une somme très-considérable que ses Ambassadeurs avoient empruntée en son nom sur

le trésor de l'Empereur Moscovite.
Dès que Démetrius fut arrivé à Moscou, on l'enferma & on lui mit un bâillon à la bouche pour l'empêcher de parler. On fit ensuite paroître devant lui une vieille femme, une de ces misérables qui mendient aux portes des Eglises. „ Quoi, mon fils, lui dit-„ elle, tu feins de ne me pas con-„ noître ! Il faut que tu sois bien déna-„ turé : avoue ta faute, & ne me „ donne pas la douleur de te voir „ mourir obstiné dans ton crime. Démetrius détourna la tête pour témoigner l'horreur que lui inspiroient la vue & les propos de cette femme. Les Prêtres vinrent aussi lui parler à-peu-près sur le même ton, mais au-lieu de les écouter il leva ses mains & ses yeux vers le Ciel comme pour se recommander à Dieu. L'infortuné Démetrius sentoit bien qu'on ne lui pardonneroit pas d'être le fils d'un homme qui s'étoit fait Souverain de la Moscovie, & qui par-là lui avoit laissé une espece de droit à l'Empire. On ne tarda pas à lui prononcer son Arrêt de mort. Il fut exécuté le dernier jour de l'an 1635. sur une grande

S vj

esplanade qui est devant le Château de Moscou. On lui coupa la tête & les quatre membres qu'on éleva au même lieu sur de hautes perches. Le reste du corps fut laissé sur la neige & servit de pature aux chiens.

L'Ambassadeur de Pologne qui ce jour-là avoit eu audience du Czar, fut conduit par les cochers de la Cour au lieu où venoit de se faire l'exécution ; il vit les restes hideux de cet homme qui avoit joué un rôle si brillant en Pologne sous le regne du Roi Uladislas. Le neveu du grand Cam des Tartares qui s'étoit réconcilié avec son oncle, & qui venoit de lui succéder, fut très-sensible à la mort de Démetrius pour lequel il avoit toujours conservé un grand fond d'affection & qu'il s'étoit flatté de voir un jour sur le Trône de Moscovie.

CONJURATION
DE SABATAI-SEVI.

JE puis mettre au rang des Conjurations, l'entreprise de ce Juif audacieux qui se fit passer pour le Messie, & qui par son imposture excita les esprits à la révolte, en voulant se faire reconnoître pour le seul Souverain de l'Univers. Les Conjurations n'ont communément pour objet que la mort d'un Prince ou le bouleversement d'un Etat : mais celle-ci est d'une espece particuliere, & peut être regardée comme un attentat contre tous les Rois. Car si le célebre Imposteur de l'Arabie établit autrefois sa grandeur sur les ruines de plusieurs Empires, quelles révolutions n'étoit pas capable d'exciter dans le monde un hommme qui eut l'imprudence de se faire passer pour le fils de Dieu ? Nous allons voir un Peuple errant se rassembler de différents endroits de la Terre, & venir se ranger sous les Drapeaux d'un séditieux qui en s'annonçant comme l'Envoyé

de l'Etre suprême, attira sur lui seul tous les regards d'une Nation crédule, & qui se seroit bientôt vu en état de tout entreprendre, si on ne se fût opposé de bonne heure à ses vastes projets.

Les Juifs s'étant révoltés contre l'Empereur Adrien, ce Prince envoya contre eux Julius Severus l'un des plus grands Capitaines de son siecle. Le Chef des rebelles pour augmenter le nombre de ses Partisans prit le titre de Messie, & se fit appeller *Bencochab*, qui veut dire *Fils de l'Etoile*, voulant faire allusion à la Prophétie qui annonçoit *qu'une étoile sortiroit de Jacob*. Cet Imposteur s'empara de plusieurs Places, & fortifia si bien le Château de Betheron, qu'on fut trois ans sans pouvoir le prendre. Il fallut que l'Empereur vînt en personne à ce Siege qui coûta bien du sang aux Juifs. On prétend qu'il y en eut 200000. de tués sans compter un grand nombre qui périrent par la peste ou par la famine. *Bencochab* trouva la mort en combattant, & replongea plus que jamais sa nation dans les horreurs de la servitude, au-lieu de l'en délivrer comme il l'avoit promis.

Un autre Juif nommé David El-Roy eut aussi l'impudence de se dire le Messie, & annonça à tous ceux de sa Nation qu'il étoit venu pour les tirer d'esclavage, & pour les rétablir dans Jerusalem. Le Sophi de Perse écrivit à toutes les Synagogues dispersées dans ses Etats, que si on n'empêchoit pas cet Imposteur de séduire le Peuple par ses prestiges, il extermineroit tous les Juifs. Ceux-ci effrayés d'une pareille menace envoyerent la Lettre suivante.

Au prétendu Messie.

„ Nous te faisons savoir que le temps „ de notre délivrance n'est pas encore „ venu, & que nous n'avons vu au„ cun des signes qui précéderont l'ar„ rivée de notre Libérateur. Quoi„ que tu fasses des choses surprenantes, „ tu n'en imposeras jamais qu'à des „ esprits foibles : renonce à tes chimé„ riques projets, si tu veux que nous „ te regardions comme un des enfans „ d'Israël. „ L'Imposteur n'eut aucun égard à cette remontrance, & persista dans sa folle entreprise, mais son beau-pere qu'on avoit gagné à force

d'argent le poignarda pendant son sommeil : le peu de succès qu'eurent les deux Imposteurs dont je viens de parler n'empêcha pas Sabatai-Sevi de jouer le même personnage.

Certains Commentateurs avoient trouvé dans l'Apocalypse qu'en l'année 1666 les Juifs devoient se convertir à la Religion Chrétienne, & voir le rétablissement de leur Royauté, quelque ridicule que fût cette opinion, elle ne laissa pas de se répandre, & de faire impression sur des esprits foibles. Les Juifs sur-tout qui pensent continuellement à leur grandeur future, se persuaderent que le moment de leur délivrance étoit arrivé; & que rien ne pouvoit plus s'opposer à la félicité qu'ils espéroient depuis si long-temps. Il courut alors plusieurs bruits qui les confirmerent dans cette folle persuasion. On parla de la marche d'une infinité de Peuples qu'on disoit être le dix Tribus & demie perdues depuis tant de siecles, qui venant de Pays inconnus se rassembloient dans les déserts les plus éloignés de l'Arabie. On publioit même que l'on avoit vû dans les parties les plus septentrionales de l'Ecosse un Vais-

feau dont les voiles & les cordages étoient de ſoie, & que ceux qui le montoient ne parloient point d'autre langue que celle des Hébreux, & portoient pour deviſe *les douze Tribus d'Iſraël.*

Pluſieurs perſonnes entêtées de ces prédictions étoient dans l'attente de ce qui devoit arriver, lorſque Sabatai-Sevi parut à Smyrne. Cet homme déclara hautement qu'il étoit le Meſſie, & ne parla aux Juifs que de la grandeur prochaine de leur Monarchie, & de la puiſſance de Dieu par le moyen de laquelle il alloit les délivrer de la ſervitude, & les raſſembler de toutes les parties du monde. Tous les Juifs diſperſés mirent ordre à leurs affaires, afin de partir pour Jéruſalem : leurs entretiens ne rouloient que ſur le prétendu Meſſie dont je vais rapporter l'origine, la naiſſance, l'éducation, les folies, & la cataſtrophe.

Le célebre Impoſteur dont il eſt ici queſtion étoit fils de Mardochai-Sevi facteur d'un Marchand Anglois : comme il n'avoit aucun goût pour le commerce, il ſe livra entiérement à l'étude, & fit de grands progrès

dans les Sciences & dans la connoiſſance des Langues: Les Interpretes de la Loi qui en conçurent de la jalouſie, examinerent toutes ſes démarches, & voyant qu'il converſoit fréquemment avec les Rabins, qu'il cherchoit à comprendre les points les plus obſcurs de l'Ecriture Sainte & du Talmud, qu'il ſe vantoit de vouloir réformer la Langue Hébraïque, & la purger de tous les mélanges qui s'y étoient introduits depuis la deſtruction du Temple, qu'il avoit inventé une nouvelle doctrine, & attiré pluſieurs Sectateurs qui ſcandaliſoient leurs Synagoges, tous ces griefs déterminerent les Interpretes de la Loi à le bannir de Smyrne. Pendant ſon exil il alla à Salonique où il épouſa une fort belle femme qui fit bientôt divorce avec lui. La même choſe lui arriva avec une ſeconde, il continua ſes voyages, & prit à Ligourne une troiſieme femme qui ne fut pas plus contente de ſon mari que les deux précédentes: car il étoit hors d'état de remplir les plus eſſentielles fonctions du mariage.

Sabatai-Sevi pouvoit avoir quarante ans, lorſqu'il commença à s'an-

nonçer sous le titre de Messie. Sa vie étoit fort austere, & il observoit à la rigueur la Loi de Moyse dont il entrepris cependant de réformer certains articles, entr'autres celui du jeûne de Thamus : cinq ou six Rabins formoient sa suite. Le plus considérable étoit un certain Nathan Benjamin natif de Gaza, qui passoit pour un homme très-éclairé, fort vertueux, & sur-tout d'une grande humilité. La Synagogue de Jerusalem qui l'avoit banni par les intrigues de ses envieux, ayant appris qu'il prédisoit le rétablissement d'Israël, & qu'il appuyoit ses prédictions par des prophéties, députa cinq Rabins pour examiner de près cet homme dont la réputation commençoit à faire grand bruit.

Les Députés après quelque entretiens qu'ils eurent avec Nathan, s'en formerent une idée très-avantageuse, & applaudirent à ses visions. Ils imposerent une rude pénitence à ceux qui avoient témoigné du mépris pour sa personne, les déclarant indignes de voir le succès de ses prophéties. La principale étoit la venue du Messie dont il se disoit le Pré-

curſeur. Dès que Sabatai eut commencé à ſe faire connoître pour le libérateur des Juifs, Nathan publia qu'il étoit ſon Prophete. Il défendit les jeûnes à tous les Juifs qui étoient dans Jéruſalem, & leur déclara que le nouveau marié étant venu, on ne devoit entendre parmi eux que des chants de joie & de triomphe. Il écrivit à toutes les Synagogues pour leur faire part de ce grand événement, & il eut l'impudence de prophétiſer qu'au mois de Juin de l'année 1666 le Meſſie paroîtroit devant le grand-Seigneur, & lui enleveroit ſa couronne, & le meneroit enchaîné comme un captif.

Sabatai prêchoit de ſon côté dans la Ville de Gaza, & exhortoit les habitans à recevoir la doctrine qu'il venoit leur annoncer. Ces prédications produiſirent leur effet. Les Juifs étoient toujours en prieres, faiſoient des aumônes, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit témoigner la joie que leur cauſoit la venue du Meſſie. Cette nouvelle s'étant répandue, on vit arriver à Gaza des Envoyés de tous les lieux où il y avoit des Juifs, avec des lettres de félicitation ſur

leur prochaine délivrance: on ne voyoit entre leurs mains que des prophéties dont les unes annonçoient l'Empire que le Meſſie doit avoir ſur tout le monde; d'autres contenoient qu'il diſparoîtroit neuf mois après ſon arrivée, que pendant ce temps-là les Juifs auroient beaucoup à ſouffrir, & que quelques-uns d'entr'eux endureroient le martyre : mais qu'enſuite le Meſſie revenant monté ſur un Lion céleſte, une bride de ſerpent à ſept têtes à la main, & accompagné des Juifs qui habitoient de l'autre côté de la riviere Sabbatique, il ſeroit reconnu pour le ſeul Monarque de l'Univers; qu'alors le ſaint Temple deſcendroit du Ciel tout bâti, orné & paré de toute ſorte de magnificence, & qu'ils y offriroient leurs ſacrifices juſqu'à la fin du monde.

Les lettres de Jéruſalem marquoient qu'il y avoit plus de cent mille Juifs réſolus de ſuivre le Meſſie & de le reconnoître pour leur Roi & leur Prophete. En effet une infinité de perſonnes ſe rendoient en Paleſtine de preſque tous les endroits du monde pour ſe ranger ſous ſa conduite. Il y en eut même dans Amſterdam qui

vendirent leurs possessions pour se mettre à la suite de l'Imposteur qui les avoit séduits.

Sabatai voyant que son entreprise réüssissoit si bien, résolut de faire un voyage à Smyrne, & de passer ensuite à Constantinople où devoit s'accomplir le plus grand ouvrage de sa prédication. Nathan avant que de l'aller joindre s'arrêta quelque temps à Damas pour y enseigner sa doctrine, & écrivit à Sabatai la Lettre suivante.

Le 22 Kesvan de cette année.

„ Au Roi notre Roi, Seigneur de
„ nos Seigneurs qui ramasse les dis-
„ persés d'Israël, qui nous rachete
„ de la captivité ; l'homme élevé au-
„ dessus de ce qui est de plus haut,
„ le Messie du Dieu de Jacob, le vé-
„ ritable Messie, le Lion céleste, Sa-
„ batai-Sevi, dont l'honneur soit
„ exalté & la domination élevée en
„ fort peu de temps & pour toujours.
„ *Amen*. Après avoir baisé vos mains
„ & essuyé la poussiere de vos pieds,
„ comme il est de mon devoir à l'é-
„ gard du Roi des Rois dont la Ma-
„ jesté soit exaltée & l'Empire éten-
„ du. Cette Lettre sera pour faire

„ connoître à votre Souveraine Ex-
„ cellence, qui est ornée & parée de la
„ beauté de votre sainteté, que la pa-
„ role du Roi de la Loi a illuminé nos
„ visages. Ce jour a été un jour solem-
„ nel à Israël, & un jour de lumiere à
„ ceux qui nous gouvernent ; car à
„ peine a-t-il paru que nous nous ap-
„ pliquons à faire vos commandemens,
„ comme c'est notre devoir ; & quoi-
„ que nous ayons oui plusieurs choses
„ terribles, nous sommes cependant
„ courageux, & notre cœur est un
„ cœur de Lion. Nous ne demandons
„ pas la raison des choses que vous
„ faites, parce que vos œuvres sont
„ merveilleuses, nous sommes entié-
„ rement confirmés dans notre fidélité
„ & consacrons nos propres ames pour
„ la sainteté de votre nom : nous som-
„ mes présentement à Damas dans le
„ dessein de poursuivre notre chemin
„ vers Scanderonne comme vous nous
„ l'avez commandé, afin que par ce
„ moyen nous puissions montrer &
„ & voir la face de Dieu dans sa
„ splendeur, comme la lumiere de
„ la face du Roi de vie, & nous servi-
„ teurs de vos serviteurs nettoyerons
„ la poussiere de vos pieds. Nous sup-

„ plions votre Excellence & glorieu-
„ ſe Majeſté d'avoir ſoin de nous du
„ lieu où vous habitez, de nous ai-
„ der de la force de votre main
„ droite & de votre puiſſance, &
„ d'abréger le chemin qui eſt devant
„ nous, & nous aurons nos yeux vers
„ Jah qui ſe hâtera de nous ſecourir,
„ & de nous ſauver, afin que les en-
„ fans d'iniquité ne nous faſſent point
„ de mal; nos cœurs ſoupirent pour
„ lui, & ſont conſommés au-dedans
„ de nous. Qui nous donnera des
„ ongles de fer pour demeurer ſous
„ l'ombre de votre aîné? Ce ſont ici
„ les paroles du ſerviteur de vos ſer-
„ viteurs qui ſe proſterne pour être
„ foulé par la plante de vos pieds.

NATHAN BENJAMIN.

Le prétendu Précurſeur du Meſ-ſie écrivit auſſi aux Juifs d'Alep & des environs. Voici la Lettre qu'il leur adreſſa.

Aux reſtes des Iſraëlites, paix ſans fin.

„ Cette Lettre eſt pour vous avertir
„ que je ſuis arrivé en paix à Damas,
„ & que j'ai formé le deſſein d'aller
„ à la rencontre de la face de Notre
Seigneur

„ Seigneur dont la Majesté soit exal-
„ tée. Il nous a commandé ainsi
„ qu'aux douze Tribus de lui élire
„ douze hommes. Nous avons exé-
„ cuté ses ordres. Nous allons pré-
„ sentement à Scanderonne par son
„ commandement avec quelques-uns
„ de ses amis particuliers, auxquels
„ il a permis de s'assembler en ce
„ lieu-là. Vous avez déjà oui-dire
„ des choses surprenantes du Souve-
„ rain Seigneur qui vient pour vous
„ délivrer de la servitude. Fortifiez
„ vous dans votre foi, parceque tou-
„ tes les actions de votre Libérateur
„ sont si merveilleuses, que l'enten-
„ dement humain ne sauroit les com-
„ prendre. Qui pourroit en péné-
„ trer la profondeur? Dans peu tou-
„ tes choses vous seront manifestées
„ clairement & dans toute leur pu-
„ reté. Vous les connoîtrez, vous les
„ considérerez & serez instruits par
„ celui-là même qui en est l'auteur.
„ Béni est celui qui peut atteindre
„ & arriver au salut du véritable
„ Messie, qui manifestera bientôt
„ son Autorité & son Empire sur
„ nous, à présent & à jamais.

NATHAN BENJAMIN.

Ces Lettres confirmerent tous les Juifs du Levant dans l'attente du Messie, & ils abandonnerent sur le champ leur commerce & leurs travaux pour se livrer totalement aux exercices de la pénitence. Il y en avoit qui jeûnoient sept jours entiers sans prendre aucune nourriture; d'autres se laissoient mourir de faim; quelques-uns s'enterroient dans leurs jardins, couvroient leurs corps nuds de terre, à la réserve de la tête, ou se couchoient dans la fange & dans la boue jusqu'à devenir tous roides de froid. Les uns se faisoient dégoutter sur les épaules de la cire fondue; d'autres se rouloient dans la niege ou se plongeoient dans l'eau glacée pendant le plus fort de l'hyver; mais la maniere la plus commune de se mortifier étoit de se piquer le dos & le côté avec des épines, & de se donner ensuite trente coups de fouet.

Les Juifs publioient que les Bachas de Jérusalem & de Gaza avoient baissé par respect les mains au Prophete Nathan, & qu'un de leurs freres avoit soulevé dans une Ville de l'Arabie heureuse un grand nombre de

Juifs qui s'étoient rendus maîtres des fameuses Villes de Sidon & de la Mecque, & avoient taillé en pieces trente mille Turcs. La folie des Juifs augmentoit tellement de jour en jour, que les plus grandes extravagances qu'on pouvoit concevoir au sujet de Sabatai-Sevi, passoient dans leur esprit pour des choses indubitables. Quoique cette prétention fût extrêmement avantageuse à l'Imposteur, il jugea cependant à propos de faire des miracles pour confirmer ses Disciples dans leur foi, pour étonner les Infideles, & pour persuader à tout le monde qu'il étoit le véritable Messie. On ne risque rien en voulant opérer des prodiges devant un Peuple aveuglé par le fanatisme. Sabatai étant allé trouver un jour le Cadi, afin de justifier quelques-uns de ses Sectateurs, tous les Juifs qui l'accompagnoient crierent qu'ils voyoient une colonne de feu entre lui & le Juge. Le bruit s'en répandit aussi-tôt par toute la salle. Les uns juroient & protestoient que rien n'étoit plus vrai, & qu'ils l'avoient vue de leurs propres yeux. Ceux qui n'avoient pas eu le bonheur de voir la

colonne, s'en rapporterent aisément à ce que disoient les autres.

Sabatai s'en retourna chez lui tout triomphant au milieu des acclamations du Peuple. Ce prétendu miracle acheva de confirmer les Juifs dans leur ridicule opinion : il s'en trouva cependant quelques-uns qui ne paroissoient pas bien convaincus de l'arrivée du Messie ; on les traitoit d'Hérétiques, & il étoit défendu de manger avec ces Infideles. Les vrais disciples de Sabatai apportoient à ses pieds leur or, leur argent, leurs pierreries, en un mot tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Il auroit pu disposer de toutes les richesses de Smyrne ; mais il n'eut garde de rien accepter, craignant qu'on ne le soupçonnât d'ambition ou d'avarice.

Pendant ce temps-là, toutes les affaires étoient négligées, & le commerce interrompu. Personne ne travailloit, & on n'ouvroit plus les boutiques que pour en ôter les marchandises. Ceux qui avoient plus de meubles qu'il ne leur en falloit, les vendoient pour ce qu'on vouloit leur en donner, mais non pas aux Juifs, parce qu'il leur étoit défendu d'ache-

ter & de faire aucun trafic ſous peine d'excommunication, d'amende pécuniaire, même de punition corporelle. C'étoit une opinion commune parmi eux, qu'aux jours de l'apparition du Meſſie, ils deviendroient maîtres de tout ce qui appartenoit aux Infideles ; & ils croyoient juſqu'à ce temps-là, devoir ſe contenter des choſes néceſſaires à la vie ; mais parce que la plupart n'avoient pas aſſez de bien pour vivre ſans travailler, afin d'appaiſer les plaintes & les murmures des pauvres, & de prévenir la vie déréglée de quelques Juifs qui ſeroient devenus vagabonds, on ordonna des collectes qui ſe firent avec tant de facilité, que dans la ſeul Ville de Salonique, quatre cents pauvres étoient nourris tous les jours de la charité des riches.

Dans la crainte qu'on n'accuſât les Juifs d'avoir négligé le précepte *de croître & de multiplier*, ils marioient enſemble des enfans de dix ans & quelquefois de moins âgés. Ils n'avoient égard alors ni à la qualité ni aux richeſſes. Mais dans la ſuite preſque tous ceux qu'on avoit mariés de la ſorte profiterent de la loi qui permettoit le divorce.

Il ne se tenoit à Smyrne aucune Assemblée où Sabatai ne se trouvât accompagné d'un grand nombre de ses Sectateurs; les rues par où il passoit étoient tendues & couvertes de superbes tapis, mais il affectoit de ne pas marcher dessus, pour donner une haute opinion de sa modestie. Quand il vit les Juifs dans les dispositions qu'il souhaitoit, il commença alors à se déclarer ouvertement pour le Fils de Dieu. Voici la Lettre qu'il adressa à toute la Nation Juive.

„ L'unique Fils de Dieu Sabatai-
„ Sevi, le Messie & Sauveur d'Israël,
„ l'Elu de Dieu, vient pour vous
„ rendre dignes de voir ce grand
„ jour de la délivrance & du salut
„ d'Israël, & de la consommation de
„ la parole de Dieu promise par les
„ Prophetes, & afin que votre trif-
„ tesse se tourne en allégresse, &
„ que chacun de vous soit dans la
„ réjouissance; c'est pourquoi ne
„ vous plaignez point, mes chers en-
„ fans d'Israël, puisque Dieu vous a
„ donné une consolation inénarra-
„ ble. Célébrez des Fêtes avec le son
„ des cloches & avec la Musique,
„ en rendant graces à celui qui a

„ accompli ce qu'il avoit promis
„ aux ſiecles à venir ; pratiquez cha-
„ que jour quelque choſe de ce que
„ vous avez coutume de faire les
„ premiers jours des mois, changez
„ le jour de triſteſſe & d'affliction en
„ un jour plein de réjouiſſance, pour
„ raiſon de ce que je me ſuis mani-
„ feſté ; & ne vous épouvantez au-
„ cunement, parceque vous obtien-
„ drez le domaine ſur toutes les
„ Nations, non-ſeulement ſur celles
„ qu'on voit ſur la terre, mais en-
„ core ſur celles qui ſont au fond de
„ la mer, le tout pour votre con-
„ ſolation & réjouiſſance.

Tous les Juifs ne croyoient pas à ce prétendu Meſſie ; il y en eut qui publierent que c'étoit un Impoſteur. Le plus conſidérable de ſes adverſaires fut un Juif nommé Samuel Pennia, homme fort riche & de grande réputation ; il ſoutint en pleine Synagogue que Sabatai étoit un fourbe qui n'avoit aucun des caracteres du Meſſie. Pennia ne fut pas long-temps ſans ſe repentir d'avoir entrepris de détruire l'impoſture de ce nouveau Prophete. Il donna lieu par ſes diſcours, à une ſédi-

tion si considérable, que sa vie fut en danger, & il eut bien de la peine à éviter la furie du Peuple. Quelque temps après ce même Pennia devint un des plus zélés Partisans de Sabatai, & toute sa famille suivit son exemple.

Le Fanatisme faisoit tous les jours de nouveaux progrès. On ne voyoit que Prophetes & Propheteſſes, qui l'écume à la bouche & le corps agité par d'horribles convulsions, annonçoient les prospérités futures & la délivrance d'Israël. Tous ces heureux succès redoublant l'audace de Sabatai, il fit choix des Princes qui devoient gouverner les Juifs pendant leur marche vers la Terre-Sainte, & leur rendre la justice après le rétablissement de la Nation. L'imposteur se voyant en état de tout entreprendre, publia qu'il étoit appellé de Dieu pour aller à Constantinople. Il s'embarqua & n'emmena avec lui que très-peu de monde, de peur que le trop grand nombre de ses Disciples ne donnât quelque inquiétude aux Turcs. Cependant une quantité incroyable de Juifs se rendit par terre à Constantinople pour être témoins des pro-

diges qu'il alloit opérer. Le voyage de Sabatai fut plus long qu'on ne penſoit. Le vent ſe trouva contraire, & ce Meſſie qui ne ſavoit pas commander aux éléments demeura trente-neuf jours ſur mer.

Les Juifs de Conſtantinople firent des préparatifs pour le bien recevoir. Mais le grand Viſir qui craignoit les troubles qu'un homme de ce caractere pouvoit exciter, envoya deux Barques au-devant de lui, avec ordre de l'arrêter & de le mettre en priſon, ce qui fut exécuté. On s'imagine qu'elle dut être la ſurpriſe de tous les Juifs. Cependant ils ne perdirent point courage : au contraire cet événement les confirma dans leur opinion. Ils regarderent le traitement qu'on faiſoit à leur Meſſie comme un accompliſſement des prophéties touchant les choſes qui devoient précéder ſa domination & ſa gloire. Ils alloient le voir dans ſa priſon, & lui témoignoient autant de reſpect que s'il eût été aſſis ſur le trône d'Iſraël. On en voyoit qui demeuroient des journées entieres devant lui le corps courbé, les yeux fixés à terre, & les mains croiſées ſur l'eſto-

mac. Tous les Juifs de Constantinoble uniquement occupés de leur prétendu Libérateur, ne songeoient plus à leur commerce, & négligeoient même de payer leurs dettes. Quelques marchands Anglois de Galata à qui ils devoient de l'argent, ne sachant comment retirer leurs fonds, jugerent à propos de porter leurs plaintes à Sabatai. Ils les écouta, & écrivit cette Lettre aux Juifs qui résidoient à Constantinople.

„ J'ai déjà été informé que vous
„ deviez de l'argent à quelques Par-
„ ticuliers Anglois. Nous vous or-
„ donnons de les satisfaire. Si vous
„ refusez d'obéir, sachez que vous
„ n'entrerez pas avec nous dans no-
„ tre joie & dans nôtre Royaume.

Cette Lettre produisit son effet, & les dettes furent payées.

Il y avoit déjà deux mois que Sabatai étoit prisonnier à Constantinople. Le Grand Visir qui étoit sur le point de s'embarquer pour l'expédition de Candie, ne voulut pas laisser dans la Capitale de l'Empire pendant son absence & celle du Grand-Seigneur, un homme qui pouvoit occasionner des troubles & des désor-

dres. On transfera donc Sabatai aux Dardanelles, & on l'enferma dans un lieu moins désagréable que celui d'où il venoit de sortir. Les Juifs demeurerent alors plus convaincus que jamais que ce prisonnier étoit le Messie. Ils supposoient que s'il eût été au pouvoir du Grand Visir & des autres Officiers Turcs de perdre Sabatai, ils ne l'auroient pas transféré ni laissé vivre si long-temps, parcequ'ils sont dans l'usage de faire périr tous ceux qui peuvent leur causer de l'inquiétude. Or les Ottomans avoient de fortes raisons pour se défaire de Sabatai. Non-seulement il s'étoit déclaré Roi d'Israël, mais il avoit encore publié des Prophéties qui annonçoient la ruine entiere du Grand-Seigneur & de son Empire.

Les Juifs se rendoient en foule aux Dardanelles. Il en venoit de toutes parts, de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam, de Hambourg & de plusieurs autres endroits. Sabatai leur donnoit des bénédictions pour les dépenses de leur voyage, & leur promettoit une augmentation extraordinaire de leurs biens, & une grande étendue d'héri-

tages qu'ils devoient avoir dans la Terre-Sainte.

Les Turcs jugerent à propos de tirer avantage de la folie des Juifs ; ils augmentoient le prix de tout ce qu'ils leur vendoient, & ne laissoient voir Sabatai que pour de l'argent, ils rançonnoient chacun à proportion de son zele ou de ses facultés. Cela fut cause qu'on ne se plaignit point à la Cour Ottomane de ce qui se passoit aux Dardanelles. Pendant que Sabatai étoit en prison, il s'occupa à composer une nouvelle méthode de dévotion pour les Juifs ; il leur apprit sur-tout de quelle maniere ils devoient célébrer le jour de sa naissance : leur folie augmentoit de plus en plus. On publia une lettre des Rabins de Jérusalem écrite à la Synagogue d'Amsterdam, dans laquelle ils mandoient que le Temple alloit être rétabli. *Nous voyons*, disoient-ils, *des choses si admirables, que tout le papier & toute l'encre qui est au monde ne suffiroient pas pour les écrire.* La Synagogue d'Amsterdam en témoigna sa joie par des illuminations & d'autres marques de réjouissance. Quelque temps après,

on vît paroître un petit livre écrit en Hébreu contenant les cérémonies qui devoient se faire pour la Réception, le Sacre & le Couronnement du nouveau Roi.

Les Disciples de Sabatai se vantoient de prophétiser : ils se laissoient tomber dans les rues, rouloient les yeux & écumoient comme les personnes attaquées d'épilepsie, se relevoient ensuite & débitoient mille extravagances, se servant principalement des Prophéties de Joel, qu'ils assuroient être accomplies. Il se trouvoit cependant encore parmi les Juifs quelques personnes sensées, mais le nombre en étoit peu considérable. Un Docteur de la Loi craignant que l'imposture de Sabatai ne devînt funeste à toute la Nation, prit à tâche de décrier la conduite de cet Imposteur. Il alla trouver le Cadi de Smyrne, & fit des protestations publiques contre les extravagances de Sabatai, assurant qu'il n'y avoit aucune part, & qu'il étoit l'ennemi déclaré de ce prétendu Messie & de tous ses Sectateurs : l'amour de la vérité n'étoit pas le principal motif qui faisoit parler le Docteur de la Loi, il ap-

préhendoit de se voir enveloppé dans la ruine dont il croyoit que sa Nation étoit menacée : mais il n'avoit rien à redouter de la part des Turcs, l'imposture de Sabatai ne servit qu'à les amuser & à augmenter le mépris qu'ils avoient pour les Juifs. Ceux-ci furent extraordinairement indignés contre le Docteur ; ils crurent qu'il n'y avoit point de punition assez sévere contre un homme qui offensoit la sainteté de leur Messie ; ils n'épargnerent rien pour le venger, à force d'argent ils mirent le Cadi dans leurs intérêts, & condamnerent le Docteur à perdre la barbe & à ramer sur les Galeres.

On n'attendoit plus que l'arrivée d'Elie qui ne se hâtoit pas de combler les vœux de sa Nation. On eut enfin la satisfaction de le voir paroître. Dans un grand repas qu'un habitant de Smyrne donna à plusieurs Juifs, un des convives après avoir bien bu, se leva brusquement de table, & assura qu'il voyoit Elie (*a*) con-

(*a*) Comme les Juifs attendent toujours Elie, ils servent ordinairement une table pour ce Prophete. Ils y invitent les Pauvres & laissent

tre la muraille de la chambre, & alla lui faire la révérence & des compliments avec une profonde humilité; les autres prévenus de la même opinion & troublés par les vapeurs du vin, demeurerent d'accord qu'ils avoient aussi vu le Prophete. Un Juif de Constantinople rapporta qu'il l'avoit rencontré habillé à la Turque, & que dans un long entretien Elie lui avoit ordonné de rétablir plusieurs cérémonies qu'on négligeoit, principalement celles dont il est fait mention dans je ne sais quel endroit de l'Ecriture, où il est dit : *Parlez aux enfans d'Israël, & dites-leur qu'ils mettent des franges aux coins de leurs manteaux, & qu'ils y joignent des bandes de couleur d'hyacinthe.... Vous ne couperez point vos cheveux en rond, & vous ne raserez point votre barbe,*

---

la premiere place vuide pour Elie qu'ils croient être invisiblement au festin qu'on lui prépare, & où il boit & mange sans qu'il paroisse aucune diminution. La veille du Sabbat, les Juifs prennent une coupe remplie de vin qu'ils répandent goutte à goutte dans toute la maison, en disant par trois fois. *Elie, viens promptement à nous avec le Messie le Fils de Dieu & de David.*

Cette apparition d'Elie ayant été aussi-tôt crue que publiée, chacun commença à exécuter les ordres du Prophete. On mit des franges au bas des habits, & quoique ce soit un usage, & même une commodité parmi les Orientaux d'avoir la tête rase, les Juifs laisserent croître leurs cheveux, & prirent bien garde de les couper en rond. Cette marque servit à distinguer les Fideles d'avec les Hérétiques.

Sabatai étoit toujours prisonnier dans le Château des Dardanelles, plus honoré & plus respecté que jamais, visité par des Pélerins qui venoient de tous les endroits du monde où l'arrivée du Messie s'étoit répandue. Un des plus considérables d'entr'eux étoit Nehemie Cohen, homme très-savant & qui auroit été capable de jouer le rôle de Messie, si un autre ne s'en étoit pas déjà chargé. Il alla voir Sabatai avec lequel il eut une dispute fort vive. Cohen soutenoit que conformément à l'Ecriture & aux interprétations des Savans, il devoit y avoir deux Messies. Le premier pauvre, méprisé, serviteur de l'autre & son précur-

feur, étoit destiné à prêcher la Loi. Le second riche & puissant devoit rétablir les Juifs dans Jérusalem, s'asseoir sur le Trône de David & faire des conquêtes. Cohen se contentoit d'être le Messie subalterne, Sabatai ne s'y opposoit pas d'abord, mais quand il eut démêlé le caractere de celui qui vouloit être son Collegue, il ne voulut plus s'associer un homme qui pourroit un jour le supplanter. La querelle des deux Messies vint à la connoissance des Juifs qui raisonnerent là-dessus chacun selon son caprice; mais comme Sabatai étoit le plus autorisé, sa doctrine prévalut, & Cohen fut rejetté comme un Schismatique. Ce dernier, sensible à l'affront qu'on venoit de lui faire, entreprit de s'en venger. Dans cette vue il se rendit à Andrinople où se tenoit pour lors la Cour Ottomane, & il informa les principaux Ministres de ce qui se passoit aux Dardanelles: plusieurs Docteurs de la Loi se joignirent à Cohen & représenterent au Kaimakan qui étoit chargé des affaires pendant l'absence du Grand Visir que Sabatai étoit un fourbe qui séduisoit les Juifs, &

les empêchoit de rendre au Grand-Seigneur l'obéissance qu'ils lui devoient. Ils ajouterent que cet Imposteur étoit un homme dangereux dont il falloit se défaire, sans quoi on seroit exposé à voir de grands troubles dans l'Empire. Le Kaimakan donna avis à son Maître de tout ce qu'on venoit de lui représenter, & sur son rapport on dépêcha un Chiaoux pour enlever Sabatai du Château des Dardanelles, pour le conduire à Constantinople. Cela fut exécuté avec tant de promptitude, que le prisonnier n'eut pas le temps de dire adieu à ses amis ni à ses Disciples.

Toute sa hardiesse ou plutôt son imprudence l'abandonna, lorsqu'il parut devant le Grand-Seigneur, ce Prince lui fit plusieurs questions en Langue Turque. Sabatai demanda un interprete, qui lui fut accordé, mais tous les assistans parurent fort étonnés de ce que le Messie n'avoit pas la connoissance des langues. Le Sultan lui dit: „ Puisque tu es le „ Fils de Dieu, les miracles ne doi„ vent rien te coûter. Il faut que tu „ me rendes témoin de quelque pro-

„ dige. Je vais te faire dépouiller
„ tout nud, attacher à un poteau, &
„ tu serviras de but à ceux de mes
„ Archers qui tirent le plus adroite-
„ ment. Si ton corps est impénétra-
„ ble à leurs fleches, dans l'instant
„ je me fais Juif, & je te regarderai
„ comme le Messie.

Sabatai ne voulut pas subir une si rude épreuve. Il renonça à toutes ses prétentions, & avoua sa fourbcrie. Cette confession ne satisfit pas le Sultan. Il dit à l'imposteur : „ Comme tu
„ as causé un scandale public à tous
„ ceux qui professent la Religion
„ Mahométane, pour expier un si
„ grand crime, il faut que tu te fasses
„ Musulman, sans quoi on va t'em-
„ paler. Sabatai ne délibéra pas. J'a-
„ vois toujours eu dessein, répondit-
„ il, d'embrasser la Religion de Ma-
„ homet. Je m'estime heureux de
„ pouvoir exécuter cette résolution
„ en présence du Grand-Seigneur.

Quel fut l'étonnement des Juifs, lorsqu'ils virent leur Messie prendre le Turban ! Ce dénouement auquel ils ne s'attendoient pas, les couvrit de confusion. Leur sotte crédulité donna lieu aux railleries les

plus ſanglantes, & ils devinrent le jouet de tous les peuples de la terre. Il ſe trouva cependant encore quelques Juifs aſſez fanatiques pour ſoutenir que Sabatai ne s'étoit point fait Turc, & que c'étoit ſeulement ſon ombre qui paroiſſoit avec un Turban. Ils prétendoient que ſon véritable corps & ſon ame avoient été enlevés au Ciel pour y demeurer juſqu'au temps où les Prophéties devoient s'accomplir.

L'impoſture de Sabatai-Sevi fait naître des réflexions bien humiliantes pour l'eſprit humain. On voit un fourbe qui en ne débitant que des rêveries & des extravagances, trouve le moyen de ſe faire adopter une fable ridicule, d'attacher à ſes occupations lucratives la Nation la plus intéreſſée qui fut jamais, & d'attirer auprès de lui des milliers d'hommes diſperſés dans les différentes parties du monde. Parmi un peuple extrêmement nombreux, il n'y a preſque perſonne qui puiſſe ſe garantir de l'erreur, & s'il ſe trouve dans toute la Nation Juive quelques hommes aſſez ſenſés pour fronder l'opinion commune, on leur fait un crime de

penser mieux que les autres, & ils s'attirent les plus rudes châtiments. Il faut cependant convenir que les Juifs sont plus exposés à la séduction que les autres Peuples de la terre. Comme ils attendent encore le Messie, il n'est pas extraordinaire qu'il se soit trouvé & qu'il se trouve dans la suite des hommes assez entreprenants pour en jouer le personnage.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier les Tomes 4, 5 & 6, de l'*Histoire des Conjurations* &c. & j'ai cru que l'impression pouvoit en être permise. A Paris le 29 Mai 1756.

TRUBLET.

Le Privilege se trouve à la fin du Tome troisieme.



